MARIE-AMÉLIE LE FUR ET YANNICK NOAH

Deux champions au service des Jeux paralympiques
P. 14 à 16 et 35

SYNAGOGUE ATTAQUÉE

L'alerte de l'American Jewish Committee
P. 5

KRISTIN SCOTT THOMAS

Elle déclare sa flamme au cinéma français

CHRISTOPHE ARCHAMBAULT/AFP

LA TRIBUNE DIMANCHE

Dimanche 25 août 2024
Numéro 47 • 2,40 €

RÉCIT EXCLUSIF

7 jours pour trouver un Premier ministre

■ **Emmanuel Macron**
Il devrait s'exprimer demain soir et nommer un nouveau locataire de Matignon d'ici à la fin de la semaine

■ **Bernard Cazeneuve**
Ses chances de succéder à Gabriel Attal, son lien particulier avec François Hollande

■ **Jean-Luc Mélenchon**
Comment l'Insoumis perturbe les plans de l'Élysée
P. 2 à 4

CHRISTIAN LIEWIG/POOL/ABACA ; G. VAN DER HASSELT/AFP ; F. SEGUIN/PRESSE SPORTS

BIARRITZ

Une station balnéaire au naturel
P. 29

SÉVERINE DABADIE/ONLYFRANCE.FR

ÉCONOMIE

Les patrons dans le brouillard
P. 8

POLÉMIQUE

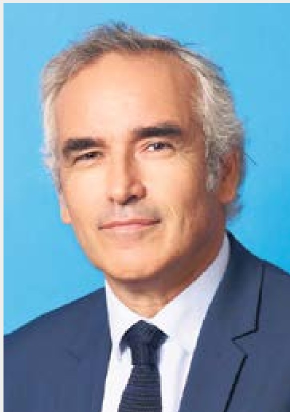
Ibrahim Maalouf écarté du jury du festival de Deauville
P. 23

ALAIN DELON

Obsèques à huis clos à Douchy
P. 22

MARCEL DOLE/COLLECTION CHRISTOPHEL VIA AFP

FRANCE MÉTROPOLITAINE : 2,40 € – BELGIQUE : 2,60 € – SUISSE : 5,10 CHF.
M 00247 - 825 - F: 2,40 €



Bruno Jeudy
Directeur délégué de la rédaction

L'ÉDITO

La raison et la politique

Peigner la girafe. Après sept semaines d'incertitude et de confusion, la France doit se trouver en sept jours un nouveau Premier ministre. Une gageure si l'on considère l'émiettement des forces politiques et la difficulté à établir des coalitions solides et durables. Le président de la République, procrastinateur et temporisateur de l'été, est contraint de se transformer en accélérateur de partis acculés ! Les consultations politiques de vendredi (avant la réception du RN et d'Éric Ciotti demain) ne font que confirmer l'impasse démocratique dans laquelle se trouve notre pays. Apparemment, la décantation commencée le 7 juillet n'a pas permis de clarifier la situation, et ce sont les Français qui restent en carafe…

Jupiter, qui a endossé le rôle de Cronos en devenant le maître des horloges, se mue en sibylle lors de ces fameux entretiens censés résoudre l'équation politique issue des législatives. Mais *« la politique n'est pas une science exacte »,* selon le mot de Bismarck. Même le mathématicien Cédric Villani se révélerait impuissant devant ce problème. Il aurait fallu garder encore quelques jours à Paris l'acteur américain Tom Cruise pour cette mission impossible : trouver un chef de gouvernement à la fois technicien et politique, incarnant la nouveauté tout en revendiquant une solide expérience, susceptible de séduire syndicats et patronat, capable de s'émanciper de la tutelle présidentielle tout en collaborant en bonne intelligence avec le chef de l'État. À l'évidence, Lucie Castets, candidate du Nouveau Front populaire, n'a pas convaincu Emmanuel Macron lors de cet étrange grand oral. Trop inexpérimentée, trop proche des Insoumis, trop à gauche pour éviter une censure parlementaire au premier obstacle venu. La gauche va devoir revoir sa copie. L'après-Castets a sans doute commencé pour Olivier Faure et ses camarades socialistes et sociaux-démocrates. Il va falloir sortir de la logique bloc contre bloc et se parler, par-delà les frontières politiques, pour adopter un budget et répondre aux urgences.

En consultant les titres des films d'Alain Delon, on trouvera les qualités attendues chez le futur hôte de Matignon : le battant, l'insoumis, l'homme pressé, le professeur, le toubib, l'acrobate, le négociateur… Au président de surmonter ses propres contradictions, aux partis de faire prévaloir l'intérêt général, et aux électeurs d'assumer les conséquences de leur vote aux législatives. Nos compatriotes, s'ils tolèrent le pouvoir en vacances, supporteraient mal une vacance du pouvoir aussi longue que préjudiciable aux intérêts de la nation et de notre Vᵉ République. Même sous la IVᵉ on n'avait pas vu un gouvernement démissionnaire expédier sur une telle durée les affaires courantes. Alors, mesdames et messieurs les responsables politiques, songez aux conséquences du désordre actuel sur la vie de millions de Français et faites en sorte que la raison et la politique suivent le même chemin.



DOMINIQUE JACOVIDES/BESTIMAGE

Macron cherche le casting sans Castets

Le président de la République s'appuie sur le rejet que susciterait la nomination de ministres LFI pour disqualifier la candidate du NFP à Matignon. Jean-Luc Mélenchon essaie de contrecarrer ses plans.

ÉLYSÉE

JULES PECNARD, LUDOVIC VIGOGNE ET **CAROLINE VIGOUREUX**

DEMAIN, Emmanuel Macron prendra la parole. Le chef de l'État doit tirer devant les Français les conclusions des consultations qu'il a menées pour dénicher un nouveau Premier ministre, sept semaines après le second tour d'élections législatives qui ont divisé l'Assemblée nationale en trois blocs incompatibles. À cette occasion, il a prévu d'expliquer pourquoi il ne nommera pas Lucie Castets à Matignon, contrairement aux exigences du Nouveau Front populaire (NFP), arrivé en tête le 7 juillet mais ne comptant que 193 députés sur 577, loin de la majorité absolue. Il annoncera un nouveau cycle de discussions dès mardi pour trouver un chef de gouvernement capable de réunir la *« majorité la plus large et la plus stable »* possible. Le nom de celui-ci devrait être officialisé avant la fin de la semaine. Une certitude : ce ne sera pas mercredi, en raison de la cérémonie d'ouverture des Jeux paralympiques.

Le président pourra-t-il respecter le plan envisagé ? Le processus qu'il a mis en place visait initialement à purger aux yeux de l'opinion l'hypothèse d'une nomination de Lucie Castets à Matignon. *« Il avait le sparadrap NFP collé aux chaussures. Emmanuel Macron croyait s'en être débarrassé dans son intervention du 23 juillet sur France 2. Or, Lucie Castets n'ayant pas cessé son numéro de claquettes tout l'été, il fallait qu'il règle la question une bonne fois pour toutes »,* décrypte un responsable du camp présidentiel. Pour cela, le chef de l'État avait choisi de procéder *« à ciel ouvert ». « Personne n'accepterait que je décide tout seul »,* a-t-il répondu vendredi quand François Bayrou, reçu à déjeuner avec les autres leaders du bloc central, lui a rappelé que la désignation du Premier ministre était une *« prérogative présidentielle »* et ne devait en rien dépendre des partis. Il avait aussi arrêté son angle d'attaque : l'hostilité que susciterait la présence de ministres LFI dans un éventuel gouvernement Castets. Mais, hier, Jean-Luc Mélenchon est venu compliquer les visées présidentielles en n'écartant pas la possibilité d'un soutien sans participation de sa formation à un gouvernement NFP.

Le nom du Premier ministre devrait être officialisé avant la fin de la semaine

Vendredi, avant leur face-à-face avec Emmanuel Macron à l'Élysée, où ils sont reçus les premiers, les onze représentants du Nouveau Front populaire, accompagnés de leur candidate pour Matignon, se sont donné rendez-vous dans un café proche afin de se mettre d'accord : ce serait Lucie Castets qui parlerait au nom de tous pour mieux la légitimer aux yeux de leur hôte. Quand ils arrivent dans le salon Vert, après avoir été priés de laisser leur téléphone portable dans des casiers, tous sont surpris de constater que le président est seul face à eux. Sur une feuille posée devant lui, il a une série de questions qu'il a préparées méthodiquement. La première moitié du rendez-vous ressemble presque à un entretien d'embauche pour Matignon. Lucie Castets ne se démonte pas. *« Ça ne peut pas durer comme ça,* lance-t-elle au chef de l'État. *Vous devez me nommer Première ministre. »* Certains témoins de la scène avouent être bluffés par l'assurance de cette haute fonctionnaire de la Ville de Paris qui était encore une parfaite inconnue il y a un mois. Le président la mitraille de questions. *« Avec qui allez-vous gouverner ? »* Il connaît déjà la réponse. Oui, il y aura des Insoumis dans un gouvernement NFP, lui répond Lucie Castets, se disant par ailleurs ouverte à la présence de personnalités issues de la société civile. Puis c'est sur le fond des dossiers qu'Emmanuel Macron cherche à l'éprouver : *« Allez-vous changer de cap sur l'Ukraine ? », « Qu'est-ce que vous comptez faire pour la Nouvelle-Calédonie ? », « Et pour la Corse ? »*… À aucun moment il ne ferme la porte à l'hypothèse de nommer son interlocutrice à Matignon. À sept reprises, il parle de *« stabilité institutionnelle »*. Tous sortent avec ce sentiment d'avoir eu face à eux un président *« à l'écoute »*, étonnés et ravis de constater qu'il n'est fermé à aucun scénario.

Vers la fin de la rencontre, le locataire de l'Élysée a pourtant dévoilé ce que sera sa stratégie. C'est sur la base de ce qui vient d'être dit qu'il va sonder les autres forces politiques. Il a notamment l'intention de le faire



Le chef de l'État à Saint-Raphaël (Var) lors du 80e anniversaire du débarquement en Provence, le 15 août.

sur un point : *« Je prends acte qu'il y aura des ministres LFI si je vous donne les rênes du gouvernement »*, leur a-t-il glissé. À 13 heures, il interroge donc les dix représentants de son ancienne majorité. Gabriel Attal rappelle que les députés Ensemble pour la République se sont clairement prononcés pour une motion de censure immédiate si des ministres Insoumis étaient nommés. Au nom du MoDem, François Bayrou et Marc Fesneau font de même. Édouard Philippe est, lui, plus alambiqué dans la formulation de sa réponse, avant que Laurent Marcangeli, le chef du groupe Horizons à l'Assemblée, ne clarifie : ses troupes voteront la censure.

Le précédent de 1936

Deux heures plus tard, Laurent Wauquiez – flanqué de Bruno Retailleau, son homologue au Sénat, et d'Annie Genevard, secrétaire générale des Républicains – ne laisse même pas le temps à Emmanuel Macron de le questionner. À l'Élysée, le leader des députés Droite républicaine (label des élus LR qui ne se sont pas alliés au Rassemblement national) aborde le sujet LFI de son propre chef. Si l'exécutif compte des mélenchonistes, ses députés voteraient la première motion de censure venue. Pour le chef de l'État, ce n'est en rien une surprise, ils l'ont toujours dit. Reçus dans la foulée, les deux émissaires du groupe indépendant Liot, Stéphane Lenormand et Christophe Naegelen, ont droit également à la vraie-fausse interrogation présidentielle. Leur vision est plus nuancée. *« Il faudrait voir la composition exacte du gouvernement, mais sur le principe, oui, on voterait la censure »*, affirme Christophe Naegelen, député des Vosges. Le président du Parti radical de gauche, Guillaume Lacroix, qui leur succède, se dit à son tour favorable à cette option. Demain, en clôture de ces consultations, c'est à Marine Le Pen, Jordan Bardella et Éric Ciotti qu'Emmanuel Macron soumettra la question. La réponse est sans suspense. Dès juillet, la patronne du groupe RN a expliqué qu'un gouvernement ayant des ministres Insoumis ou Écologistes serait immédiatement censuré par ses 125 députés, auxquels s'ajouteraient les 16 élus ciottistes.

Dans cette affaire, le chef de l'État a voulu se servir de LFI comme pied-de-biche. Voyant le coup venir, Jean-Luc Mélenchon a pris les devants. Hier, il a interpellé les macronistes et la droite au 13 Heures de TF1 : *« Le gouvernement de Mme Lucie Castets, s'il ne comportait aucun ministre Insoumis, est-ce que vous vous engagez à ne pas voter la censure et à lui permettre d'appliquer le programme avec lequel nous sommes arrivés en tête des élections ? »* Dans la foulée, Olivier Faure a renchéri en affirmant sur X que le leader Insoumis ouvre *« la voie à un soutien sans participation »* de son camp à un hypothétique gouvernement Castets. *« Le prétexte de la présence de ministres LFI n'existe plus »*, écrit le premier secrétaire du PS. Dans une interview accordée à *La Tribune Dimanche (lire ci-contre)*, le député socialiste des Yvelines Aurélien Rousseau rappelle qu'*« en 1936, justement pour permettre l'avènement du Front populaire, le Parti communiste avait fait le choix de ne pas participer au gouvernement »*.

À l'Élysée, on veut néanmoins croire que le coup d'éclat du leader LFI *« ne change rien »*. *« La censure exprimée par les groupes vaut pour les hommes et le fond, or Mélenchon dit lui-même qu'il faut appliquer le programme »*, assure un conseiller du chef de l'État, même si, depuis le début, ce sont bien les seuls Insoumis qui sont nommément visés par la censure et non le projet du NFP. Dans le déroulé de son plan, Emmanuel Macron a donc bien l'intention de passer mardi à la deuxième étape. Cette fois, lors des nouvelles consultations qu'il va entreprendre, il testera des noms auprès de ses interlocuteurs. Vendredi, il ne l'a pas vraiment fait. Lors de son déjeuner avec le bloc central, il évoque brièvement Xavier Bertrand et Bernard Cazeneuve, qui ont tout l'été figuré en haut de la liste pour être Premier ministre, pour constater qu'ils ne sont pas soutenus par leur parti d'origine respectif, LR (canal historique) et le PS. Au sujet du patron des Hauts-de-France, le chef de l'État précise aussi que Marine Le Pen ne veut pas en entendre parler. Dans le profil du futur locataire de Matignon, un autre point essentiel a été acté : celui-ci ne sera pas issu de l'ancien camp présidentiel.

Une expérience parlementaire

Qui pourrait ainsi succéder à Gabriel Attal ? Reçue lundi par le chef de l'État, Yaël Braun-Pivet, la présidente de l'Assemblée, expliquera à son hôte que, pour elle, la seule solution pour éviter que le gouvernement ne tombe dès l'automne sur un 49.3, à l'occasion du budget, serait de nommer un techno issu plutôt de la gauche. Dans l'entourage présidentiel, beaucoup estiment également que nommer un Premier ministre sans expérience du Parlement serait suicidaire. En tant qu'anciens députés socialistes, Didier Migaud, le président de la Haute Autorité pour la transparence de la vie publique, et Pierre Moscovici, le premier président de la Cour des comptes, pourraient ainsi être des options. Les chefs d'entreprise dont le nom était apparu cet été (Pascal Demurger, le patron de la MAIF, Jean-Dominique Senard, celui de Renault) peuvent-ils, eux, encore l'être ? À l'Élysée, certains considèrent aussi que Bernard Cazeneuve demeure toujours dans la course malgré les réticences du PS.

Quelle que soit son identité, le prochain Premier ministre fera face à une somme d'équations insolubles. Choisir parmi les députés LR pour le gouvernement, c'est prendre le risque de fâcher Laurent Wauquiez, alors que chaque voix comptera. Le président du groupe Droite républicaine au Palais-Bourbon ne veut pas entendre parler de coalition, comme il l'a redit à Emmanuel Macron. Dès juillet, il avait fait passer le message à Gabriel Attal, celui avec qui il échange le plus au sein du camp présidentiel : *« Ne faites pas de débauchage individuel. Ça ne crée pas de passerelle. Au contraire, ça crispe. »* Vendredi, c'est Bruno Retailleau qui l'a fait à son tour, prévenant le chef de l'État que s'il piochait dans leurs rangs, Les Républicains ne seraient *« plus sur une ligne coopérative »*. Le Vendéen s'est aussi permis d'évoquer l'existence de personnalités de droite – mais non LR – parmi lesquelles le président pourrait faire son marché. Ce dernier saisit la balle au bond : *« Ah oui ? Lesquelles ? Vous avez des noms ? »* Bruno Retailleau voit le piège facile, lâche un sourire. *« Il y en a »*, répond-il simplement.

Devant plusieurs de ses interlocuteurs, Emmanuel Macron ne l'a pas caché : il *« ne veut pas traîner »*. Aujourd'hui, le temps presse. Le budget est à faire. Avant fin septembre, la France doit répondre à Bruxelles, après la procédure de déficit excessif engagée contre elle en juillet. *« La mansuétude dont Emmanuel Macron a été l'objet ne va pas durer,* avance le sondeur Bernard Sananès, patron d'Elabe. *On va désormais vite passer de la trêve olympique à une perception de blocage dans l'opinion. Les Français retournent au travail, les gamins à l'école. Pour le président, chaque jour va désormais compter. »* ■

AURÉLIEN ROUSSEAU, DÉPUTÉ PS

« Le président ne peut pas être arbitre et sélectionneur »



VICTOR JOLY/ABACAPRESS

PROPOS RECUEILLIS PAR **CAROLINE VIGOUREUX**

L'ANCIEN MINISTRE de la Santé qui a rallié le Nouveau Front populaire met en garde contre le danger institutionnel que représente le maintien d'un gouvernement démissionnaire.

Emmanuel Macron a rencontré vendredi les représentants du Nouveau Front populaire. Les réactions à la sortie étaient étonnamment positives. Comment l'interprétez-vous ?

Même si cela vient tard, pour le fonctionnement de nos institutions et la respiration démocratique, c'était indispensable. Le fait que le président de la République reconnaisse que ces élections ont marqué une défaite pour le camp présidentiel, qu'il reçoive en premier les représentants du NFP, c'est-à-dire qu'il reconnaisse que c'est la force arrivée en tête aux élections législatives, est un élément essentiel. C'est important aussi parce qu'on entre dans une période où les postures ne nous sortiront pas de l'ornière politique dans laquelle la dissolution nous a collectivement mis. Il nous faut avancer maintenant !

Un gouvernement sans LFI, qui soutiendrait sans participer, peut-il être une solution ?

Ceux qui « trient » aujourd'hui parmi les forces du NFP ont peut-être oublié que tous les électeurs de gauche et toutes les organisations du NFP ont fait élire des députés Ensemble ou LR pour barrer la route au RN. La ficelle est donc un peu grosse. Après, on se souvient évidemment qu'en 1936, justement pour permettre l'avènement du Front populaire, le Parti communiste avait fait le choix de ne pas participer au gouvernement. Mais comparaison n'est pas raison quelques heures à peine après le début des discussions avec le président.

Comment qualifieriez-vous cette situation inédite ?

Elle semblait jusqu'à aujourd'hui marquée par une forme de déni du camp présidentiel sur ce qui s'était passé dans les urnes aux deux tours. Par ailleurs, d'un point de vue institutionnel, la situation me préoccupe. C'est la plus longue période d'un gouvernement expédiant les affaires courantes. Mais nos institutions ne sont pas faites pour ça. Le gouvernement ne peut pas exercer le pouvoir réglementaire, ne peut pas faire les principales nominations dans les administrations. Aujourd'hui, il y a une crise internationale avec le Mpox qui nécessite des discussions avec l'OMS tous les jours. Même si le gouvernement est pleinement investi sur ce dossier, quelle est la voix d'un ministre de la Santé démissionnaire dans les instances européennes et internationales ? Les institutions sont poussées dans leurs retranchements, et c'est dangereux. Avoir un gouvernement à l'arrêt est un risque pour notre pays. Heureusement qu'on a des administrations de très haut niveau qui travaillent au nom de l'intérêt général. Quelle sera la marge de manœuvre du futur gouvernement pour adapter le projet de budget qui doit être présenté dans un mois aux assemblées ? C'est un problème démocratique et institutionnel. Il est urgent qu'on revienne dans un fonctionnement institutionnel « normal », où le Parlement contrôle l'action du gouvernement.

Emmanuel Macron ne peut plus se permettre de prendre du temps ?

Sa responsabilité va être celle d'être un organisateur, un arbitre de débat, de construction de compromis. Et il ne va pas pouvoir être un arbitre et en même temps le sélectionneur de tous les postes, même s'il a évidemment des prérogatives éminentes dans le champ régalien, parce qu'il saurait mieux que les autres. Le choix de rupture politique exprimé par les Français doit être respecté, et il faut que des mesures concrètes soient visibles.

L'hypothèse d'une nomination de Bernard Cazeneuve à Matignon vous paraît-elle crédible et souhaitable ?

J'ai eu l'honneur de travailler avec Bernard Cazeneuve. Je sais son sens de l'État, sa force de travail, et j'espère que le pays pourra bénéficier de son expérience et de ses convictions. La question est surtout de savoir quelle politique on veut mettre en œuvre. Le NFP s'est accordé sur dix engagements, notamment sur le travail, le pouvoir d'achat, l'abrogation de la loi sur l'immigration ou celle de la loi sur les retraites. Et il a proposé la candidature de Lucie Castets, qui est à même de construire des coalitions et des majorités, car évidemment il va falloir, à partir des propositions portées par le NFP, ouvrir le dialogue. Après, oui, il y a des tas de talents et de personnalités de premier plan à gauche. Mais nous sommes dans une période de gravité démocratique, pas dans un casting. N'oublions pas qu'on a près de 130 députés RN dans ce pays et que l'on est passé près de bien pire. On ne s'en sortira pas par un coup politique, mais par une construction collective responsable.

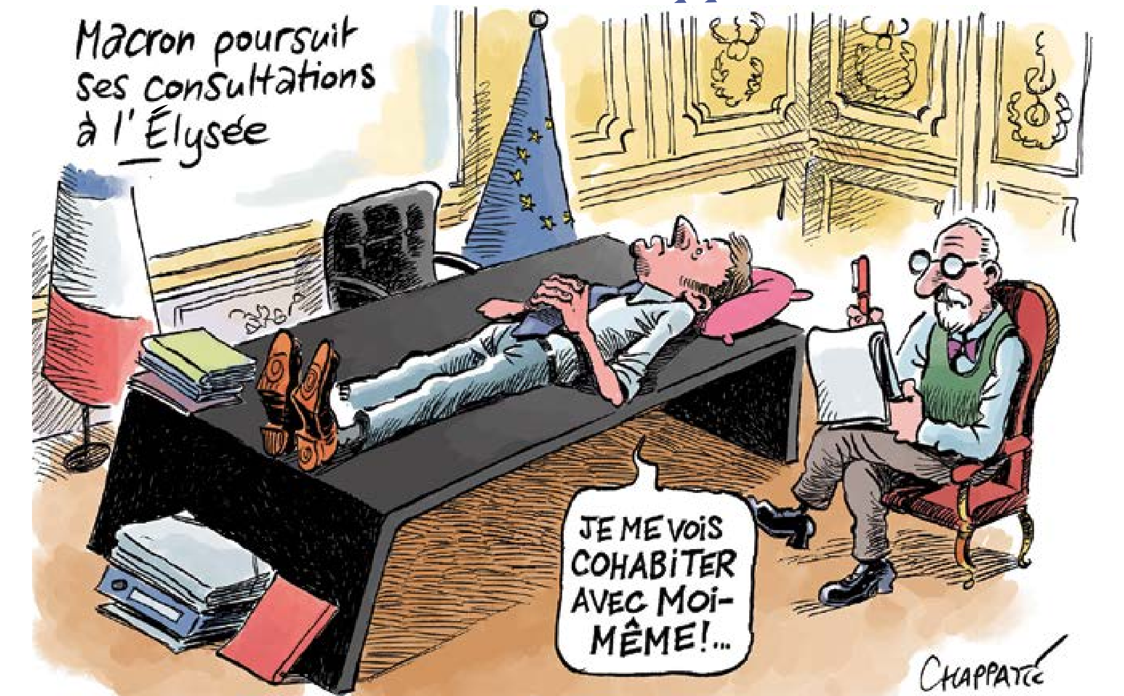
Et vous pensez les Insoumis prêts à des compromis ?

J'ai entendu Manuel Bompard évoquer des majorités texte par texte à l'Assemblée. C'est comme ça que je définirais le compromis. Il n'y a pas de majorité absolue, donc nous allons devoir dialoguer plutôt que de s'envoyer les uns les autres des anathèmes à la figure. Il faudra forcément des compromis pour ne pas entrer dans un cycle d'instabilité institutionnelle. Débattre, ce n'est pas se soumettre. Et, à la fin, il va falloir agir. Agir, ce n'est pas nécessairement trahir ! Nos concitoyens ne l'expriment pas encore haut et fort, mais je pense qu'il y a une forme d'incompréhension par rapport à la séquence. Ça ne peut pas durer comme ça.

En cas de nomination d'un Premier ministre de gauche, accepteriez-vous de faire partie du gouvernement ?

Ce n'est pas du tout une question qui me traverse l'esprit. J'ai été ministre d'Emmanuel Macron. J'ai eu l'honneur de piloter notre système de santé, j'ai démissionné sur un désaccord politique majeur. C'est très dur et violent de quitter un gouvernement. Aujourd'hui, avec beaucoup de modestie, j'ai une envie farouche d'exercer mon mandat de député des Yvelines et d'être utile au Parlement et dans ma circonscription. ■

LE DESSIN *de Chappatte*



Hollande-Cazeneuve, une amitié si particulière

Le nom de Bernard Cazeneuve fait partie des hypothèses sérieuses de l'Élysée pour Matignon. Cela pourrait-il contrarier les plans de François Hollande ? Leur relation politique semble dissociée du lien personnel qui les unit.

GAUCHE

CAROLINE VIGOUREUX

LE PARQUET ancien du double séjour comme le damier rouge et noir de l'entrée ont été ce soir-là intensément piétinés. C'est dans sa vaste propriété située sur les hauteurs de Tulle, acquise il y a quatre ans, que François Hollande a fêté au cœur de l'été ses 70 ans. Cette bâtisse du XIXe siècle, située sur la rive droite de la Corrèze, accueillait ce 12 août 80 personnes parmi lesquelles le chanteur Benjamin Biolay, ami du couple Gayet-Hollande, l'humoriste de France Inter Sophia Aram, ses anciens camarades de l'ENA comme Jean-Pierre Jouyet, témoin de mariage et ancien secrétaire général de l'Élysée, accompagné de sa femme, Brigitte Taittinger, l'ancien ministre de l'Économie Michel Sapin, mais aussi le diplomate Jean-Maurice Ripert et son épouse, Claudine Ripert-Landler, ancienne conseillère du président socialiste à l'Élysée. Naturellement, le maire de Tulle, Bernard Combes, très fidèle hollandais, était présent, tout comme les enfants de François Hollande.

La soirée s'est éternisée, certains ont livré quelques pas de danse, Benjamin Biolay a chanté et l'ancien ministre de l'Intérieur Daniel Vaillant a imité François Mitterrand sous les yeux de sa fille Mazarine Pingeot. Mais ce qui a particulièrement marqué les convives ce soir-là, c'est le discours *« magnifique »*, *« remarquable »* et *« incroyablement drôle »* de Bernard Cazeneuve. L'ancien Premier ministre, connu pour ses talents d'imitateur, a joué le rôle de Valéry Giscard d'Estaing pour brosser un portrait *« très juste »*, d'après un convive, du nouveau septuagénaire. Plusieurs y ont vu *« incontestablement une belle déclaration d'amitié »*. Cela fait plusieurs années que sa présence aux anniversaires de François Hollande, qui les fête d'ordinaire dans le Var, est devenue régulière. De neuf ans son cadet, Bernard Cazeneuve dit souvent avec autodérision : *« Je suis moins vieux que toi mais j'ai toujours paru vieux. »*



ELIOT BLONDET/ABACAPRESS

Le 10 juin 2023, lancement du mouvement anti-Nupes La Convention.

Dans cette période politique insensée, où les deux hommes ont pris des chemins divergents, leur amitié reste intacte et leurs discussions constantes. Ces dernières années, ils avaient pris pour habitude de dîner ensemble, avec leurs compagnes respectives, Julie Gayet et Véronique Beau, jusqu'au décès de cette dernière en juin des suites d'une maladie. Parfois d'autres socialistes partagent leur table. Mais l'ambiance n'est pas toujours totalement décontractée, un peu comme si chacun restait sur ses gardes. *« Ils sont toujours restés très proches malgré des interrogations de part et d'autre qui n'ont pas toujours de réponse : que veut François ? Que veut Bernard ? »* résume un intime.

L'un part, l'autre reste

Sur le fond, ils sont tous deux d'accord pour constater qu'Emmanuel Macron est un homme de droite, que Jean-Luc Mélenchon joue la seule stratégie du chaos dans la perspective de 2027. Et qu'entre ces deux-là, il y a un espace pour faire renaître la gauche sociale-démocrate, comme l'a prouvé la bonne performance de Raphaël Glucksmann aux élections européennes.

Mais souvent, ils ne s'écoutent pas. Après son départ de l'Élysée en 2017, François Hollande avait poussé Bernard Cazeneuve à briguer la tête du PS ou encore à se présenter aux élections européennes de 2019. Sans succès. *« Bernard est aussi rigide que François est plastique »*, relève un proche des deux hommes. Quand, en juin dernier, François Hollande a décidé, après la bombe de la dissolution, de se lancer dans la bataille des législatives en Corrèze, l'ancien Premier ministre lui a fait connaître son désaccord : *« Un Front populaire avec La France insoumise ne peut pas être la bonne formule. »* Impensable pour lui de faire des mélenchonistes des alliés potentiels, eux à qui il a toujours reproché de souffler sur les braises. *« François Hollande est beaucoup plus sur l'idée de l'union de la gauche que Bernard Cazeneuve, qui est plus démocrate centriste. Dans le fond, Bernard est plus à droite que François »*, estime un proche de l'ancien président.

Entre eux, les désaccords sont surtout stratégiques. Bernard Cazeneuve avait fait le choix de quitter le Parti socialiste lorsque ce dernier avait scellé au printemps 2022 une alliance avec La France insoumise pour créer la Nouvelle Union populaire économique et sociale. L'ancien président, lui, n'a jamais acté la rupture, bien qu'en profond désaccord avec la voie choisie par l'actuel premier secrétaire, Olivier Faure. *« Quitter le PS, c'est impossible pour François, c'est son parti. Bernard n'est pas du tout dans ce même attachement viscéral »*, commente un ami commun.

Ces derniers jours, le nom de Bernard Cazeneuve est apparu parmi les potentiels premiers ministrables. Vendredi, lors des consultations qu'il a menées, Emmanuel Macron a bien noté que les membres du Nouveau Front populaire excluaient cette hypothèse. Mais, à l'Élysée, on estime que son nom est toujours sur la liste. Curieusement, entre Bernard Cazeneuve et François Hollande, c'est le premier qui a le moins bien digéré la trahison d'Emmanuel Macron à l'endroit du président socialiste. Il l'a fait savoir à l'intéressé les yeux dans les yeux, en 2016, lorsque l'ex-ministre de l'Économie se lançait dans son aventure en solitaire. *« Ce que tu fais, Emmanuel, n'est pas bien du tout »*, lui avait-il dit, en le croisant à l'Élysée. *« C'est ça, c'est ça… »*, avait évacué le futur chef de l'État en levant les yeux au ciel.

Une trace indélébile

Si la relation Hollande-Cazeneuve résiste aux désaccords politiques, c'est aussi parce que l'exercice du pouvoir a cristallisé leurs rapports. Ensemble, ils ont vécu le pire. L'un président, l'autre ministre de l'Intérieur, ils ont dû affronter les attentats terroristes de 2015, dont celui de l'Hyper Casher le 9 janvier. *« Le soir même, à l'Élysée, quand tout s'était terminé avec le moindre mal – les otages sauvés, les terroristes neutralisés –, nous nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre, sans pouvoir retenir nos larmes. Voilà qui laisse une trace indélébile et scelle une amitié pour le restant de nos jours »*, écrit François Hollande, d'ordinaire très pudique sur ses sentiments, dans son livre *Affronter* (éd. Stock, 2021). Le plus difficile, ils l'ont aussi partagé dans leur vie privée. Dans les mois qui ont précédé le décès de l'épouse de Bernard Cazeneuve, François Hollande et Julie Gayet se sont montrés particulièrement présents auprès d'eux.

Dans cette période insensée, leur amitié reste intacte et leurs discussions constantes

Les deux socialistes ne sont pourtant pas des amis de toujours. Ils se sont seulement connus sur les bancs de l'Assemblée nationale lorsque Bernard Cazeneuve y a débarqué en 1997. Et c'est lors de la campagne de 2012 que la relation politique s'est teintée d'amitié, lorsque le vainqueur de la primaire socialiste avait nommé le très fabiusien député de la Manche au poste acrobatique de porte-parole. Lors de son quinquennat, il lui a aussi permis une ascension ministérielle éclatante, passant des Affaires européennes au Budget, puis à l'Intérieur jusqu'à le nommer à Matignon. *« Quand François avait choisi Manuel Valls, c'était pour des raisons politiques. Quand il a choisi Bernard, c'était pour des raisons de confiance »*, témoigne un ministre de l'époque.

Un premier ministrable discret

Aujourd'hui, les deux hommes visent un même idéal, celui d'incarner la gauche sociale-démocrate dans la perspective de 2027. Mais l'un n'ira jamais contre l'autre. En privé, Bernard Cazeneuve dit souvent : *« Je n'y arriverai pas tant que François est là. »* À ce jeu-là, François Hollande l'a toujours laissé faire. Lorsque qu'il avait tenté d'organiser ses réseaux en créant en 2023 La Convention, l'ancien président s'était rendu au lancement de ce mouvement anti-Nupes, un samedi du mois de juin à Créteil. Mais tous ceux qui ont pu discuter avec Bernard Cazeneuve estiment que l'envie n'est plus forcément là. *« Hollande garde un ascendant assez fort sur lui. La force est de son côté »*, estime un ami du premier.

Ces derniers jours, l'ancien Premier ministre se fait particulièrement discret, se contente de répondre aux journalistes qu'il n'a pas eu d'échanges avec Emmanuel Macron. Il a prévu de tenir le 18 septembre une conférence avec son mouvement sur le thème « Où en est la social-démocratie à la française ? ». François Hollande, lui, prendra la parole dans les prochains jours, pour la publication de son livre le 5 septembre, aux éditions Perrin, intitulé *Le Défi de gouverner – La gauche et le pouvoir de l'affaire Dreyfus jusqu'à nos jours*. Et commentera naturellement le profil du nouveau Premier ministre, sans savoir à ce stade s'il s'agira ou non de son ami. ■

SIMONE RODAN BENZAQUEN, DIRECTRICE EUROPE DE L'AMERICAN JEWISH COMMITTEE

« On se pose la question de l'avenir des Juifs en France »

Une enquête pour tentative d'assassinat terroriste a été ouverte après l'incendie criminel déclenché hier devant la synagogue de La Grande-Motte (Hérault).

ANTISÉMITISME

PROPOS RECUEILLIS PAR
PAULINE DELASSUS

LE SUSPECT A NOUÉ un drapeau palestinien autour de sa taille. Sa tête est couverte d'un keffieh rouge. Sur ces images de vidéosurveillance, on devine une arme de poing glissée à sa ceinture. Ce samedi vers 8 heures, l'homme quitte en courant les abords de la synagogue Beth Yaacov de La Grande-Motte (Hérault), où deux voitures ont été incendiées. Une bonbonne de gaz a explosé, blessant un policier municipal qui tentait de s'approcher. Appelés par des riverains, les pompiers ont alerté la gendarmerie, alors que cinq personnes se trouvaient à l'intérieur de l'édifice religieux, où devait se tenir un office dans la matinée. La section de recherche de Montpellier, une équipe cynophile et le GIGN ont été dépêchés sur place afin de mener les investigations et le parquet national antiterroriste a été saisi. « *Tout est mis en œuvre pour retrouver l'auteur de cet acte terroriste et protéger les lieux de culte* », a écrit le président de la République sur X. Sur place, le Premier ministre, Gabriel Attal, a déclaré : « *Nous avons échappé à un drame absolu.* » Cette attaque survient alors que l'on dénombrait 366 « faits antisémites » au premier trimestre 2024, une hausse de 300 % par rapport à l'année précédente. À l'heure où nous mettions sous presse, le suspect n'avait pas été retrouvé.

Qu'avez-vous ressenti devant cette nouvelle attaque antisémite ?
De la colère et de la lassitude. Depuis le 7 octobre, il y a une explosion des actes antisémites, mais en réalité ça fait vingt ans, depuis le début de la seconde Intifada, qu'il y a une récurrence de ces crimes. À la fin des années 1990, il y avait en France quelques dizaines d'actes antisémites par an. À partir des années 2000, il y en a environ 350. En 2023, c'est passé à 1676. Il y a un continuum évident.

Vous dites qu'en réalité ces chiffres sont bien plus élevés ; pourquoi ?
Parce que le ministère de l'Intérieur ne prend en compte que les plaintes déposées, or on sait que 80 % des victimes de ces actes ne les signalent pas. Dans notre « Radiographie de l'antisémitisme en 2024 » menée avec l'Ifop, 25 % des Français juifs interrogés disent avoir subi un acte antisémite depuis octobre.

Qu'avez-vous appris sur le profil des auteurs d'actes antisémites ?
Il y a parmi eux des électeurs de La France insoumise, qui ont une propension plus élevée à la justification de la violence liée à la haine d'Israël. De même chez les électeurs du Rassemblement national. Il y a l'antisémitisme dit musulman, avec une spécificité : plus ils fréquentent des lieux de culte, plus ils sont antisémites. La première catégorie distinguée dans notre étude, la plus haineuse, est d'abord composée de jeunes. Ceux qui passent beaucoup de temps sur les réseaux sociaux risquent de devenir plus antisémites que les autres. Nous avons identifié un profil nouveau mais en nette progression : les conspirationnistes prorusses proches de l'extrême droite.



AFP

Le suspect de l'attaque, sur une image de vidéosurveillance.

Quel est l'état d'esprit des Juifs français que vous rencontrez dans le cadre de votre ONG ?
Ils ont peur. Ils cherchent à effacer leur identité juive. Ils enlèvent les mezouzas à leur porte d'entrée. Ils changent de nom sur les applications de livraison de repas. On se pose la question de l'avenir des Juifs en France. Il y a beaucoup de demandes d'installation en Israël, et les Juifs de certains quartiers emménagent dans des villes qu'ils estiment plus sûres.

Y a-t-il une baisse de la fréquentation des synagogues ?
Pas pour l'instant, parce qu'elles sont protégées par la police, il y a un portique à l'entrée, des fouilles, on n'y entre pas sans y connaître quelqu'un.

Est-ce que certains ont vu dans le vote Le Pen une solution, un espoir ?
Certains, oui, bien sûr, mais ce n'est pas massif, c'est en dessous de la moyenne nationale. Zemmour a plus séduit, parce qu'il est juif et qu'il ne porte pas le poids du nom Le Pen.

Comment lutter contre cette explosion des actes antisémites ?
Il faut plus de fermeté dans les peines prononcées par la justice. Nous demandons que soit rendu public le nombre de condamnations pour antisémitisme, car il y a un sentiment, parfois justifié, de laxisme. Ensuite, la question de l'éducation est primordiale. C'est à l'école et à l'université qu'ont lieu le plus de faits antisémites. 70 % des 18-25 ans disent avoir subi un acte antisémite depuis octobre. Apprendre l'histoire de la Shoah ne suffit pas pour lutter contre l'antisémitisme. Il faut que soient expliqués les liens entre haine d'Israël, antisionisme et antisémitisme. Après le 7 octobre, les professeurs n'ont quasi pas abordé le sujet avec leurs élèves, et il y a eu une explosion des signalements. Je comprends que ce soit un sujet difficile à enseigner, mais si on ne le fait pas, il n'y aura pas d'amélioration. L'antisémitisme est le symptôme d'un problème plus large, de la polarisation de la société, de son effondrement. Il faut une approche globale pour tenter de le résorber.

Trouvez-vous la classe politique à la hauteur de l'enjeu ?
Non. Mélenchon et LFI portent une responsabilité écrasante quand ils considèrent que les attaques du 7 octobre ne sont pas terroristes, que l'antisémitisme est résiduel, que le Hamas est un mouvement de résistance. Voir la gauche républicaine tomber dans les bras de LFI et considérer que l'antisémitisme n'est pas une ligne rouge envoie un message dangereux. ■

La Thuringe prête à s'offrir à l'extrême droite

L'AfD et son leader fascisant, Björn Höcke, pourraient arriver en tête des élections régionales la semaine prochaine. Seul un front républicain les empêcherait de gouverner ce Land de l'est du pays.

ALLEMAGNE

HÉLÈNE KOHL
ENVOYÉE SPÉCIALE À ERFURT

IL NE LEUR RESTE qu'une semaine. Une semaine pour éviter une défaite historique et faire en sorte que la Saxe et la Thuringe ne succombent pas aux sirènes de l'extrême droite. Alors, dans ces Länder de l'est de l'Allemagne où se dérouleront des élections régionales dimanche prochain, les opposants de l'AfD s'organisent. Et aujourd'hui, cela passe par de grandes manifestations contre le parti xénophobe. La mobilisation devrait être importante à Leipzig et à Dresde, les deux métropoles saxonnes où, en cette fin de campagne, l'AfD recule très légèrement au profit de la CDU, la droite conservatrice.

En revanche, dans la petite Thuringe voisine (2,1 millions d'habitants), les artisans du front républicain ne cachent pas leur découragement. Dans cette région au cœur de l'Allemagne, dont les forêts ont façonné l'imaginaire populaire germanique et dont les petites villes (Eisenach, Erfurt, Weimar, Iéna…) ont fait la grande Histoire, l'AfD s'est infiltré jusqu'au *« cœur de la société »,* explique l'historien Ilko-Sascha Kowalczuk.

Drapeaux néonazis

Le discours de l'AfD de Thuringe est pourtant tellement radical, suffisamment en tout cas pour que le renseignement intérieur allemand place le mouvement sous surveillance. Il continue toutefois de caracoler en tête des sondages, à plus de 30 % des intentions de vote, laissant la CDU 7 points derrière. Le Land ne représente que 2,5 % de l'électorat allemand, mais la portée symbolique du scrutin est énorme. Il y a quatre-vingt-dix ans, c'est ce fief qui a accéléré l'arrivée au pouvoir de Hitler. Et puis, jamais depuis 1945, l'extrême droite n'a fini en tête d'une élection allemande.

En Thuringe, le parti a un visage qui est aussi sa tête de liste pour le scrutin : Björn Höcke. Cet ancien enseignant d'histoire de 52 ans s'est fait connaître pour ses innombrables provocations. Ses deux condamnations, coup sur coup au printemps, pour avoir proclamé des slogans nazis en public n'ont pas atteint sa popularité. Quand il tient meeting, comme mardi à Erfurt, la capitale du Land, les drapeaux néonazis se mêlent aux bannières interdites du vieux Reich impérialiste. Dans le public, certains inversent aussi ostensiblement les couleurs noir-rouge-or de la République fédérale en signe de sécession. Ses sympathisants assument la rupture avec les valeurs humanistes de l'Allemagne de Goethe ou de Schiller, deux enfants du terroir.

Ici, les grandes manifestations prodémocratie de l'hiver n'ont pas permis, comme ailleurs, de dégonfler la baudruche extrémiste. Malgré tout, à quelques jours du vote, plusieurs initiatives citoyennes émergent et tentent de faire bloc pour que la « Thuringe reste ouverte ». Ce slogan est devenu le nom d'un collectif regroupant associations, syndicats ou encore clubs de sport, créé sous l'impulsion des milieux économiques d'Iéna, la capitale industrielle du Land.

La ville, en pointe dans les technologies optiques d'excellence, ne survivrait pas à l'application du programme de remigration de l'AfD. Car l'un des objectifs du parti, placardé sur les lampadaires du centre-ville, est aussi simpliste qu'irréaliste : expulser 20 % des étrangers. Cela pourrait inclure des ressortissants allemands, s'ils ne sont pas *« de souche »,* avance même Björn Höcke dans son livre-manifeste. *« Nous avons en Thuringe 8 % de non-Allemands ; je me demande où il va aller chercher les autres [12 %] »,* s'est énervé cette semaine le ministre-président de Thuringe, Bodo Ramelow.

Pas de compromis

Travail de mémoire sur le nazisme négligé du temps de la RDA, inflation, polarisation des réseaux sociaux, peur de la guerre, mauvaise image du gouvernement fédéral : sur ces terres enclavées d'Allemagne, les raisons de la colère sont multiples. Et parfois fondées, comme le souligne Georg Maier, candidat du Parti social-démocrate du chancelier Scholz : *« Le niveau des salaires en Thuringe reste inférieur à celui de l'Ouest de 19 %. L'épargne moyenne par habitant n'équivaut même pas à la moitié de celle de l'Ouest. Trente-cinq ans après la réunification, l'unité allemande n'est pas achevée. »* Des braises du ressentiment sur lesquelles souffle Björn Höcke. « Eminence grise » de l'AfD, il est surtout un *« authentique fasciste »,* selon les autres candidats. En 2019, un tribunal administratif les a autorisés à utiliser ce qualificatif, sur la foi des écrits et discours de Höcke.

Reste à savoir qui gouvernera le Land à l'issue du vote dimanche prochain. Le porte-parole de l'AfD, Torben Braga, clôt le débat avant même que les électeurs ne passent aux urnes : *« Nous ne ferons pas de compromis si nous ne pouvons pas appliquer notre programme. Ce serait une anomalie si, malgré un tiers des votes prévu en notre faveur, nous ne pouvions pas diriger ce Land. »*

Au lendemain du 1er septembre, le front républicain de Thuringe va donc être mis à l'épreuve. Il y a cinq ans, la droite conservatrice avait toléré la formation d'un gouvernement minoritaire de gauche pour assurer une stabilité politique. Cette fois, elle devra s'allier avec ces forces pour empêcher un blocage des institutions par l'AfD. Mais cela obligera à gouverner avec un autre épouvantail : le nouveau parti d'extrême gauche BSW, *« social et national »,* de la sulfureuse Sahra Wagenknecht, pro-Poutine assumée. ■



Avec en fond le slogan « Der Osten machts! » (« l'Est le fait! »), Björn Höcke lors d'un meeting à Apolda (Thuringe), le 18 août.

JENS SCHLUETER/AFP

Après la tuerie de Solingen, la traque continue

La police allemande était toujours hier soir à la recherche de l'auteur de l'attaque au couteau qui a fait trois morts et huit blessés vendredi soir à Solingen (Rhénanie-du-Nord-Westphalie, dans l'Ouest). Elle a par ailleurs arrêté un jeune homme de 15 ans dans le cadre de l'enquête. Il est soupçonné d'avoir eu connaissance au préalable de cette attaque. Alors que l'auteur des faits a pris la fuite, ses motivations restent encore inconnues, même si le procureur chargé du dossier n'exclut pas la piste terroriste. *« Le coupable doit être arrêté rapidement et puni avec toute la rigueur de la loi »,* a exhorté le chancelier, Olaf Scholz. L'attaque a eu lieu en marge d'une fête communale devant une scène de spectacle du centre-ville. Les festivités pour le 650e anniversaire de la ville, initialement prévues jusqu'à aujourd'hui, ont été annulées.

Zelensky plus que jamais à l'attaque

Après le succès de l'opération lancée dans la région de Koursk, le président ukrainien s'est réjoui que la guerre soit de retour en Russie. Il n'a pas évoqué la situation délicate dans le Donbass.

UKRAINE

ANTOINE MALO

À L'OFFENSIVE PAR LES ARMES mais aussi par les mots. Hier, pour le 33e anniversaire de l'indépendance de son pays, Volodymyr Zelensky est monté au front contre Moscou. *« La guerre est de retour en Russie »* qui *« va savoir ce que sont les représailles »,* a lancé le président ukrainien dans une vidéo diffusée hier matin. Une référence claire à l'opération que mènent actuellement ses troupes dans la région frontalière de Koursk.

Cela fait maintenant près de trois semaines que ce raid d'ampleur, impliquant plusieurs milliers d'hommes et de l'équipement fourni par les pays occidentaux, a été lancé. Si les renforts envoyés par Moscou, pour beaucoup des conscrits, ont ralenti l'avancée des Ukrainiens, ces derniers continuent quand même de grignoter un peu de terrain. Ils consolident aussi le territoire passé sous leur coupe – plus de 1 200 kilomètres carrés.

Cette offensive en appelle-t-elle d'autres sur le sol russe ? Kiev entretient en tout cas cette idée en multipliant depuis plusieurs jours les attaques un peu partout en Russie. Hier, c'est un dépôt de munitions dans la région de Voronej, voisine de celle de Koursk, qui a été frappé, selon l'état-major ukrainien. Les oblasts de Belgorod et de Briansk ont également été visés. Plus tôt dans la semaine, c'est Volgograd (Sud) mais aussi Moscou qui ont été ciblés. Parallèlement, les frappes dans la profondeur sur les infrastructures continuent. Le dépôt pétrolier de Proletarsk, dans la région de Rostov (Sud), est toujours en flammes une semaine après avoir subi une attaque de drones.

Échange de prisonniers

Au-delà de la confusion qu'elle crée chez l'ennemi, l'opération de Koursk semble également avoir convaincu les parrains américains d'accentuer leur soutien à Kiev. Après avoir pris de nouvelles sanctions contre 400 entités et individus russes, Washington a annoncé vendredi soir l'envoi de nouveaux équipements – missiles antichars, lance-roquettes Himars, obus d'artillerie –, pour une valeur de 125 millions de dollars.

Pour autant, si elle a secoué l'état-major russe, l'attaque surprise du 6 août ne l'a pas détourné de son objectif principal : avancer dans le Donbass. Ses hommes continuent de forer l'Est ukrainien, particulièrement dans le secteur de Pokrovsk. Cette ville est un nœud logistique, particulièrement ferroviaire, crucial pour Kiev. Les Russes n'en sont plus qu'à 10 kilomètres et il a été ordonné à ses 53 000 habitants de l'évacuer.

Est-ce parce qu'il savait ce Donbass fragilisé, voire difficilement défendable, que Zelensky a autorisé l'offensive sur Koursk, avec dans l'idée que le terrain russe conquis pourrait servir de monnaie d'échange dans de futures discussions sur un cessez-le-feu ? Le terme « négociation » n'est en tout cas plus un gros mot pour le président ukrainien.

Le *Washington Post* a même affirmé cette semaine que des pourparlers entre les deux belligérants avaient été programmés à la fin août sous l'égide du Qatar. Il aurait été question d'un pacte de non-agression réciproque sur les infrastructures énergétiques. L'offensive de Koursk aurait fait capoter le projet. Elle n'a pas non plus rompu le canal de discussion puisque hier les deux pays ont procédé, via une médiation des Émirats arabes unis, à un échange de prisonniers : 115 Ukrainiens et 115 soldats russes, dont certains capturés dans la région de Koursk, ont ainsi recouvré la liberté. ■

Trump, le choix sans foi des mormons

Les saints des derniers jours sont de fervents républicains. Mais l'ancien président et son goût pour le scandale bousculent leurs principes. Reportage dans l'Utah, leur fief.

ÉTATS-UNIS

ÉTIENNE DE METZ
ENVOYÉ SPÉCIAL À SAINT GEORGE (UTAH)



AU PAYS DES MORMONS, il est des règles que l'on ne peut transgresser. L'une d'elles stipule qu'il est inconvenant de parler de politique, même quand le reste des États-Unis n'a que l'élection présidentielle à la bouche. « *C'est une question de politesse* », entame, pince-sans-rire, Richard Meyer. Cet élégant sexagénaire vêtu d'un costume trois pièces, confesse tout de même que le choix qu'il aura à faire en novembre « *sera le plus dur de [s]a vie* ». Parce qu'il a beau pencher, comme la grande majorité de sa communauté, du côté républicain, voter Donald Trump lui pose un problème. Mais il n'en dira pas plus, préférant admirer le temple de Saint George, l'un des plus vieux qu'aient construits les saints des derniers jours, le nom officiel de la communauté mormone, à Saint George. Sa haute carcasse d'une pâleur virginale encaisse mal la chaleur du désert. Dans le sud de l'Utah, le soleil brûle aussi les élus de Dieu.



Le temple de Saint George dans l'Utah.

ROBERT HUBERMAN/ALAMY STOCK PHOTO VIA ABACAPRESS

Des mœurs dissolues

C'est dans l'ouest des États-Unis que vit la majorité des 6,7 millions mormons américains. Un tiers d'entre eux réside dans ce très conservateur et rural Utah. Lors de chaque scrutin présidentiel depuis 1968, ils choisissent le candidat « rouge », autrement dit le républicain. Comptant pour plus de la moitié de la population du *Beehive State*, littéralement l'« État de la ruche », les mormons « *portent des valeurs plus conservatrices que la moyenne nationale* », explique Daniel Cox, directeur de recherche au Survey Center on AmericanLife.

Ainsi, les deux sénateurs de l'État sont mormons et conservateurs. D'un côté, il y a Mike Lee qui, en 2016, s'était opposé à Trump mais qui aujourd'hui en est un thuriféraire dévoué. De l'autre, Mitt Romney, qui avait affronté Barack Obama lors de la présidentielle de 2012 et qui fut le seul sénateur républicain à voter pour l'impeachment de Donald Trump en 2020. « *Chacun représente une façon différente dont les mormons réagissent à Trump, qui est une figure très polarisante aussi dans cette communauté* », explique W. Paul Reeve, professeur d'histoire à l'université de l'Utah.

Les mœurs du candidat républicain, que beaucoup ici jugent dissolues, ont eu en tout cas un impact sur le parti. « *S'ils étaient républicains à 70 % il y a quatre ans, les mormons le sont seulement à un peu plus de 60 % aujourd'hui* », affirme Daniel Cox. Le politologue David Campbell, de l'université Notre Dame, prédit, lui, que « *Trump remportera sûrement l'Utah cette année, mais probablement avec un niveau de soutien limité chez les mormons.* » L'adversaire de Kamala Harris pourra toutefois compter sur le soutien du sud de l'État, plus rural, et de ses bourgades comme Saint George. C'est une ville comme il en existe tant dans le désert. La rue principale est bordée de stations d'essence et de McDonald's, les pelouses sont proprettes, les maisons aussi. Ici, 65 % des habitants sont membres de l'Église des saints des derniers jours, et « *la majorité sont républicains* », assure Lesa Sandberg, présidente du parti dans le comté de Washington, dont le bourg est le chef-lieu.

> « ***S'ils étaient républicains à 70 % il y a quatre ans, les mormons le sont seulement à un peu plus de 60 % aujourd'hui*** »
>
> Daniel Cox, chercheur

Tignasse grise, yeux pers, maillot de sport sur le dos, elle l'assure : « *Quand je disais que j'aimais Trump en 2016, personne ne voulait de moi pour les représenter. Aujourd'hui c'est l'opposé : si on ne l'aime pas, on n'est pas élu.* »

À l'évocation de la star du X Stormy Daniels, avec qui le milliardaire eut une liaison en 2006, la foi de la militante s'ébranle un peu. Plus que la condamnation de Trump pour paiements falsifiés censés taire l'affaire, c'est l'adultère qui choque chez les mormons. « *Ce n'est pas du tout dans nos principes* », tance-t-elle. Puis, les yeux levés au ciel, elle souffle : « *J'aimerais tellement qu'il soit repenti. Beaucoup d'entre nous pensent qu'il est sur le bon chemin.* »

Dana Moody a six enfants et cinq d'entre eux ont été missionnaires. Canada, Mexique, Pérou, Chili… « *Ils en sont revenus avec une vision élargie du monde* », raconte avec fierté la blonde mère de famille. À la différence d'autres groupes religieux conservateurs comme les évangéliques, « *les mormons ont tendance à être plus ouverts à l'immigration car ils ont foi en une communauté ecclésiastique internationale* », analyse Matthew Bowman, professeur à la Claremont Graduate University. Un constat auquel Lesa Sandberg n'adhère qu'à moitié. Elle assure que de nombreux mormons républicains de sa circonscription ont un « *problème avec l'immigration* » parce que « *si les migrants sont venus illégalement c'est qu'ils ont enfreint une loi, et donc qu'ils sont malhonnêtes* ».

Côté économie, on retrouve les poncifs qui font la recette trumpienne : l'économie nationale va mal et Biden est un zélote du *big government*, cette thèse conservatrice qui désigne le service public comme un antre corrompu et inefficace. « *C'est bien beau de vouloir des écoles et des hôpitaux gratuits, mais qui paiera pour ça ?* » demande Richard Meyer.

Cet hiver, l'Église des saints des derniers jours a publié, comme pour chaque présidentielle, un communiqué appelant ses fidèles à être des « *citoyens actifs* ». Elle les encourage à voter pour les candidats « *ayant démontré de l'intégrité, des capacités et un sens du service, quel que soit le parti d'origine* ». Rien de neuf sous le soleil. Le message est modéré comme le veut l'usage. Il ne s'agirait pas de mélanger politique et religion. ■

Robert Kennedy Jr se rallie

Le candidat indépendant Robert Kennedy Jr a annoncé vendredi soir la *« suspension de sa campagne »* pour la présidentielle américaine. Par suspension, comprendre plutôt retrait, puisque le neveu de JFK a immédiatement apporté son soutien à Donald Trump. Ce choix pourrait avoir des conséquences sur l'élection, puisqu'il était crédité de quelque 5 % des intentions de vote. Complotiste avéré, il tentera lui aussi de freiner la dynamique du parti démocrate, qu'il a quitté en octobre dernier, car devenu selon lui *« le parti de la guerre, de la censure, de la corruption »*. Donald Trump a d'ailleurs promis que, s'il retrouvait le Bureau ovale, il publierait le reste des fichiers classifiés liés à l'assassinat de l'oncle de son nouvel allié.



FRANÇOIS CLEMENCEAU

LE MONDE À L'ENDROIT

Les spectres d'octobre et novembre au Proche-Orient

À L'ÉCRIRE, on a du mal à le réaliser, mais il ne reste que quarante-trois jours avant le premier anniversaire de la prise d'otages perpétrée par les terroristes du Hamas le 7 octobre de l'an dernier. Quarante-trois jours pour continuer de réaliser l'impuissance du monde à obtenir leur libération. À le lire, on se pince, mais il est possible que dans soixante-douze jours Kamala Harris ou Donald Trump devienne président des États-Unis d'Amérique sans que leur pays, première puissance mondiale, n'ait pu influer suffisamment sur les acteurs du Proche-Orient pour mettre fin à l'immense détresse des Palestiniens de Gaza.

Octobre a toujours été vécu depuis 1973 en Israël comme le symbole de la défaite impensable. La fête du Kippour n'a plus jamais eu le même écho depuis cette attaque surprise menée par les voisins arabes de l'État hébreu. Un choc tel que la contre-attaque d'ampleur menée par Tsahal lui permit en dix-neuf jours de s'emparer du Sinaï égyptien et du Golan syrien. En se rendant à Jérusalem en 1977, puis en signant les accords de paix avec Israël qui comprenaient la restitution du Sinaï en 1979, Sadate savait qu'il risquait sa vie. Moins de trois ans plus tard, il fut en effet assassiné par les terroristes du Jihad islamique égyptien. Le même sort fut réservé au Premier ministre israélien Yitzhak Rabin après les accords de paix d'Oslo, tué par un extrémiste juif dont le nom est aujourd'hui célébré par les alliés d'extrême droite de Benyamin Netanyahou au pouvoir. La guerre tue, mais la paix aussi.

Fort heureusement, le traité de paix entre Israël et l'Égypte a survécu jusqu'à aujourd'hui. Il soulignait notamment que le corridor de Philadelphie qui sépare Gaza de l'Égypte devait rester sous contrôle de l'armée égyptienne. Voilà pourtant que le Premier ministre israélien, contre l'avis de ses généraux, veut y maintenir ses troupes pour une durée indéterminée. Tout comme sur la ligne de Netzarim, ancien cordon ombilical entre la colonie du même nom et Israël, afin d'empêcher les combattants du Hamas de regagner le nord de l'enclave en provenance de Rafah ou Khan Younès où ils ont été sérieusement réduits. La guerre change les règles de la paix.

> **La présidentielle américaine pèse sur tous les protagonistes de cette tragédie**

Aujourd'hui, les diplomates considèrent néanmoins qu'un accord decessez-le-feu durable à Gaza, une fois que les otages encore vivants auront été libérés, d'ici au 7 octobre, n'est pas impossible. « *Les Américains étirent le chewing-gum de la négociation le plus longtemps possible* », commente une diplomate spécialiste du dossier. Avec pour objectif, notamment, d'éviter qu'un échec des pourparlers déclenche la riposte majeure promise par l'Iran à l'État hébreu, en représailles à l'assassinat à Téhéran du chef du Hamas, Ismaïl Haniyeh, le 31 juillet. De ce point de vue, la date de l'élection présidentielle américaine, le mardi 5 novembre, pèse sur tous les protagonistes de cette tragédie. L'Iran veut-il punir Israël au risque d'être lourdement frappé à son tour et de provoquer une guerre ouverte dans la région, alors que Netanyahou a, sur ce point précis, le soutien sans faille des États-Unis ? Le Premier ministre israélien attend-il vraiment le retour à la Maison-Blanche de Donald Trump pour avoir les mains encore plus libres face au Hamas, au Hezbollah et à l'Iran ? La diplomatie américaine est-elle aussi persuasive – et donc aussi efficace – qu'on le dit face à son allié israélien ? Le secrétaire d'État Antony Blinken vient de revenir bredouille de son neuvième déplacement dans la région depuis le début de cette guerre de Gaza, mais ses émissaires restent sur place, à Doha, à Jérusalem et au Caire pour maintenir le fil du dialogue. « *Si aucun accord n'est obtenu au 7 octobre ou au 5 novembre, ce sera une défaite énorme pour les Américains,* analyse un diplomate européen informé des négociations en cours. *Le retrait de Biden oblige son administration à obtenir des résultats tangibles, afin que son gouvernement sorte la tête haute de cette épreuve.* »

Un accord de normalisation, annoncé depuis des semaines comme imminent, entre l'Arabie saoudite et Israël serait un gain très estimable, mais à condition qu'il ait un impact sur la fin de la guerre à Gaza et sur la reconstruction de l'enclave par les pays du Golfe. Il ne faudrait pas non plus qu'une victoire de Donald Trump, très décidé à intensifier sapolitique étrangère en Asie et contre la Chine, vienne ruiner les efforts entrepris par la présidence Biden au Proche et au Moyen-Orient. Ce qui poserait une fois de plus la question de savoir ce que nous, les Européens, les voisins du nord de la Méditerranée, pouvons ou voulons y faire, ensemble. Concrètement et durablement. ■

ENTREPRISES

Patrons : une rentrée dans le brouillard

À la veille de la Rencontre des entrepreneurs de France, l'événement annuel organisé par le Medef les 26 et 27 août, chefs d'entreprise et entrepreneurs redoutent un changement de politique économique.

SUR LA PLANÈTE économico-financière, certains étés se sont avérés meurtriers. Krachs boursiers, crise des dettes souveraines, éruption inflationniste, tensions géopolitiques, confinements… la période estivale n'a pas été avare en cataclysmes depuis plusieurs décennies. En France, entre juin et septembre 2024, pas de catastrophe – et même une parenthèse enchantée offerte par les Jeux olympiques – mais une succession de chocs inattendus qui incite les milieux d'affaires à la prudence. Voire à la vigilance.

Défaite écrasante de la majorité aux européennes, dissolution de l'Assemblée nationale, absence de gouvernement depuis plus de deux mois, programmes politiques jugés hostiles aux entreprises, le tout coïncidant avec une très faible croissance en zone euro, expliquent le petit moral de la plupart des patrons, à la tête de TPE comme de grands groupes. Leur déprime se constate dans les chiffres. En juillet, l'indice du climat des affaires mesuré chaque mois par l'Insee avait plongé de 5 points. S'il a regagné 3 points ce mois-ci (à 96,6 points), il demeure néanmoins inférieur à sa moyenne historique (100) de long terme. Idem pour l'indice du climat de l'emploi, en hausse de 2 points à 97,6, mais « *une alerte* » pour de nombreux macro-économistes, qui jugent les intentions d'embauches par les entreprises très en retrait.

« *La conjoncture n'est pas si mauvaise*, nuance-t-on au Medef, *notamment grâce à l'effet bénéfique des JO, en particulier pour le secteur des services. Mais trois signaux nous inquiètent : les tensions sur la trésorerie des entreprises enregistrées par les banques, les 63 095 faillites dénombrées en juillet, soit le niveau le plus élevé depuis la création de l'indicateur, après déjà une hausse de 18 % au premier semestre, ainsi que le sixième trimestre consécutif de repli dans l'intérim, témoin d'une activité au ralenti.* » Malgré une inflation toujours en baisse et une consommation qui se tient, « *l'inquiétude se propage* », estime Franck Gervais, le directeur général de Pierre & Vacances-Center Parcs, qui pour sa part se dit « *vigilant* » : « *Nous avons démontré qu'on pouvait se réunir autour d'un projet aussi énorme que celui des JOP. Mais saurons-nous maintenir cet état d'esprit dans les mois à venir ?* »

Vulnérabilité des PME-TPE

« *Toutes les entreprises ne disposent pas des mêmes armes face aux incertitudes*, note le PDG d'une banque française. *Les grands groupes mondialisés vivent leur vie, même si certains secteurs, dont le luxe ou l'automobile, pâtissent des ralentissements de consommation en Chine ou aux États-Unis. La vulnérabilité des PME-TPE face aux décisions économiques futures sur leur marché domestique est bien supérieure.* » Même les entreprises de taille intermédiaire ne sont pas immunisées, en dépit de leur taille : plusieurs d'entre elles ont cessé leurs activités ces derniers mois, malgré pour certaines une solidité due à leur statut d'entreprises familiales.

Du côté des entrepreneurs, l'anxiété augmente. « *Dès juin, plusieurs créateurs d'entreprise effectuaient des recherches pour savoir comment quitter la France en cas de mesures fiscales défavorables, comme le retour de l'"exit tax". Ou celui de l'ISF* », confie le fondateur d'une licorne française, lui-même assez pessimiste pour l'avenir. « *Les entrepreneurs s'interrogent sur leurs décisions d'investissement*, confie Paola Fabiani, porte-parole du Medef et présidente de Wisecom (centres d'appels). *Une telle réticence est révélatrice de leur fébrilité. Si la politique de l'offre mise en place depuis 2017 devait s'interrompre, l'ensemble des entreprises en subirait les conséquences. Et le pays aussi.* » Le manque total de visibilité budgétaire amplifie les angoisses. « *Quelle sera la trajectoire fiscale pour les entreprises ? À 25,8 %, le niveau de l'impôt sur les sociétés est l'un des plus élevés de l'OCDE. S'il devait augmenter, et la baisse des impôts de production entamée en 2021 s'interrompre, l'effet serait dévastateur* », estime le dirigeant bancaire. **M. P. G.**

SÉBASTIEN BAZIN, PDG DU GROUPE ACCOR

« Paris va changer de dimension touristique »

Le patron de l'un des champions mondiaux de l'hôtellerie, partenaire premium des Jeux olympiques, se félicite du succès de l'événement et d'une bonne saison estivale.

PROPOS RECUEILLIS PAR
MARIE-PIERRE GRÖNDAHL

Quel bilan tirez-vous des JO ?
Nous avons eu une chance inouïe d'avoir vécu cette quinzaine. Et nous sommes très fiers d'y avoir été associés, avec 40 000 personnes formées à l'accueil des athlètes et des représentants de différents médias dans nos 670 hôtels, avec 17 000 lits. Un moment de grâce, dont nous nous souviendrons tous. Chapeau bas à Tony Estanguet et à ses équipes. Ainsi qu'à celles d'Accor, qui ont su relever avec brio un défi logistique immense, jusque dans les plus petits détails de l'organisation quotidienne. En tant que destination, Paris va changer de dimension touristique dans les trois années à venir grâce à cette quinzaine exceptionnelle, j'en suis convaincu.

Accor est également partenaire premium des Jeux paralympiques, qui démarrent mercredi. Qu'en attendez-vous ?
Leur envergure, en matière d'émotions et d'image, est presque encore supérieure à celle des JO. J'ai déjà été spectateur d'épreuves des JOP dans le passé, à Rio, et ces souvenirs restent gravés dans ma mémoire. Cent mille tickets ont été mis à la disposition des collaborateurs du groupe, pour que le plus grand nombre d'entre eux puisse en profiter.

Comment s'est déroulée la saison estivale pour Accor ?
Il est encore trop tôt pour en tirer des conclusions définitives, mais l'été a été bon. À Paris, compte tenu justement des JO, l'activité a été différente de celle des autres années à la même époque. Un mois avant, la capitale s'est vidée beaucoup plus rapidement que d'habitude. Mais pendant la quinzaine olympique, les hôtels ont été remplis à 85 %, avec des prix équivalents à ceux des pédiodes de fashion weeks ou de grands salons soit un niveau très satisfaisant. En revanche, du côté des restaurants et des bars, y compris dans nos établissements, l'activité a tourné au ralenti, on ne peut pas le nier. Dans l'intervalle entre les deux événements, les hôtels ont été loin de faire le plein, mais c'est toujours le cas à chaque olympiade, y compris à Londres en 2012.

La question du surtourisme s'est posée avec beaucoup d'acuité ces dernières semaines dans plusieurs pays, notamment en Espagne et en Grèce. Qu'en pensez-vous ?
Chaque nouvel emplacement d'un hôtel Accor dans le monde doit prendre en compte de multiples critères à impact environnemental avant la mise en route d'une éventuelle construction. À Mykonos, où l'accès à l'eau potable s'avérait déjà insuffisant face à une consommation bien plus élevée en été, nous avons par exemple décidé de ne pas donner suite à notre projet. Concernant la question globale du surtourisme, l'un des motifs d'optimisme réside dans le choix de destinations différentes par la population des moins de 35 ans, qui voyagent dans des pays où n'allaient pas leurs parents. Entre autres grâce au trafic aérien, qui offre une plus grande diversification des routes, ainsi qu'un allègement pour les destinations actuellement surchargées.

> ***L'Inde représente une grande opportunité pour notre croissance***



Sébastien Bazin, le 9 août 2024 à l'hôtel Molitor, à Paris.

MAGALI DELPORTE POUR LA TRIBUNE DIMANCHE

Vous avez misé sur le « lifestyle », en regroupant dans la division Ennismore plusieurs concepts, comme Mama Shelter, dont Accor est désormais propriétaire. Comment évolue ce segment ?
Le lifestyle enregistre le plus fort rythme de croissance du groupe, avec de surcroît des capacités de développement près de deux fois supérieures à celles de l'hôtellerie classique. Il dégage également une rentabilité de 50 % plus élevée. Serge Trigano a créé Mama Shelter avec ses fils dès 2008, en repensant l'hôtellerie traditionnelle pour y inclure les habitants à proximité. Une formidable intuition, car les voyageurs aiment se rendre dans des endroits vivants. Ennismore comprend aujourd'hui 17 marques dans huit pays, toutes lancées par des entrepreneurs, qui conservent un droit de veto pour protéger leurs concepts.

Et l'hôtellerie classique ?
Un million et demi de clients dorment chaque soir dans un hôtel Accor. Le groupe en compte 5 700 dans le monde, avec 300 millions de clients annuels. Nous sommes numéro un hors des États-Unis, et quatrième ou cinquième mondial selon les classements. L'Europe ne représente plus que 40 % du chiffre d'affaires total – 20 % en France –, contre 85 % il y a dix ans. Cette diversification favorise une meilleure résistance aux tensions géopolitiques.

Où souhaitez-vous déployer le groupe dans les années à venir ?
L'Inde – un pays que j'aime beaucoup à titre personnel – représente une très grande opportunité pour la croissance d'Accor, malgré une évidente complexité. Définir une stratégie gagnante pour nous y développer est une question cruciale, car ce pays merveilleusement situé sur la planète ne compte pas encore de gros opérateurs hôteliers. Le groupe est en tout cas dès à présent le premier récepteur de clients indiens lorsqu'ils voyagent ailleurs dans le monde.

La situation politique en France vous inquiète-t-elle ?
En tant que chef d'entreprise, il me semble préférable de ne pas se stresser sur des sujets impossibles à contrôler. Je soulignerai simplement que le tourisme est un acteur majeur de l'économie française, avec 10 % des emplois et près de 10 % du PIB. Il n'est pas délocalisable, dépend peu de la technologie et des chaînes logistiques et repose uniquement sur du capital humain. Il faut donc en prendre soin. ■

L'horizon troublé du nucléaire

EDF attend toujours une commande ferme des prochains EPR2 et une aide publique de l'État. Des décisions déterminantes pour l'avenir de la filière.

ÉNERGIE

LÉNA MÉNAGER

LE 6 JUILLET, les ingénieurs d'EDF ont enfin reçu l'autorisation de donner les premiers coups de pelle à Penly (Seine-Maritime). Situé à une quinzaine de kilomètres au nord-est de Dieppe et face à la Manche, le site doit accueillir deux des six réacteurs nucléaires promis par Emmanuel Macron pour 2050. Un horizon aujourd'hui troublé par l'instabilité politique : alors que plusieurs décisions déterminantes pour son avenir restent à prendre, la troisième filière industrielle française est suspendue à la nomination d'un nouveau gouvernement.

Or « *l'industrie du nucléaire a besoin de stabilité* », insiste la députée Maud Bregeon (Renaissance). L'ex-ingénieure chez EDF est bien placée pour le savoir : le temps long de l'atome est bien différent du temps politique. Plusieurs décennies peuvent s'écouler entre la pose de la première pierre et le moment où une centrale commence à produire de l'électricité et à dégager des recettes. Ces chantiers impliquent par ailleurs des investissements colossaux : EDF évalue à 67,4 milliards d'euros le coût des six EPR2 annoncés par le chef de l'État, selon une note de l'énergéticien révélée par *Les Échos*. L'entreprise attend toujours une commande ferme de l'État et une décision sur un mode de financement partagé. Sans ces éléments, la relance du nucléaire promise par Emmanuel Macron à Belfort en 2022 pourrait encore être remise en cause.


La centrale nucléaire de Penly (Seine-Maritime).

ROMUALD MEIGNEUX/SIPA

« *Rien n'est garanti* », selon Alexandre Grillat, secrétaire général de la CFE-CGC Énergies. « *Nous sommes dans l'incertitude totale* », indique le syndicaliste, qui fait part d'une inquiétude chez les salariés du nouveau nucléaire. Et pour cause : au lendemain des élections, des « *visions extrêmement contrastées sur le futur du nucléaire [coexistent à l'Assemblée]* », observe Patrice Geoffron, professeur d'économie à l'université Paris-Dauphine. Arrivée en tête des élections législatives, la gauche n'a pas tranché la question : écologistes et Insoumis s'opposent à une relance du nucléaire, pourtant farouchement défendue par leurs alliés communistes. De l'autre côté du spectre, le Rassemblement national, lui, ambitionne de construire 20 EPR, très au-delà de la perspective industrielle dans laquelle se situe EDF aujourd'hui.

EDF évalue à 67,4 milliards d'euros le coût des six EPR2 annoncés par le chef de l'État

« *On ne peut se permettre ni retour en arrière ni immobilisme* », met en garde pour sa part Maud Bregeon, qui enjoint au prochain gouvernement de répondre rapidement à la question du financement de cette filière très liée à l'État. D'ici à la fin de l'année 2024, 3 milliards d'euros auront déjà été engagés par EDF sur ses fonds propres pour préparer la construction des EPR2. Devant les sénateurs début avril, son PDG, Luc Rémont, invitait l'État à passer à un mode de financement partagé dès 2025.

Après les difficultés économiques de l'année 2022, EDF entend en outre reconstituer la filière en vue de ces chantiers, avec à la clé près de 200 000 emplois au sein du groupe et de ses partenaires, notamment parmi les profils les plus techniques. L'énergéticien s'est aussi engagé avec certains partenaires industriels, comme Framatome, qui fournira les chaudières des six premiers EPR2.

Face à l'ampleur des moyens à engager, la filière ne craint rien tant qu'une situation d'entre-deux. Le secteur redoute également les mouvements de *stop and go* comme l'industrie nucléaire a pu en connaître par le passé, sur le chantier de Fessenheim, rappelle Jacques Percebois, professeur émérite à l'université de Montellier.

Dans la stratégie énergie-climat envoyée à l'Union européenne au mois de juillet, la relance du nucléaire civil était toujours inscrite à l'ordre du jour. Dans son adresse aux sénateurs, Luc Rémont espérait obtenir les réponses à toutes ces questions d'ici à la fin de l'année. Avec, en ligne de mire, la défense de ce dossier très sensible devant la Commission européenne. ■

COMMENT NETFLIX A CHANGÉ NOS VIES (3/3)

L'heure du triomphe

La pandémie et les confinements successifs ont accéléré l'essor du numéro un du streaming en France. Sa domination s'est confirmée depuis. Avec une part d'audience de 28 % au premier trimestre 2024, Netflix règne sur le marché national de la SVOD, qui a bondi de 185 millions d'euros en 2011 à... 2 milliards en 2023.

NI LA PLUIE NI LE FROID n'ont dissuadé les habitués des tapis rouges. Le 17 janvier 2020, la foule se presse dans le quartier Édouard-VII, à Paris. Netflix inaugure son nouveau siège en France, après quatre ans de gestion par le biais de ses bureaux d'Amsterdam. Le ministre de la Culture, Franck Riester, la maire de Paris, Anne Hidalgo, ainsi que tout l'écosystème national du cinéma et de la télévision écoutent le PDG Reed Hastings déclarer sa flamme à la France, en annonçant une vingtaine de projets pour l'année à venir, dont le très attendu *Lupin*, avec Omar Sy.

Fort de presque 7 millions d'abonnés (et bien plus d'utilisateurs, puisque les comptes peuvent alors être partagés), le groupe enregistre une croissance impressionnante dans le pays. En quelques années, la méfiance vis-à-vis du géant d'outre-Atlantique s'est évaporée. Canal+, la chaîne du cinéma, a signé un accord avec lui dès 2019. Et les partenariats se sont multipliés, comme avec la Fémis ou l'école Gobelins. Scénaristes, réalisateurs ou comédiens, tous souhaitent travailler avec le géant de Los Gatos, dont le développement fulgurant écrase les performances de ses concurrents. Même les frères Karmitz (MK2), très critiques lors de son arrivée en France, confient à la plateforme une partie de leur catalogue en 2020.


Omar Sy dans la série « Lupin », sortie en 2021.

EMMANUEL GUIMIER/NETFLIX

Triomphe commercial

Dans la bousculade, l'inquiétante déclaration de l'OMS sur l'apparition d'un nouveau coronavirus en Chine, quelques jours plus tôt, passe inaperçue. Le 24 janvier, trois cas de Covid sont déclarés en France. Enfermés chez eux à partir du 17 mars, les Français réagissent à l'unisson d'une planète sous cloche : ils veulent se changer les idées. Avec les machines à pain, mais surtout devant leurs écrans. Celui frappé du N rouge devient le compagnon de ces longues semaines loin du monde, où chaque membre de la famille peut regarder en même temps que les autres le contenu de son choix.

Sans restriction. À l'inverse de tous ses concurrents qui diffusent les épisodes au compte-gouttes, pour lutter contre les abonnements de courte durée, Netflix met au contraire en ligne la plupart des épisodes d'une série simultanément. « *Si nous ignorons combien d'épisodes d'affilée un client aime regarder, nous savons qu'il ne souhaite pas être contraint de n'en voir qu'un seul à la fois. Notre mission, c'est leur satisfaction. Pas la gestion de leur frustration* », confie Ted Sarandos, devenu co-PDG, en 2022. La crise sanitaire se révèle un *game changer* pour Reed Hastings et Ted Sarandos, surnommé « l'homme le plus puissant de Hollywood » depuis une décennie. Au cours de la seule année 2020, le groupe gagne globalement 36 millions d'abonnés supplémentaires. En France, ils sont 10 millions dès 2022, un seuil atteint avec plusieurs années d'avance par rapport aux objectifs dévoilés lors du lancement, en 2014. Et 12 millions à la fin de 2023, selon les estimations, à égalité avec l'Allemagne, pour un total de 277,65 millions de clients en juin 2024.

> ***La guerre du streaming est terminée, et c'est Netflix qui l'a gagnée***
> Un analyste de Wall Street

Triomphe commercial, mais aussi artistique et créatif. Autrefois proscrit des événements du secteur, Netflix se trouve accueilli à bras ouverts dans les plus grands festivals, à Cannes, mais aussi à Séries Mania ou Canneseries. « *Être présent était essentiel pour incarner une sorte de leadership* », reconnaît Benjamin Cléry-Melin, le vice-président marketing pour la France et l'Europe du Sud. Aux Oscars, la plateforme accumule les récompenses, avec celui du meilleur réalisateur pour Alfonso Cuarón (*Roma*) en 2019 et pour Jane Campion (*The Power of the Dog*) en 2022. Aux Baftas britanniques, comme aux Golden Globes ou aux Emmy Awards, les nominations se multiplient, les victoires aussi. Notoriété et légitimité s'envolent.

Réussite locale

En France, le phénoménal succès de *Lupin*, disponible sur la plateforme le 8 janvier 2021, en plein confinement, offre enfin à Netflix la réussite locale tant espérée. « *J'ai reçu des milliers de messages du monde entier,* raconte sa productrice Isabelle Degeorges. *En trois jours, 40 millions de comptes abonnés avaient vu la série.* » *Lupin*, comme *Tapie* (2023), *13 novembre – Fluctuat nec mergitur*, le documentaire des frères Naudet sur les attentats de 2015 (2018), ou celui sur le Tour de France, *Au cœur du peloton* (2023) séduisent à domicile comme à l'étranger. En 2022, la plateforme investit 200 millions d'euros dans des projets en France.

Malgré le contrecoup post-Covid, avec une perte mondiale et inédite d'abonnés en 2022, sanctionnée par un plongeon historique – mais éphémère – en Bourse, la grève des scénaristes et des acteurs de Hollywood, l'irruption de la publicité et la hausse des tarifs, la plateforme a résisté. Mieux, elle distance aujourd'hui tous ses concurrents. Y compris Disney+, lancé en novembre 2019, malgré les prédictions de certains experts qui le voyaient détrôner son rival. « *La guerre du streaming est terminée, et c'est Netflix qui l'a gagnée* », affirme un analyste de Wall Street en juillet 2024. En France, la « conversation » que le géant américain voulait instaurer avec ses clients s'amplifie : sur les réseaux sociaux, le nombre de fans (35 millions cumulés) est l'un des plus élevés au monde, rapporté à la population. « *Une vraie histoire d'amour* », selon la patronne de Gaumont Télévision, Isabelle Degeorges. M.-P.G.


MARKUS MAINKA/SIPA

Le crépuscule des palmiers de L.A.

L'arbre emblématique de la Cité des Anges fait face à une invasion de nuisibles mortifères. La Ville hésite à le remplacer par des essences atténuant les effets du changement climatique.

PLANÈTE

ÉTIENNE DE METZ
ENVOYÉ SPÉCIAL À LOS ANGELES (ÉTATS-UNIS)

UN JOUR, LEON BORODITSKY va finir par attraper un torticolis. Ou par renverser quelqu'un. « *Pardon, j'ai toujours les yeux en l'air, même en voiture* », s'excuse l'arboriste, qui lève le nez à l'apparition du moindre feuillage. Pour l'heure, les piétons sont en sécurité : le barbu aux yeux doux marche sous la frondaison moite et citronnée d'Elysian Park. Comme le reste des squares de Los Angeles, la colline qui surplombe le centre-ville est soigneusement entretenue par cet amoureux des arbres. « *Historiquement, une vaste gamme d'essences peut s'adapter à notre météo,* loue le jardinier de cet eldorado californien. *Nous avons l'une des forêts urbaines les plus diversifiées du monde* ». Plus de 500 espèces de plantes s'épanouissent sous ce climat méditerranéen, dont 15 genres de palmiers différents.

Ces derniers débordent des parcs et se répandent partout. Ils ennoblissent le goudron, décorent les sentes touristiques, veillent sur les immenses aires de camping-cars à la sortie de la ville. On les trouve alignés comme des soldats le long des avenues commerciales, ou chenapans fugueurs au bord des autoroutes ; perdus au milieu d'un bosquet de sycomores, ou mis en scène à Venice Beach. Il y a le prolifique palmier mexicain, tout en harmonie canonique du tronc à la tête ; son cousin Washingtonia, immense brindille touffue ; le dattier des Canaries et sa tignasse architecturale... Ces unijambistes font la fierté de la ville, « *ils vous y ancrent* », affirme Leon Boroditsky. Pourtant leur droit de séjour est remis en question.

Vendeur de rêve

Certaines de ces stars hollywoodiennes sont plus âgées que le cinéma lui-même. Elles doivent leur identité californienne à leur potentiel publicitaire : quand Los Angeles n'était encore qu'une ville naissante, les promoteurs immobiliers agrémentèrent leurs terrains à vendre d'artifices séducteurs afin d'attirer les Américains lassés des rigoureux hivers de la côte Est. Puisqu'il s'agissait de vendre un rêve, « *ils plantèrent des palmiers le long des rues pour annoncer aux nouveaux venus qu'ils n'étaient plus dans le Midwest,* raconte l'historien Jared Farmer dans son livre *Trees in Paradise*. *Parmi la myriade d'essences propagées au XIX*e *siècle, l'eucalyptus, les agrumes et les palmiers ont eu l'effet durable le plus significatif* ». Ces derniers trônent toujours sur la ville, bien que certains soient au crépuscule de leur vie.

Des petites bêtes sont à l'œuvre pour les pousser vers leurs cercueils. *Fusarium oxysporum* – c'est le nom de ce champignon indigène – se propage sur les outils des horticulteurs. S'immisçant dans les racines de l'arbre, il obstrue l'acheminement des nutriments jusqu'à faire brunir les palmes de bas en haut. Il y a aussi la menace du charançon d'Amérique du Sud, cette tronçonneuse à antennes qui fait déjà des ravages à San Diego et remonte la côte, imperturbable. Pondues dans la base des feuilles, les larves de l'insecte dévorent le noyau du palmier et le font pourrir. « *Il devrait être chez nous d'ici cinq ans* », prédit Donald Hodel, botaniste émérite de l'extension coopérative de l'université de Californie à Los Angeles (UCLA).

Débat de botanistes

Les deux ports de la ville sont également un point d'entrée pour toutes sortes de nuisibles : le foreur du thé, un coléoptère originaire d'Asie, creuse avec gourmandise des tunnels dans le tronc du palmier jusqu'à le décapiter.

Mais le plus grand péril vient peut-être de la mairie. En 2006, une motion présentée par la conseillère municipale Janice Hahn, et adoptée par la Ville, visait à limiter leur plantation et à préférer les branchages plus généreux. L'initiative n'est pas isolée : Miami, autre cité de palmiers où ceux-ci représentent près de 60 % de la canopée, souhaite réduire leur part à 20 % au cours des trente prochaines années. « *Le choix des arbres est un sujet conflictuel, c'est ce qui rend l'aménagement urbain si important* », confirme Bryan Vejar, le directeur arboricole de TreePeople, un organisme d'éducation environnementale qui s'engage pour augmenter l'équité en matière d'ombrage.

Dans un monde en surchauffe, l'ombre a effectivement un prix d'or. Chaque année, la chaleur tue plus d'Américains que les inondations, les tornades et les ouragans réunis. D'ici au milieu du siècle, les journées à plus de 35 °C seront trois fois plus nombreuses à Los Angeles. Bonne nouvelle : les arbres suffisamment fournis prodiguent une toiture salvatrice lors des canicules. Selon une étude du Luskin Center de UCLA, l'ombre peut réduire le stress thermique dans le corps humain de 25 à 30 %. L'autre avantage des géants verts, c'est l'évapotranspiration, le moment où les arbres convertissent la chaleur en vapeur. En relâchant de l'oxygène dans l'atmosphère, ils participent ainsi à rafraîchir leur environnement direct.

Or le palmier est un mauvais candidat pour chacun de ces deux rôles. « *Son feuillage est trop haut pour que l'évapotranspiration ait des effets directs sur les piétons* », explique la chercheuse Edith de Guzman, spécialiste des politiques d'adaptation à UCLA. Sa collègue Kelly Turner, professeure associée d'urbanisme, ajoute, cinglante : « *Il ne donne pas beaucoup plus de pénombre qu'un poteau téléphonique.* » Joggeuse régulière, cette dernière évite toujours d'emprunter les rues bordées de palmiers. Et se demande, dans un demi-sourire dépité, comment les marathoniens des Jeux olympiques de Los Angeles en 2028 courront sous ce soleil ardent.

Alors que la chasse à la fraîcheur est lancée, la communauté botanique de Los Angeles débat à propos du maintien du palmier. « *Chaque fois qu'on en plante un plutôt qu'un arbre d'ombrage, on prive une zone de sa potentielle valeur d'ombre* », assure Bryan Vejar. Quand il déambule dans les faubourgs qui souffrent le plus des effets du soleil, souvent les plus modestes, le trentenaire se demande quelle essence sera le meilleur des parasols.

Le long des pavillons cossus de Beverly Hills, une ribambelle de girafes échevelées toisent les voitures. Si les poivriers de Californie et les acacias noirs plantés en 1907 ont dû être remplacés à la moitié du siècle dernier, les palmiers, à l'espérance de vie séculaire, sont encore debout. Les plus âgés ne tarderont pas à s'affaisser, mais qu'importe : les jardiniers du quartier replantent ostensiblement les mêmes essences. Le plan de gestion de la forêt urbaine de Beverly Hills précise que les palmiers comptent pour 20 % de l'inventaire. Ils ne fournissent que 0,8 % du couvert forestier et 4 % des services environnementaux. Mais ils ont tout de même été choisis pour remplacer les ficus dont les racines martyrisent les trottoirs. Ken Pfalzgraf, qui dirige les opérations depuis vingt-trois ans, rappelle les efforts faits pour semer d'autres plantes au pied des palmiers. « *Ils ont beau être l'espèce dominante ici, la canopée est toujours multidimensionnelle* », défend le maître paysager.

35 °C
C'est la température fréquente qui touchera Los Angeles d'ici au milieu du siècle Actuellement, la chaleur tue, chaque année, plus d'Américains que les inondations, les tornades et les ouragans réunis.

En 1931, 25 000 arbres plantés

Face aux détracteurs qui décrient la simplicité cosmétique de ses protégés, Leon Boroditsky veut croire que ceux-ci ont toujours leur place dans une ville qui tente de s'adapter. « *Les arbres sont comme des notes de musique : on ne peut composer une harmonie qu'en s'appuyant sur leurs différences* », plaide-t-il, flattant d'une main un tronc rugueux. Autour de lui, dix palmiers de souches différentes déploient leurs silhouettes dégingandées vers le ciel bleu. « *C'est la diversité d'une forêt urbaine qui la rend plus résiliente : si une espèce meurt, il en restera d'autres.* »

Le jupon du palmier, ce ventre de feuilles mortes qui bombe son tronc quand elles ne sont pas élaguées, est d'ailleurs une niche écologique bienvenue. « *Il est un habitat pour les oiseaux, les mammifères, les reptiles* », expose Donald Hodel. Quand il s'agit de tailler la couronne du palmier, l'entretien est peu coûteux : une soixantaine de dollars par an, contre près de 550 tous les quatre ans pour un arbre plus touffu comme le camphrier. Los Angeles n'a pas toujours été une vallée d'Éden. « *Il y avait une faible biodiversité dans le bassin* » avant l'arrivée des Américains, pointe Leon Boroditsky. Les plantes voyageant avec les hommes, les palmiers ont été importés des quatre coins du monde. Seul l'un d'entre eux est natif de la région. « *L'état d'esprit n'était pas de préserver ou de vivre en harmonie, mais plutôt de conquérir l'écosystème* », explique le naturaliste Jason Wise. Les plantations de palmiers ont ainsi atteint des sommets au siècle dernier : rien qu'en 1931, 25 000 ont été installés à travers la ville.

Quand il n'organise pas des marches botaniques, Jason Wise repique des plants autochtones. La veille du confinement, en 2020, il dégageait les palmiers morts le long des berges de la rivière de Los Angeles et les remplaçait par du lilas et de la sauge pourpre de Californie. « *Il est impossible de renaturer cet endroit, mais on peut identifier quelques poches où planter des espèces natives qui attireront les pollinisateurs* », estime-t-il. Le dérèglement climatique fait pourtant suffoquer certaines de ces essences indigènes que les passionnés aimeraient installer à la place des palmiers. Déjà originaires de zones désertiques, « *elles se contentent de moins que d'autres plantes* », assure Donald Hodel. Avec l'aridification de la Californie, les horticulteurs ont remarqué que des arbres habitués aux latitudes arizoniennes se plaisent désormais ici.

Le panorama de la ville serait bien différent si ses bâtiments courtauds n'étaient pas dominés par des plumeaux grandiloquents tous les 10 mètres. « *Les personnes qui se moquent de Los Angeles voient ses palmiers extra-larges comme des symboles clinquants de ringardise et d'imposture* », constate Jared Farmer dans son livre. Il faut les voir jouer les stars, onduler leurs cheveux dans le soleil couchant avec cette langueur sensuelle qu'aucun autre arbre ne saurait imiter. Mais les palmiers sont à la Cité des Anges ce que les gratte-ciel sont à New York : impossible d'imaginer la métropole sans. « *Des générations entières se sont installées ici à cause d'eux* », convient Jason Wise. Iconiques, ils le sont assurément. Indéracinables, nul ne sait pour combien de temps. ■


Tronçonneuse à antennes, le charançon d'Amérique du Sud fait déjà des ravages à San Diego. Imperturbable, il remonte la côte et devrait atteindre L.A. dans cinq ans.
MORLEY READ / ALAMY STOCK PHOTO

LES GUERRES DE L'EAU (7/7)

Les larmes de Kufr Aqab

Les Palestiniens de ce quartier de Jérusalem situé de l'autre côté du mur de séparation subissent une grave pénurie d'eau malgré l'impôt qu'ils versent à la municipalité. « Une négligence volontaire d'Israël », selon les organisations de défense des droits.



Un habitant de Kufr Aqab au milieu des réservoirs d'eau d'un immeuble, le 29 juillet.

ISSAM RIMAWI/ANADOLU VIA AFP

REPORTAGE

ALICE FROUSSARD
ENVOYÉE SPÉCIALE À KUFR AQAB (JÉRUSALEM)

IYAD SANDUQQA ouvre son robinet mais rien ne coule. Il est confronté au même problème s'il veut prendre une douche, tirer la chasse d'eau, remplir une casserole d'eau pour cuisiner ou un seau pour laver son appartement. *« Si je disais à mes enfants de se laver les mains autant de fois qu'ils le voulaient, nous serions immédiatement à court d'eau »*, souffle le résident de Kufr Aqab.

Ce quartier palestinien, Israël l'a relégué de l'autre côté du mur de séparation mais le considère dans les limites de la municipalité de Jérusalem depuis son annexion en 1967. L'Autorité palestinienne, sise à Ramallah, n'a pas le droit d'y opérer. Quant à la police israélienne, elle réfléchit à deux fois avant d'y mettre les pieds. La municipalité – censée gérer l'offre de services publics – n'est qu'un vague concept derrière un check-point pour les 120 000 habitants palestiniens qui vivent de ce côté de l'immense mur de béton, dans cet univers kafkaïen qui a tout d'un angle mort.

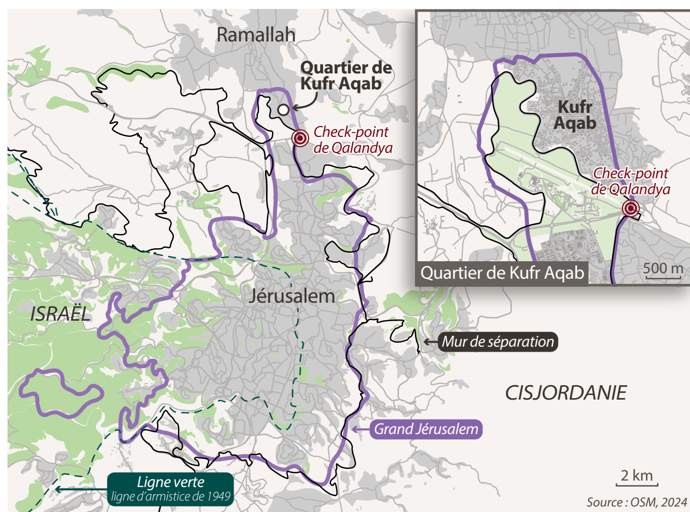
« Ici, le problème de l'eau n'est pas qu'une question de discrimination de la population, c'est aussi géopolitique, assène Aziz Tatarsky d'Ir Amim, une organisation israélienne focalisée sur Jérusalem-Est luttant depuis vingt-cinq ans pour les droits des Palestiniens, qui sont confrontés aux évictions, aux démolitions de maisons, à l'extension des colonies, à la violence et à l'oppression quotidiennes. *Nous observons qu'il y a un but précis des autorités israéliennes de rendre Kufr Aqab invivable afin de forcer les Palestiniens à en partir. »* Selon lui, impossible de ne pas conclure à une négligence volontaire de la municipalité, qui ne respecte pas son obligation légale de fournir des services aux habitants. *« Nous parlons de la plus grande zone urbaine de Jérusalem qui n'a pas d'eau courante et personne ne semble s'en soucier »*, déplore-t-il.

Le problème de l'eau est structurel. Contrairement à toutes les autres parties de la ville sainte, Kufr Aqab n'est pas approvisionné par la compagnie municipale des eaux de Jérusalem mais par un fournisseur de Ramallah. Ce dernier doit acheter l'eau à Mekorot, compagnie nationale israélienne, qui a fixé des quotas de distribution pour toutes les villes palestiniennes qui souffrent elles aussi actuellement de coupures prolongées et de restrictions. *« Mais ici, c'est bien plus dramatique qu'ailleurs à cause de la densité de population »*, poursuit le chercheur d'Ir Amim. L'ONG s'apprête à porter le dossier devant la Cour suprême israélienne.

Les habitants ne sont pas restés les bras croisés. Ils ont essayé de contacter sans relâche les responsables à la municipalité, ont lancé des pétitions et *« des manifestations quasiment tous les vendredis devant la compagnie municipale des eaux »*, assure Samir Abu Khalaf, président du comité de Kufr Aqab. Il y a eu des articles de presse, des rapports d'ONG, en vain : jamais la question n'a été abordée publiquement par Moshe Lion, le maire de Jérusalem. *« Nous sommes en 2024, le monde est censé être développé, non ?* interroge Samir rhétoriquement, peinant à garder son calme et en remontant ses lunettes. *Mais les droits les plus simples, les plus essentiels, ici nous n'y avons pas accès. Qu'attendent-ils ? Que nous devenions un mini-Gaza ? »*

> ***Les droits les plus simples, les plus essentiels, ici nous n'y avons pas accès***
>
> Samir Abu Khalaf

La pénurie n'est pas nouvelle mais la situation ne fait que se détériorer. *« Nous avions eu le même problème il y a deux ans »*, poursuit le président du comité. Il se rappelle l'époque où les robinets ne coulaient que trois jours par semaine alors que les colonies alentour ont un accès illimité à l'eau courante. Cette année, à Kufr Aqab, la situation est difficilement supportable depuis juin et a atteint des niveaux sans précédents : la maternité de la ville n'a aucune eau courante un ou deux jours par semaine, des patients ont été transférés dans d'autres hôpitaux de Jérusalem et le



LOUISE ALLAIN

camp d'été prévu pour les dizaines de milliers d'enfants du quartier a été annulé.

Quand l'eau courante revient à Kufr Aqab, personne ne traîne – elle ne coule que douze heures par semaine maximum, seulement deux dans certaines rues au plus fort de l'été. Partout le rituel est le même : il faut faire prendre les douches aux enfants, se laver les cheveux, nettoyer l'appartement de fond en comble, faire la vaisselle, lancer les lessives de toute la famille et remplir le plus de récipients possible pour ne pas manquer. Afin d'avoir de l'eau en continu, les habitants comptent aussi sur d'immenses réservoirs de 1500 litres – sortes de mastodontes sur leurs toits – qui prennent le relais lorsqu'il n'y a plus d'eau courante.

En moyenne, un Palestinien consomme 82,4 litres d'eau par jour, alors que le minimum quotidien recommandé par l'Organisation mondiale de la santé (OMS) est de 100 litres par personne. À titre de comparaison, les Israéliens – y compris ceux qui vivent dans les colonies en Cisjordanie occupée – consomment en moyenne 247 litres d'eau par jour et par personne – soit trois fois plus que les Palestiniens qui vivent à leurs côtés, d'après les calculs de l'organisation israélienne de défense des droits de l'homme B'Tselem. *« Aujourd'hui, l'occupation menée par l'État d'Israël consiste surtout à garder le contrôle des ressources et donc à contrôler l'eau »*, poursuit Aviv Tatarsky d'Ir Amim.

Profil de Kufr Aqab

6,67 km²
Superficie du quartier

120 000 habitants

Consommation d'eau moyenne par jour et par personne

82,4 litres
pour les Palestiniens

100 litres
Recommandation de l'OMS

247 litres
pour les Israéliens

« C'est simple : sans eau, il n'y a pas de vie », soupire Hassan Halawani, un autre habitant – barbe parfaitement rasée et portant un tee-shirt avec l'inscription « *fun time* » qui contraste drastiquement avec ses propos –, expliquant comment ces immenses bacs de plastique se remplissent grâce à un système complexe de tuyaux et de pompes. En moyenne, les Palestiniens peuvent compter sur un ou deux réservoirs par famille – assez pour tenir quatre jours à cinq personnes – mais, avec la chaleur et la pénurie de cette année, ils ne sont plus suffisants. Les habitants qui peuvent se le permettre doivent ainsi faire appel à des compagnies privées qui livrent de l'eau en camion-citerne pour la somme de... 40 euros par réservoir. *« Et on ne sait pas d'où cette eau vient ni d'où sort ce prix exorbitant »*, s'insurge le Palestinien de 34 ans. Hassan Halawani a déménagé à Kufr Aqab il y a six ans pour des raisons financières après avoir passé des années à *« se ruiner pour louer un minuscule appartement »* à Beit Hanina – à Jérusalem, mais de l'autre côté du check-point. Sur le toit de l'immeuble de neuf étages où il habite, il se faufile entre les énormes réservoirs noirs et blancs, secoue certains et en tapote d'autres pour vérifier le niveau d'eau restant. Du doigt, il montre une échelle sur l'un d'eux et son visage s'assombrit immédiatement. *« Le mois dernier, une femme est montée ici pour vérifier son réservoir. Elle a chuté. Elle est morte sur le coup. »*

Mais malgré la pénurie d'eau courante, les rues étroites bordées de jeunes désœuvrés, les routes éventrées, les bennes à ordures saturées, les embouteillages monstres permanents et les immeubles parfois de 20 étages aux façades à touche-touche, Kufr Aqab ne cesse de croître. Avant la construction du mur de séparation, Kufr Aqab ne comptait que 12 000 habitants. *« Nous n'avons pas vraiment le choix »*, continue Hassan en haussant les épaules. *« En tant que Palestiniens de Jérusalem, c'est essentiel pour nous de garder notre carte de résident ; et financièrement, habiter de l'autre côté du mur, ce n'est pas possible. »* D'autres, qui travaillent à Ramallah, préfèrent habiter de ce côté afin d'éviter le passage quotidien et les harcèlements du check-point. Et pour certains couples – sachant que les Palestiniens de Cisjordanie occupée ne peuvent pas traverser le mur et que les Palestiniens de Jérusalem doivent vivre à Jérusalem pour conserver leur carte d'identité –, Kufr Aqab est la seule option pour s'installer ensemble et fonder une famille.

Pourtant, tous l'affirment : pas un Palestinien n'aime vivre à Kufr Aqab, cet endroit laissé à l'abandon qu'ils surnomment « l'enfer sur terre » depuis des années. Mais après le 7 octobre, les conditions de vie s'y sont encore plus dégradées. Le check-point de Qalandya, à proximité, est resté fermé par Israël pendant des mois, et la plupart des étudiants, travailleurs, patients se sont vu couper leur accès au reste de Jérusalem. La situation économique catastrophique a rendu vulnérables de nombreuses familles, certaines allant jusqu'à manquer de nourriture.

Il est une question que tous se posent : à quoi sert l'impôt – l'« *arnona* » – que tous les résidents de Kufr Aqab paient à la municipalité de Jérusalem ? *« À rien du tout »*, assène, acerbe Abu Raed, un autre résident. Lui a arrêté de payer cette taxe dès lors que sa maison a été inondée à plusieurs reprises - quatre fois en quinze ans - la dernière fois en 2022. *« Car en hiver, dès qu'il pleut, les routes se transforment en rivières à cause du manque de services publics*, souffle le vieil homme. *Tous mes meubles et mon électroménager ont été fichus dans l'inondation, l'électricité a sauté, j'ai perdu l'équivalent de 2 000 dollars. »* Jamais il n'a reçu la moindre compensation, et les travaux de voirie n'ont toujours pas commencé malgré ses réclamations. *« Mais dès que j'ai arrêté de payer*, poursuit-il, *je me suis immédiatement pris des avertissements et je n'ai pas eu d'autre choix que de reprendre. Quand il s'agit de nous demander de l'argent, la municipalité est très réactive et ne nous oublie pas. »*

Déjà en août 2016, la Cour suprême israélienne avait rendu une décision obligeant la municipalité de Jérusalem à présenter des plans de développement de la zone et à fournir un plan de services complets dans les six mois. Huit ans plus tard, les habitants de Kufr Aqab attendent toujours... ■

LES DAMES DE WINDSOR (3/3)

Camilla, reine malgré eux

Les tempêtes de la monarchie ne les affectent pas. Mais derrière les sourires, tout n'est pas serein dans ce jeu de cartes à trois dames. Aujourd'hui, la reine Camilla, ou comment l'esprit de persévérance et le sens du sacrifice assaisonnés d'une bonne pincée d'humour peuvent venir à bout de l'hostilité populaire.



JACK HILL/NEWS LICENSING/ABACAPRESS



PAUL GROVER/WPA/SHUTTERSTOCK/SIPA

Couronnement de Charles III et de Camilla, le 6 mai 2023. La duchesse de Cornouailles en visite l'hôpital de Whittington, le 12 mai 2021.

ROYAUTÉ

DANIÈLE GEORGET

SI ELLE CHOISISSAIT UNE COULEUR, ce serait celle du trèfle, celui qu'elle arbore régulièrement sur ses cols de veste et qui, associé à la rose d'Angleterre, au chardon d'Écosse, à la jonquille du pays de Galles, représente l'Irlande du Nord dans l'emblème de Charles III. Elle pourrait en dire l'histoire : comment saint Patrick utilisa la plus modeste des plantes, nourriture ordinaire du bétail, pour initier les Celtes au mystère de la sainte Trinité. Elle s'en tiendra aux vertus d'un engrais bon marché et naturel qui fait le gazon bien vert. Car si la reine Camilla s'applique à rire de tout, il y a une chose qu'elle prend très au sérieux, c'est le jardinage. En témoignent ses visites au Garden Museum de Londres. Celle du 12 juin, consacrée aux travaux champêtres de sa chère Virginia Woolf, lui offrit l'occasion de planter sa petite graine : « *Le mécène de ce musée est mon mari. C'est un job que j'aimerais bien lui piquer… Peut-être devrais-je un peu lui forcer la main.* » Modestes chamailleries, tendres inquiétudes à propos de sa maladie : « *Vous savez, il ne fait pas toujours ce qu'on lui dit !* » Même son langage a un côté fleur des champs. Quand la reine Diana, si elle avait vécu, aurait été à l'aise en une de *Vogue*, elle fait celle de *Country Life*, le magazine de la vie à la campagne. On a toujours dit que Camilla avait la tête sur les épaules… Ajoutons les pieds dans la gadoue. Quant aux mains, ce sont celles d'une jardinière qui élague elle-même ses rosiers. Il faudrait bien plus que quelques épines pour faire reculer la reine d'Angleterre.

Ni les tailleurs de tweed ni le nuage de poudre n'y ont changé quelque chose. Elle reste le « garçon manqué » qu'elle fut, chef de bande d'une famille idéale. Dans ses bagages, il y a la vie au grand air, les chevaux, l'escrime, un frère, une sœur, et surtout l'amour d'un père, héros de guerre, et d'une mère aristocrate, tout ce qu'il faut pour apprendre à n'avoir peur de rien aussi bien qu'à faire la révérence. Ces gens apparemment « sans histoires » ont déjà fréquenté la Couronne de près, notamment à travers une aïeule, maîtresse d'Édouard VII, Alice Keppel, dont la beauté résidait principalement dans l'éclat du regard et cet « esprit » qu'elle légua à son arrière-petite-fille. Son fantôme parraina sa rencontre avec le prince Charles. Camilla avait alors 23 ans, lui 22. L'organisatrice du rendez-vous aurait pris soin de préciser : « *Faites bien attention tous les deux, vous avez des antécédents génétiques.* » Le futur roi fut conquis par celle qui ne jouait pas les princesses et avait l'air se moquer de tout, de son statut à lui comme de ses toilettes à elle qui lui vaudraient un jour le sobriquet de « fille la plus mal fagotée du Wiltshire » – « bouseuse », en un mot. Pour l'héritier du trône, qui se décrivait lui-même comme de la « *chair à mariage* », ce fut un bol d'air frais.

Le futur roi fut conquis par celle qui ne jouait pas les princesses et avait l'air se moquer de tout, de son statut à lui comme de ses toilettes

Cette joyeuse désinvolture avait une autre explication : Camilla était alors amoureuse d'Andrew Parker Bowles, bel officier infidèle qui, deux ans plus tôt, aurait pu épouser la princesse Anne s'il n'avait eu le handicap d'être catholique.

La relation entre Charles et Camilla commença donc en pointillé, mais dans la bonne humeur. Lord Mountbatten les hébergeait comme il avait autrefois hébergé Élisabeth et Philippe. Puis, par une annonce du *Times*, Charles apprit que son amie si joyeuse allait épouser le « bourreau des cœurs ». Ainsi l'avaient décidé deux pères impatients, que leurs enfants étaient trop bien élevés pour démentir. Le 4 juillet 1973 Camilla Shand devint donc Mme Andrew Parker Bowles, en présence de la reine mère et des princesses Margaret et Anne, Charles étant retenu aux Bahamas. Dans cette société où la légèreté privée est à la hauteur de la gravité publique, les symptômes du chagrin d'amour ne doivent pas dépasser ceux du rhume des foins. Charles jouait au polo avec le mari, il était le parrain du fils, un rôle qu'il prit certainement très à cœur car, en 1980, il achetait Highgrove House, une résidence à une demi-heure de celle des… Parker Bowles. Un an après, il épousait Diana. Certains affirment que plus rien ne se passa entre Charles et Camilla jusqu'à la naissance de William et Harry, puis, dans le plus pur style aristocratique, le futur roi estima qu'il en avait assez fait du côté des devoirs et qu'il était en droit de laisser parler son cœur. Personne n'avait cru bon d'avertir Diana que cette partie de l'anatomie n'était pas intégrée dans le contrat de mariage.

Que le temps passe trop vite est un malheur pour certains mais une bénédiction pour d'autres. Qui oserait se souvenir, face à la « *nouvelle grand-mère de la nation* » (selon le magazine *Tatler*), d'un certain dimanche de janvier 1993 ? Ce matin-là, toute la Grande-Bretagne se ruait sur le *Sunday Mirror*. Y était reproduite l'intégralité d'une conversation téléphonique nocturne enregistrée quatre ans plus tôt entre Charles et Camilla, deux amoureux respectivement âgés de 41 et 42 ans, tous deux mariés, mais pas ensemble. On y découvrait notamment dans les propos du prince les mots « culotte » et « Tampax ». Quant à la destinataire, elle murmurait : « *Oh, chéri, j'ai envie de toi maintenant.* » C'était comme si la porte de leur chambre était brusquement ouverte devant… le monde entier.

Ce dimanche-là, Camilla tint à assister au match de polo de son mari. Toute la presse s'y était invitée. Elle resta souriante sous les flashs, amatrice de chasse découvrant ce qu'il en est d'être traquée, mais sûre que, face à la meute, il ne faut jamais s'avouer blessée.

Le prince et la princesse de Galles avaient annoncé leur séparation un mois plus tôt, refusant toutefois d'envisager le divorce. Il faut croire que les négociations continuaient. Elles allaient mener, en 1995, à un rendez-vous de la princesse Diana avec la BBC. D'une petite voix étranglée, la princesse de Galles expliqua : « *Dans ce mariage, nous étions trois… ça faisait un peu trop.* » L'adoration qu'elle soulevait fut à la hauteur de la haine qui s'abattit sur Camilla. Personne ne voulait de ce scénario à la *Trop belle pour toi*. Comment ! Camilla, quatorze ans de plus que Diana, avec son visage flétri, ses Barbour informes, prétendait évincer une star mondiale ! Des ménagères la menaçaient au marché, les gens chics la huaient au théâtre. Pour tous, le prince était un faible que son père n'avait jamais réussi à convertir aux douches glacées et à la navigation en mer d'Écosse. Il n'était que le jouet d'une sorcière que l'on aurait volontiers brûlée.

Et pourtant, il y eut pire. Le coup de fil qui les réveilla dans la nuit du 1er septembre 1997 : la princesse Diana venait de se tuer à Paris. Pour la foule en larmes, l'assassin n'était ni le chauffeur du Ritz, intoxiqué par l'alcool et les tranquillisants, ni les paparazzis avides, mais la mauvaise femme, briseuse de ménage. C'en était évidemment fini du rêve de Charles de vivre avec elle, heureux sans avoir à se cacher !

C'était ignorer que le prétendument faible était solide comme le roseau. Après avoir plaidé d'une formule célèbre que Camilla était « *la part non négociable* » de son existence, il poussa la rébellion jusqu'à s'afficher en public avec celle qu'il aimait. Avait-il encore besoin d'une autorisation ? Il avait 50 ans. Six ans après, Charles se remariait avec la « mauvaise femme », mais on promit qu'elle ne serait jamais reine. Ce sur quoi la toute-puissante Élisabeth II finit par revenir elle-même. Ne restait plus au roi qu'à barrer ce « consort », qui faisait comme un accroc sur l'hermine du couronnement.

Après la trahison de Harry, l'annonce des cancers de Charles et de la très aimée Kate, après le traumatisme crânien de la princesse Anne, incorrigible écuyère, il a bien fallu que la Grande-Bretagne s'y fasse. Le 7 mai, selon Ipsos, l'ancien « rottweiler » de Diana se classait cinquième dans la course à la popularité des membres de la famille royale. Elle obtenait 43 % d'opinions favorables, un score inespéré. Seulement un quart des personnes interrogées s'offusquaient encore que le titre de « reine consort » ne lui ait pas suffi, se demandant où s'arrêterait l'irrésistible ascension de celle dont personne ne voulait… sauf le roi. ■



Camilla en quelques dates

1947
Naissance à Londres

1972
Rencontre avec Charles, alors prince de Galles

1981
Mariage du prince Charles avec lady Diana Spencer

1992
Révélation de la liaison de Charles et Camilla

1997
Mort de Diana

2005
Mariage de Charles et Camilla, titrée duchesse de Cornouailles

2023
Couronnement de Charles III et de la reine Camilla

METOO AVANT METOO (3/3)

Bien avant 2017 et l'affaire Harvey Weinstein, le monde du show-business a connu des scandales sexuels et des procès retentissants. Dans le dernier épisode de notre série, Johnny Hallyday est soupçonné de viol mais il échappe à la mise en examen.

Et Johnny est resté Johnny...



PASCAL GUYOT/AFP

Johnny Hallyday, entouré de son avocat Me Gilles-Jean Portejoie (à gauche) et d'un garde du corps, arrive au palais de justice de Nice, pour sa confrontation avec Marie-Christine Vo, le 12 mars 2004.

PAULINE DELASSUS

DEUX FOIS, Johnny Hallyday a été accusé de viol. Sans que son immense popularité soit abîmée. C'était en 2003 et en 2015, avant que la création du hashtag MeToo entraîne la publication de milliers de témoignages de femmes dénonçant des violences sexuelles commises par des hommes. Avant que la société prenne conscience de l'ampleur de ces violences, de leur présence nocive dans tous les milieux, toutes les professions, et particulièrement dans le cadre de rapports hiérarchiques. Avant que la parole d'une inconnue soit écoutée au même titre que celle d'une célébrité. Avant que soient pris en compte les mécanismes d'emprise, de culpabilité et de sidération qui expliquent pourquoi les victimes attendent parfois des années avant de se manifester. Avant, aussi, les dérives de cette révolution sociétale dont découlent des mises au ban injustifiées et le non-respect de la présomption d'innocence. En 2003, Johnny Hallyday a 60 ans et il vient de battre son propre record : il a vendu 2 millions d'exemplaires de l'album *Sang pour sang*, la plus grosse vente de sa longue carrière commencée à la fin des années 1950. Il entame une tournée des stades et, en juin, il remplit le Parc des Princes quatre soirs.

Sur scène, l'idole est triomphante, en jean à paillettes et chemise en soie, une croix noire accrochée au cou. En mars, pourtant, *Le Monde* a révélé qu'une information judiciaire a été ouverte à son encontre, à Nice. Il est l'objet d'une enquête pour viol après qu'une plainte a été déposée par une femme employée sur un yacht où le chanteur a navigué. Marie-Christine Vo, 35 ans, était chargée de l'accueil des passagers, du ménage des cabines et des courses pour les repas. Le premier séjour en mer se déroule en 2000, en présence de Laeticia Hallyday, sans problème. Le couple sollicite de nouveau Mme Vo l'année d'après. Elle raconte à la police qu'un soir d'avril 2001, à bord du yacht amarré à Cannes et après une soirée où Hallyday et ses convives ont beaucoup bu, Johnny a frappé à la porte de sa cabine, lui demandant de l'eau, qu'il l'a ensuite emmené dans sa propre chambre, lui a infligé des coups et l'a violée. Dans les jours qui suivent, victime de douleurs, la femme se rend chez un médecin de Nice qui constate un hématome près de l'oreille et une ecchymose sur la tempe. Elle quitte son job d'hôtesse et assure avoir été avantageusement rémunérée pour la semaine de travail en mer, une dizaine de milliers de francs, ce qu'elle interprète comme une volonté d'acheter son silence.



Les Français n'aiment pas que l'on touche à Johnny Hallyday, c'est une très mauvaise opération de s'attaquer à lui
Bernadette Chirac

Elle ne porte pas plainte tout de suite. C'est, dit-elle, après avoir reçu des menaces d'hommes voulant s'assurer qu'elle ne parlerait pas qu'elle décide de se rendre dans un commissariat. Johnny Hallyday nie les faits et engage pour sa défense Gilles-Jean Portejoie, un pénaliste renommé. « *Ça a été l'un des moments les plus difficiles de sa vie,* relate aujourd'hui l'avocat de la star. *La pression médiatique était très forte. La partie civile, pugnace. Le procureur, Éric de Montgolfier, combatif.* » Selon lui, son célèbre client n'aurait pas été traité différemment si l'affaire avait eu lieu après 2017. « *Ça n'aurait pas été plus difficile pour moi de le défendre après MeToo* », dit celui qui lance une « *guérilla procédurale* » contre la plaignante, dont la parole est remise en question. Inédit : depuis l'Élysée, Bernadette Chirac s'en mêle et déclare que « *les Français n'aiment pas que l'on touche à Johnny Hallyday, [que] c'est une très mauvaise opération de s'attaquer à lui* ». « *Qu'une première dame commente une enquête en cours et prenne ainsi parti, ça, c'est vrai, ça n'arriverait plus* », concède Portejoie. Dans plusieurs articles, les allégations de Marie-Christine Vo ne sont pas prises au sérieux. Elle est appelée « *la demoiselle* » ou « *joli minois* », son physique est jugé « *superbe* ». « *On se demande bien pourquoi il aurait eu besoin de violer cette fille vu que les femmes lui courent après* », peut-on lire aussi sous une plume quelque peu simpliste. Sa décision de ne pas quitter immédiatement le bateau et d'attendre un an avant de déposer plainte est jugée « *troublante* » et « *incompréhensible* ».

Hallyday est entendu plusieurs fois par les enquêteurs, son épouse est également auditionnée – « *une humiliation* », estime aujourd'hui Portejoie, selon qui le procureur Montgolfier « *s'acharne* ». Le citoyen Jean-Philippe Smet n'est pas mis en examen, placé sous le statut plus favorable de témoin assisté. Il dépose plainte pour dénonciation calomnieuse contre Mme Vo, qui obtient un non-lieu. Elle est, en revanche, condamnée pour avoir fourni un certificat médical antidaté. Autre procédure annexe qui alimente la retentissante affaire : deux marins du navire, placés sur écoute téléphonique, sont poursuivis pour « *faux témoignage* » après qu'il a été révélé qu'ils étaient convenus de passer sous silence les avances faites à la plaignante par Johnny Hallyday durant la soirée du viol présumé. Une confrontation a lieu en mars 2004 entre la star et son accusatrice, sept heures d'un « parole contre parole » où chacun maintient sa version. « *C'est un mauvais roman, je n'ai jamais violé personne* », affirme le chanteur. Marie-Christine Vo réitère ses accusations, renforcée par l'expertise psychiatrique à laquelle elle a dû se soumettre, qui exclut sa « *mythomanie* » et fait état d'un traumatisme qui pourrait être d'origine sexuelle. En 2006, finalement, le parquet prononce un non-lieu, en première instance puis en appel, par manque de preuve. « *Je suis soulagé, maître,* glisse l'artiste à son avocat. *Vous avez fait du bon travail.* » « *On a quitté Nice après avoir bu un verre de rosé,* se souvient Portejoie. *C'était un soir d'orage, le petit avion qui nous ramenait a failli être foudroyé !* » Rock'n'roll...

Vingt ans plus tard, Marie-Christine Vo pense qu'elle aurait, aujourd'hui, été « *entendue différemment par le public et les médias* ». « *L'issue judiciaire aurait sans doute été la même,* nous fait-elle savoir. *Mais je n'aurais pas été montrée du doigt. À l'époque, tout était à charge contre moi.* » Elle a depuis poursuivi sa vie, exerce la profession d'esthéticienne sur la Côte d'Azur, assure avoir tourné la page. « *Je ne me bats pas contre les morts* », lâche-t-elle.

Une autre femme a engagé le combat, en 2015, soit deux ans avant qu'éclate l'affaire Harvey Weinstein. La comédienne Adeline Blondieau a épousé deux fois Johnny Hallyday, en 1990, lorsqu'elle avait 19 ans, puis en 1994. Le couple se sépare définitivement en 1995. Quand sort, en 2013, le livre *Dans mes yeux*, signé par Amanda Sthers et Johnny Hallyday, elle y découvre trois passages ravageurs. Elle y est dépeinte « *hystérique et violente* », « *manipulatrice* », avec un « *caractère colérique et invivable* ». Son ex-mari prétend dans ces pages qu'elle l'aurait « *piégé* » pour le forcer à l'épouser, lorsqu'elle avait 18 ans et lui 46. L'actrice obtient la condamnation de la maison d'édition Plon pour diffamation et atteinte à la vie privée, avec 1 euro symbolique de dommages et intérêts.

Elle poursuit également les auteurs et lors de l'audience fait cette déclaration choquante, au sujet d'Hallyday : « *Il m'a violée quand j'avais 14 ans, 15 ans, chez mes parents.* » Elle décrit celui qui était un grand ami de son père comme un homme « *alcoolique et violent* ». « *Il a abusé de moi ; on n'en a jamais parlé lui et moi* », a-t-elle ajouté, décrivant dix années de soins psychologiques qu'elle aurait ensuite suivis pour se remettre du traumatisme présumé. Prescrits, les faits dénoncés n'ont pas donné lieu à des poursuites. De même, les propos d'Adeline Blondieau n'ont pas pu faire l'objet d'attaques en diffamation parce que prononcés devant un tribunal. Toujours adulée et toujours sur scène, en tournée aux États-Unis et en France avec les « Vieilles Canailles », l'idole demeure indéboulonnable et les nombreuses reprises médiatiques des accusations portées par son ancienne épouse ternissent à peine ses dernières années. Alexandre Blondieau, frère et avocat d'Adeline, en est convaincu : « *Je pense que tout aurait été très différent après 2017. Il y aurait eu des oreilles bien plus attentives à la parole de ma sœur, dans les médias et parmi le public.* » Dans un e-mail qu'elle nous adresse, Adeline Blondieau explique vouloir « *rester à l'écart* ». « *Il faut croire que certains bourreaux n'ont pas le physique de l'emploi...* », écrit-elle. Les juges n'ont pas condamné Hallyday et Sthers, estimant « *trop imprécis* » pour être diffamatoires les mots ciblant Adeline Blondieau dans leur ouvrage. En 2017, Johnny Hallyday annonce qu'il est atteint d'un cancer du poumon. Il meurt le 5 décembre, chez lui, à Marnes-la-Coquette, à l'âge de 74 ans. L'hommage national est grandiose, suivi par près de 15 millions de téléspectateurs. Son dernier album studio, le 51e, paraît après son décès et connaît un succès hors norme. Johnny reste Johnny et cet été encore son *Que je t'aime* est devenu l'hymne des Jeux olympiques. ■



Il a abusé de moi ; on n'en a jamais parlé lui et moi
Adeline Blondieau
ex-femme de Johnny Hallyday

Ci-dessous, Johnny Hallyday et sa femme Adeline Blondieau à Nice en 1991. À droite, Marie-Christine Vo, le 12 mars 2004, au palais de justice de Nice.



ASLAN/SIPA

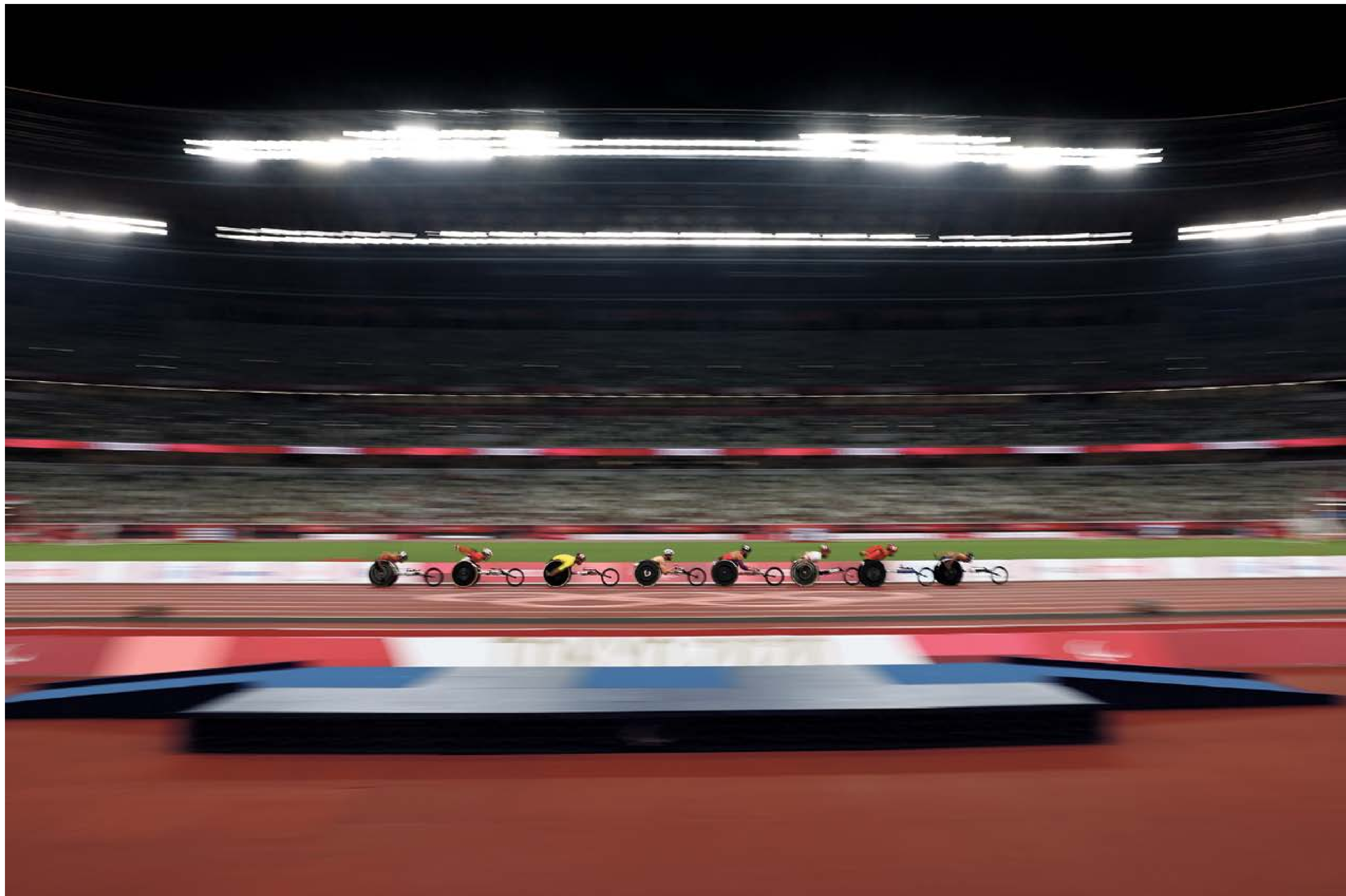


BRUNO BEBERT/SIPA

PARIS 2024 

Les enjeux du « match retour »

Après la parenthèse enchantée des JO, Paris s'ouvrira aux Jeux paralympiques, mercredi. Avec l'idée de surfer sur la vague festive, de multiplier les « Marseillaise », mais aussi de faire bouger les lignes autour du handicap.



ATHIT PERAWONGMETHA/REUTERS

Un 5000 mètres masculin lors des épreuves de para athlétisme à Tokyo en 2021.

J -3

DAMIEN BURNIER

DEPUIS SEPT ANS QU'IL PRÉSIDE aux destinées de Paris 2024, Tony Estanguet, diplômé de l'Essec, a eu le temps d'apprendre à tirer les ficelles du marketing. Il a encore visé juste avec ce concept de « *match retour* », employé fréquemment depuis son discours du 11 août, en clôture des JO. Constat unanime, le match aller s'est déroulé sans accroc. Charriant même un supplément de ferveur et du rab de sourires. L'esprit de fête va-t-il perdurer pour ces Jeux paralympiques, les premiers organisés en France ? Les idées reçues autour du handicap vont-elles s'effriter ?

Une flamme à entretenir

Vu d'ici, l'événement a toujours oscillé entre indifférence polie et méconnaissance totale. L'édition parisienne va reprendre « *le même décor et les mêmes ingrédients* » que sa devancière olympique, insiste Estanguet, qui sent le vent dans le dos et sait les indicateurs au vert. Même si la rentrée, tant scolaire que politique, pourrait vite modifier le fond de l'air. En attendant de pouvoir « *souffler un bon coup le 8 septembre* », le coup d'envoi officieux a été donné hier à Stoke Mandeville (Angleterre), berceau du mouvement paralympique, avec l'allumage de la flamme. Elle passera aujourd'hui sous la Manche, avant que 11 autres torches, symbolisant les jours de compétition, s'allument simultanément à travers le territoire. Jusqu'à converger vers Paris et sa vasque du jardin des Tuileries, mercredi.

Au total, 4400 athlètes seront de la partie. Autour d'eux, 4 millions de visiteurs sont attendus, soit un gros tiers de l'affluence observée durant les JO. Et un dispositif de sécurité déployant 25 000 gendarmes et policiers, appuyés par 10 000 agents de sécurité privée. Ici et là, les sites s'ajustent. Au pied de la tour Eiffel, un terrain de cécifoot a été posé sur le sable du beach-volley ; boccia et goalball succèdent au volley ou à l'haltérophilie à l'Arena Paris Sud. Mais la continuité prime et les sites signatures de Paris 2024 sont au rendez-vous.

Pas étonnant, dès lors, de retrouver le Grand Palais (para escrime et para taekwondo) ou le château de Versailles (para équitation) tout en haut des ventes de billets. Et que celles-ci, désormais à 1,9 millions (sur un total de 2,5 millions), se soient considérablement accélérées depuis fin juillet. Quand bien même près d'un tiers de ces billets ont été achetés par les collectivités publiques, le mouvement est significatif : 15 sports sur 22 dépassaient les 75 % de remplissage en milieu de semaine.

Il en manque encore pour rejoindre Londres 2012, qui avait écoulé la totalité de ses 2,7 millions de tickets et laissé l'impression d'une performance paralympique démocratisée. Dont les excellents scores d'audience avaient été un autre reflet. Sur ce plan, France Télévisions s'est engagé à une couverture inédite : 300 heures de direct sur ses antennes et plateformes. Si les médailles joueront dans l'élan populaire, la partie n'est pas gagnée. Mardi soir, le documentaire *À corps perdus* (France 2), retraçant le destin de six para-athlètes, a généré près de quatre fois moins d'audience que *Koh-Lanta*.

Des regards à changer

Une occasion unique, au minimum une chance à saisir pour faire passer des messages. Voilà comment les acteurs de la sphère du handicap perçoivent ces 17es Jeux paralympiques d'été. Qui s'enclenchent, coïncidence notable, après l'immense succès d'*Un p'tit truc en plus*, la comédie d'Artus avec ses personnages porteurs de handicap mental. Sur fond d'inclusion, terme attrape-tout, une expression sous-jacente revient : changer les regards. Regards sur les para-athlètes, mais peut-

Une cérémonie politique, inclusive et festive

MICKAËL CARON

PEU DE RÉPIT pour Thomas Jolly. Heureux d'être retourné dans une enceinte fermée pour la cérémonie de clôture des Jeux olympiques, le 11 août au Stade de France, le directeur artistique des cérémonies de Paris 2024 investit un nouveau lieu emblématique de la capitale pour l'ouverture des Jeux paralympiques, mercredi. Après la déambulation sur 6 kilomètres de la Seine jusqu'au Trocadéro, le 26 juillet, une autre balade patrimoniale sera au cœur de son troisième spectacle : les 4400 athlètes issus de 182 délégations partiront de l'Arc de Triomphe pour aboutir place de la Concorde. Un défilé sur les Champs-Élysées qui n'a pas été pensé comme un hommage à Joe Dassin mais qui en est une évocation supplémentaire, après qu'une autre de ses chansons, *Dans les yeux d'Émilie*, a accompagné les seize jours de compétitions olympiques. Au-delà, il s'agira d'une « *traversée de notre répertoire musical* », d'après l'ancien directeur du centre national dramatique d'Angers.

La cérémonie se tiendra de 20 à 23 heures et sera très axée sur le corps. Le chorégraphe suédois Alexander Ekman, reconnu pour ses scénographies grandioses et ses nombreuses créations avec le ballet de l'Opéra de Paris, a collaboré pour la première fois avec des danseurs en situation de handicap, « *plus capables que beaucoup de personnes valides, sur les plans tant mental que physique* ». Il a imaginé un événement « *festif et politique* », qui sera un condensé « *d'histoire, avec ses paradoxes* » et de célébrations populaires récentes sur la plus belle avenue du monde, où les footballeurs de l'équipe de France avaient été fêtés après leur victoire lors de la Coupe du monde 1998.

Menés par les porte-drapeaux Alexis Hanquinquant et Nantenin Keita, les athlètes français sont attendus pour la parade officielle sur la place de la Concorde, où quatre scènes seront installées « *au plus près du public* ». S'y dérouleront également les séquences protocolaires et artistiques. Sur ce dernier aspect, Thomas Jolly vise à « *transcender les limites pour les faire concorder en un monde plus égal et inclusif* ». Le mouvement paralympique et les valeurs qu'il véhicule seront présentés « *dans un cadre à couper le souffle* ». Quelque 35 000 spectateurs seront assis dans les gradins – pour lesquels des places sont toujours en vente à partir de 150 euros –, tandis que 15 000 places seront ouvertes en bas des Champs-Élysées.

D'ici à l'arrivée du relais à Paris mercredi, les flammes paralympiques seront portées dans une cinquantaine de villes et territoires engagés dans la promotion de l'inclusion par le sport. La vasque installée dans le jardin des Tuileries sera de nouveau illuminée, et décollera dans le ciel parisien chaque soir jusqu'au 8 septembre, date de la cérémonie de clôture au Stade de France. ■

TENNIS FAUTEUIL

YANNICK NOAH

« Avec eux, je retrouve les mêmes émotions »

Alors qu'il n'avait jamais pris part aux Jeux, le nouveau capitaine de l'équipe de France se régale de ses découvertes.

C'EST UNE VIE DE PLUS pour un homme qui en a connu mille. Celle sur scène est sur pause, la faute à une blessure lors d'un match de foot. Mais la rééducation n'a pas empêché Yannick Noah de reprendre place sur le court, auprès de joueurs qu'il ne connaissait pas il y a quelques mois, ou si peu, et qui ne rêvaient que de lui. Il a fait gagner en capitaine de Coupe Davis (1991, 1996, 2017) et de Fed Cup (1997), le voilà désormais avec les Bleus du tennis fauteuil. Deux roues et un rebond autorisé en plus ne changent rien aux envies. D'autant plus qu'il sera comme à la maison, à Roland-Garros (30 août-7 septembre), là où lui-même est allé au bout de son rêve en 1983.

Ça fait quoi d'aborder ses premiers Jeux à 64 ans ?

Je sais que ça va vibrer. Je le sais parce que ça m'a fait le coup avec la flamme. Pierre Rabadan [adjoint à la maire de Paris chargé du sport] m'avait appelé pour me demander si je ne viendrais pas passer un relais à la mairie. J'ai dit OK, ça s'est fait très vite, et je suis retourné à mes trucs. Le jour arrive : *« Ah mais il faut que j'y aille là… Les gosses, vous voulez venir avec moi ? »* Je ne réalisais pas vraiment la chose, en fait. Et là, quand je me suis retrouvé avec la flamme



Jouer en fauteuil, j'ai essayé. Ça aurait déjà été dur à 30 ans, alors là, laisse tomber…

[Il a allumé la vasque place de l'Hôtel-de-Ville], c'est monté d'un coup. Une espèce de vibration… Toute la symbolique de la flamme depuis toujours, les mecs que tu as vus courir avec quand tu avais 10 ans, c'est revenu soudainement.

Quand Stéphane Houdet, figure du tennis fauteuil, vous a demandé d'embarquer dans l'aventure paralympique, vous étiez partant d'emblée ?

Il m'avait déjà sollicité pour les Jeux de Tokyo, deux ou trois mois en amont. C'était trop juste. Je ne m'y attendais pas du tout, mais j'adorais le challenge, ça a résonné en moi. Surtout de la manière dont il l'a amené : *« Ouais, d'accord, t'as gagné Roland ; ouais, d'accord, t'as gagné avec le PSG [la Coupe des coupes 1996, comme préparateur mental] ; ouais d'accord… mais t'as pas fait un vrai truc, t'es pas chiche. »* C'était un peu l'esprit. Ça m'avait touché, je lui ai répondu immédiatement. En disant aussi que je ne connaissais pas le jeu en fauteuil. Lui m'a assuré que ce n'était pas un problème, que j'allais vite comprendre, que les autres joueurs allaient kiffer. Et aussi que ce serait bien de mettre un peu de lumière sur le tennis fauteuil.

L'exposition que votre nom apporte sur la discipline, ça a compté ?

Quand j'aime bien un endroit ou une situation, il y a l'envie de partager. Et je pense que les gens ne connaissent pas le tennis en fauteuil. Voir un match du bord du court, c'est captivant. Alors que ce n'est pas très télégénique. Parce que tu ne sens pas les respirations, les émotions, tu n'entends pas les dérapages. Il y a un effort physique, un mouvement propre au tennis fauteuil. De visu, c'est vraiment différent.



MARINE ANDRIEUX/FFT

Yannick Noah et ses joueurs en février, à Paris.

Connaissiez-vous les autres joueurs de l'équipe de France ?

Non. J'ai juste connu, très peu, Michaël Jeremiasz [quatre médailles entre 2004 et 2012]. Beaucoup plus Laurent Giammartini [champion paralympique 1988], ou encore Pierre Fusade [pionnier du tennis fauteuil en France]. Il y a toujours eu une forme de lien, mais les joueurs actuels, je les ai découverts en décembre. Derrière Stéphane Houdet [porte-drapeau à Tokyo], qui est le référent, les gars ont des parcours très différents [Guilhem Laget, Gaëtan Menguy et Frédéric Cattanéo complètent le groupe].

La Coupe du monde en Turquie, en mai, a-t-elle marqué pour vous la fin de l'apprentissage de la discipline ?

Je considère que je suis toujours un peu en apprentissage. Mais la nouveauté, c'est que j'ai pu observer au plus près les adversaires, essayer de déceler leurs faiblesses. Tu peux t'entraîner tant que tu veux, mais quand tu es à 4-3 dans le troisième set et que tu viens t'asseoir, c'est là que ça se passe. Là qu'on sent l'émotion du gars, la façon dont il est réceptif. Le match, c'est l'examen. Et sur ce plan, j'ai vu pas mal de choses très intéressantes [l'équipe de France a terminé 4e].

Sur le banc de capitaine, la façon de vivre les matchs est-elle la même ?

C'était pareil. Avec eux, je retrouve les mêmes émotions. Et je dois les gérer, les canaliser, pour pouvoir donner une énergie adaptée à chacun. Sur les ressorts émotionnels, il y a plein de points communs, mais les joueurs changent. Fred Cattanéo, il ne ressemble pas à Lucas Pouille ou à Richard Gasquet. C'est aussi pour ça que j'adore ce boulot. Je dois m'adapter, trouver les bons mots, le bon ton, le bon moment. Certains se livrent plus facilement, parfois il faut aller chercher, tâtonner. C'est passionnant.

Vous gueulez parfois ?

Non, je n'en ai pas eu besoin. J'ai juste fait un petit recadrage parce qu'on ne voulait pas broder le nom des joueurs sur le survêtement de l'équipe de France. Donc ce n'était pas sur les joueurs, mais à l'encontre de je ne sais pas qui à la fédé. Avoir son nom dessus, à vie, ça change tout. C'est vite rentré dans l'ordre.

Jouer en fauteuil, vous avez essayé ?

Oui. Jean-Philippe Fleurian [responsable du pôle à la FFT] a fait faire un truc super. On est à hauteur de fauteuil, attaché, tout en pouvant s'aider des jambes. Ça permet de se rendre compte de la chose. Et aussi de convier des bons joueurs, classés -2/6 ou -4/6, qui vont donner une autre balle. Donc, oui, j'ai essayé, et c'est dur. Ça l'aurait déjà été à 30 ans, alors là, laisse tomber.

La fédération française a les moyens de développer la pratique. Mais est-ce qu'on part de zéro au Cameroun, où vous vivez en grande partie ?

Si je te montre le zéro, c'est vraiment zéro. Le champion du Cameroun a un fauteuil qui n'est même pas un fauteuil de vie de tous les jours. Je ne parle même pas de modèle pour le sport. Dans mon club à Yaoundé, j'ouvre pour les gens en fauteuil. Garçons et filles confondus, ils sont sept à jouer. Dans le pays, ils doivent être une vingtaine, dont une moitié n'a pas de fauteuil. Donc l'idée c'est d'établir des connexions pour en ramener. Si je peux aider, tant mieux. Il y a aussi le fait que beaucoup de gamins cabossés ne se rendent pas compte qu'ils ont la possibilité de faire du sport en fauteuil. Il n'y a pas ce lien encore, d'où le besoin de communiquer. Ici, on a la petite Ksénia [Chasteau], qui est super [lauréate de l'US Open en 2023 et de Roland-Garros en 2024 chez les juniors]. Après son accident, elle s'y est mise tout de suite, ça fait partie de la thérapie. Il y a des moyens. Au Cameroun, il n'y a rien. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR D.B.

être plus encore sur les personnes en situation de handicap. Or, déplore Pascale Ribes, présidente d'APF France handicap, *« on les voit d'abord comme un objet de soins plutôt que comme un sujet de droits ; on pense que l'aide médicale est suffisante et on ne considère pas ces personnes à égalité de dignité, même si c'est inconscient »*. Aussi entrevoit-elle la séquence comme un *« possible levier, mais à condition que les politiques embraient très rapidement »*. La priorité : *« Un vrai plan d'action sur l'accessibilité, première des discriminations du quotidien, qui elle-même en conditionne d'autres, notamment dans la scolarité et l'emploi. »* L'accessibilité. Un point de ension pour la ville hôte, symbolisé par son métro : seules 29 stations sur 320, cantonnées à deux lignes (14 et 11), peuvent être arpentées par les personnes à mobilité réduite.

Des records à exploser

Autre droit, celui de pratiquer une activité sportive. Autre variante de l'inaccessibilité, celle des clubs du territoire. Fin 2022, seuls 1,4 % étaient para accueillants. Conséquence, 50 kilomètres étaient nécessaires en moyenne pour trouver une structure adaptée. Mais le paysage évolue. Quelque 1500 nouveaux clubs ont été sensibilisés et aidés à l'accompagnement. Bientôt, il y en aura le double. Tous issus du programme Club inclusif, financé par le ministère des Sports à hauteur de 2,2 millions d'euros. Depuis son bureau de l'avenue de France, où les piles de dossiers restent imposantes et les cartons inapparents, Amélie Oudéa-Castéra sent venir la bascule. *« Aujourd'hui, on sait qu'une personne sur deux en situation de handicap n'a pas inscrit l'activité physique dans son cœur de vie, contre 25 % pour les personnes valides,* rappelle la ministre démissionnaire. *C'est beaucoup. Mais avec les Jeux paralympiques, je suis certaine que des vocations vont naître, peut-être encore plus qu'avec les JO. On sera en mesure d'absorber le mouvement. »*

Au gré des 549 épreuves, ils seront 237 athlètes en bleu-blanc-rouge. « Ils » plus qu'« elles » tant la parité, avec à peine plus d'un quart de femmes, reste un horizon. Pour la première fois, la France sera représentée dans tous les sports. Pas seulement une histoire de quotas dévolus au pays hôte : l'équipe masculine de basket fauteuil est par exemple allée chercher toute seule sa qualification. De Tokyo, en 2021, la délégation avait ramené 55 médailles (11 en or). Un record qui se devinait difficilement à la lecture du classement des nations : 14e. Derrière les porte-drapeaux Nantenin Keita (para athlétisme) et Alexis Hanquinquant (para triathlon), l'objectif est désormais le top 8.

Aux JO, c'est le top 5 qui était visé, signe d'un décalage et d'un retard à rattraper. L'an passé, les aides à la performance paralympique s'établissaient à 9,8 millions d'euros. Autrement dit, *« on a multiplié par quatre les soutiens depuis Rio 2016,* appuie Amélie Oudéa-Castéra. *Le rapport était de 1 à 20 entre les aides au mouvement olympique et celles consacrées au paralympique. Il a été ramené de 1 à 8. »* Quant à l'accompagnement socioprofessionnel, les propositions faites aux athlètes de chaque entité sont identiques : *« Un euro d'un côté égale un euro de l'autre. »*

Neuf fois médaillée paralympique en athlétisme, Marie-Amélie Le Fur perçoit au plus près les évolutions structurelles, cette *« atmosphère propice »*. Désormais présidente du Comité paralympique et sportif français, elle évoque aussi une attente forte des para-sportifs : *« S'ils passent à côté, il ne faut pas qu'on ait peur de le leur dire. Le traitement médiatique doit être le même. Le handicap ne peut pas être une excuse à l'échec. »* Il se situe peut-être là, le fameux changement de regard. Ou encore dans cette phrase : *« Le pathos est derrière nous. »* ■

DESTINS

Coup de foudre en fauteuil

Accidentés à XV, Corentin Le Guen et Adrien Chalmin ont développé une passion pour le rugby assis. Et une profonde amitié.

STÉPHANE COLINEAU

VOTRE CŒUR S'EST EMBALLÉ devant le rugby à 7 ? Attendez-vous à le sentir palpiter pour le rugby fauteuil. Corentin Le Guen, qui lance avec ses partenaires le tournoi paralympique jeudi contre le Danemark, pourrait disserter des heures sur les déluges d'essais – parfois plus de cent par match –, les prolongations irrespirables, les chocs entre fauteuils d'une quinzaine de kilos. « *Dès mes premières minutes, alors que j'avais 17 ans, ce sport a été une évidence,* retrace-t-il. *Je me suis senti épuisé mais comblé par l'effort et par la révélation que ma vie pourrait être meilleure.* » Débarrassée du spectre de la dépendance totale qui le menaçait depuis un accident survenu deux ans plus tôt, en 2009. Il a alors 15 ans, pèse 86 kilos, joue troisième ligne à Nuits-Saint-Georges (Côte-d'Or). Après une touche, plusieurs joueurs s'effondrent sur lui. Ses cervicales cèdent. Il ne peut plus bouger.

« On se rentre dedans tout le match puis on boit des coups ensemble »

Une figure du rugby veille sur lui : Didier Retière, alors entraîneur adjoint du XV de France, est un ami de sa famille. Un an et demi après le drame, il organise une rencontre entre l'ado accidenté et Adrien Chalmin, jeune international de rugby fauteuil. Lui aussi est un abîmé du XV, après en avoir été un espoir. En 2005, ce deuxième ligne de 2,03 mètres et 107 kilos, formé au pôle France aux côtés de Maxime Médard, Fulgence Ouedraogo ou Louis Picamoles, vient de signer un contrat professionnel avec Clermont. Il a 19 ans, revient de la Coupe du monde junior en Afrique du Sud quand, dans un match amical à Vannes, un regroupement le laisse paralysé. « *Le rugby, c'était ma vie,* se souvient Adrien Chalmin. *Je me suis même dit que je reprendrais l'entraînement au bout de six mois, alors que j'avais perdu 50 kilos. J'étais dans le déni. Mais jamais dans le ressentiment vis-à-vis de mon sport.* »

Corentin écoute Adrien lui décrire son coup de foudre pour le rugby fauteuil. Son courrier adressé au club de Clermont avec l'idée de créer une nouvelle section ; proposition acceptée. Pour recruter, il sollicite la presse locale et fait un tour des stades de la région. Adrien Chalmin obtient même de valides qu'ils se glissent dans des fauteuils pour faire le nombre à l'entraînement. Au début de la saison suivante, il engage son club en Coupe de France.

Corentin Le Guen n'a que 17 ans mais décide de l'imiter. Il lance les Black Chairs de Nuits-Saint-Georges, désormais trois fois champions de France et qu'il préside toujours. Le ballon n'est plus ovale, les passes en avant sont autorisées, mais l'essentiel demeure. « *J'ai retrouvé l'univers du rugby. On se rentre dedans tout le match puis on boit des coups ensemble.* »

La relation entre les deux fonceurs surpasse le sport. « *Ça a été super d'avoir un ami pour répondre à mes questions sur le handicap,* loue Corentin. *Comment m'habiller seul, par exemple. Grâce à Adrien, j'ai fait le deuil de ma vie d'avant et mis en place mon autonomie.* » Le sport reste un accélérateur : « *Je suis devenu assez costaud pour démonter mon fauteuil quand je monte dans ma voiture, et même faire plusieurs transferts dans la journée.* »

À force de musculation et de matchs, Corentin a rejoint son aîné en équipe de France en 2015. Ils sont les plus lourdement handicapés de l'effectif, ont le même poste qui consiste à bloquer les adversaires, quand les plus mobiles marquent davantage d'essais. Corentin ne se retient jamais. « *Je comprends que les gens se disent qu'on est fous de nous envoyer des caramels pareils après ce qui nous est arrivé. Mais on ne risque rien, ce sont les fauteuils qui prennent.* »


BAPTISTE PAQUOT/ABACAPRESS

Adrien Chalmin (4) et Corentin Le Guen (44) lors d'un entraînement à la halle Georges-Carpentier à Paris, en 2023.

Champions d'Europe et postulants au podium

Adrien, avec ses bras interminables à rendre fous ses vis-à-vis, a vu débouler ces dernières années de nouveaux profils d'athlètes aux sangles abdominales d'acier qui ont amené « *beaucoup d'impact* ». Lui a l'âme d'un stratège, capable de se positionner avec précision pour entraver les attaques adverses.

Les deux pères de famille ont un rythme de professionnels. Inscrits sur les listes de sportifs de haut niveau, ils s'entraînent jusqu'à six fois par semaine, aidés de préparateurs physiques personnels. Adrien voit la retraite approcher. « *Corentin a pris ma place dans le quatre majeur, l'histoire est belle* », se réjouit l'homme de 38 ans, sur le point d'écrire une nouvelle page en tant qu'analyste de données chez Michelin. Où il espère se présenter après les Jeux la poitrine ornée d'une médaille.

À Rio (7e) et Tokyo (6e), les Bleus n'étaient pas attendus. Depuis, ils sont devenus champions d'Europe à deux reprises (2022 et 2023). À l'image de la bande d'Antoine Dupont, médaillée d'or à 7 en juillet, ils comptent parmi les favoris du tournoi paralympique, au même niveau que l'Angleterre, l'Australie, les États-Unis, le Canada et le Japon. Une perspective qu'Adrien Chalmin trouve « *à la fois excitante et effrayante* ». ■

Classification des handicaps, mode d'emploi

Comment faire en sorte que les champions soient départagés par leurs qualités techniques, physiques et mentales, et non par la lourdeur de leur handicap ? Le mouvement paralympique répond à cette question essentielle pour sa crédibilité en établissant un système de classification.
Chaque parathlète est soumis à une évaluation. Un médecin s'assure que le sportif est touché par l'une des dix déficiences reconnues par le comité paralympique : intellectuelle, visuelle, orthopédiques (il en existe quatre) ou neurologiques (quatre également).
Une note est attribuée : plus le chiffre est haut, moins le handicap est lourd. Ces définitions des types et des sévérités de handicaps permettent d'organiser des compétitions équitables.
Chaque sport a ses spécificités. Le para judo, le cécifoot ou le goalball ne sont ouverts qu'aux déficients visuels. D'autres sont ouverts aux handicapés de toute nature : l'athlétisme, la natation, le cyclisme ou le tennis de table. Il arrive alors de voir deux chiffres accolés : la dizaine désigne le handicap, l'unité sa lourdeur.
Ces chiffres sont précédés d'une lettre, qui fait référence au nom anglais du sport (« C » pour *cycling*, le cyclisme). Avec des subtilités : en athlétisme le « T » pour *track* (piste) correspond aux courses et aux sauts tandis que le « F » de *field* (terrain) désigne les lancers. En natation, une deuxième lettre suit le « S » (pour *swimming*) : le « B » pour la brasse (*breaststroke*) ou le « M » pour le quatre nages (*medley*).
Dans le détail, d'autres singularités existent. En cyclisme, les catégories H1 à H5 désignent les compétitions de *handbike* (vélo à main). En rugby ou en basket fauteuil, chaque équipe doit mélanger de manière équitable des joueurs aux handicaps plus ou moins lourds. S.CO.

Une olympiade main dans la main

Sourd et aveugle, le para-judoka Cyril Jonard est guidé vingt-quatre heures sur vingt-quatre par Jason Guillot sur la route d'une troisième médaille.

PARA JUDO

MICKAËL CARON

PENDANT LES TRENTE MINUTES que nous avons passées avec Cyril Jonard lors d'un stage de l'équipe de France de para judo à Strasbourg, en avril, Jason Guillot n'a lâché sa main à aucun moment. Dessiner des symboles sur sa peau, autrement dit signer, est le seul moyen de communiquer avec le « papa » du collectif masculin, âgé de 48 ans, sourd et aveugle. À cause d'une maladie dégénérative, le Limougeaud ne distingue plus que des taches de lumière.

Ce langage singulier, Cyril Jonard l'a enseigné lui-même à son entraîneur. Leur projet commun est né de la distinction entre judokas malvoyants et non voyants, qui l'a remis en course pour une troisième médaille paralympique en moins de 81 kilos, dans la catégorie J1 (non-voyants). L'or à Athènes (2004) et l'argent à Pékin (2008) disent sa longévité exceptionnelle. Le sacre d'il y a vingt ans l'accompagnera toujours : sa fille, née en 2013, a été baptisée Athéna ; trois ans plus tard, elle était à ses côtés aux Jeux de Rio. Aujourd'hui, elle a un petit frère prénommé Naoki. Les yeux des enfants capturent les images des exploits du père, qui totalise dix titres mondiaux – autant que Teddy Riner – ainsi que plusieurs médailles aux Deaflympics, une compétition réservée aux sportifs sourds. Ses succès et ceux de Sandrine Martinet, l'autre championne paralympique quadragénaire du para judo tricolore, ont permis de développer la pratique et les moyens qui lui sont consacrés.


THOMAS JOUHANNAUD/MAXPPP

Cyril Jonard, en 2020.

Un alphabet du toucher qui s'enrichit constamment

Cyril Jonard a patiemment enseigné l'alphabet du toucher à Cyril Pagès, entraîneur de l'équipe de France, et à Jason Guillot. « *D'abord les mots du quotidien, car nous sommes ensemble vingt-quatre heures sur vingt-quatre pendant les stages, puis un langage de plus en plus compliqué, spécifique au judo* », détaille ce dernier. Un alphabet qui s'enrichit constamment et avec créativité : pour désigner son coéquipier Hélios Latchoumanaya, le quadragénaire a inventé un signe avec deux doigts levés en référence aux dreadlocks noués sur la tête du double champion du monde.

Une nécessité. « *Cyril est vraiment dans le noir quand il n'est pas appareillé mais je voulais qu'on puisse dialoguer ; c'est essentiel dans une relation d'entraîneur à entraîné* », insiste Jason Guillot, passé par le pôle France avant de bifurquer vers l'encadrement. Son rôle a évolué d'un suivi strictement sportif à une relation humaine intense avec son aîné. « *Je ne compte pas mes heures car c'est devenu une réelle amitié davantage qu'un travail* », confie-t-il.

Ensemble, ils ont ajouté quelques chapitres au livre d'une vie déjà bien remplie. Ce n'est pas qu'une formule : en 2014, Cyril Jonard a publié *Un combat de chaque instant*, un récit écrit avec la complicité d'un journaliste qui interrogeait le champion via la femme de celui-ci. Les coauteurs ont remis ça pour un deuxième volume, bouclé en juin ; et ils envisagent de compléter une trilogie si Paris 2024 se révèle l'apogée escompté.

À une semaine de son entrée au village des athlètes, Cyril Jonard a une mémoire prodigieuse des pays où il a combattu – de l'Argentine au Japon en passant par le Canada, la Russie, la Chine – et les idées très claires sur la journée du 7 septembre. « *Je veux gagner* », assène-t-il. Le duo a tout fait pour atteindre au Grand Palais éphémère le point culminant d'une olympiade incomparable. « *Dès le lendemain, je ne serai peut-être plus son entraîneur,* glisse le trentenaire, *mais je serai toujours son ami.* » ■

PARITÉ

STÉPHANE COLINEAU



Courtney Dauwalter lors de l'UTMB 2023, remporté dans sa catégorie.

SEBASTIEN BOUE/PRESSE SPORTS

L'ultra-trail cherche la femme

87 % des coureurs qui s'élanceront autour du Mont-Blanc, vendredi, sont des hommes. Malgré les efforts des organisateurs.

« ELLE REMPORTE l'Ultra-Trail du Mont-Blanc en allaitant son bébé de trois mois ». Le 3 septembre 2018, ce titre s'étale sur les sites spécialisés, bientôt repris par les médias généralistes. La photo qui l'illustre devient virale : elle immortalise la Britannique Sophie Power, en train de donner le sein à son fils dans la salle de ravitaillement de Courmayeur (Italie), seize heures après le départ de Chamonix. La championne est assise sur une chaise au confort sommaire, regard fixé sur l'enfant qu'elle tient dans ses bras. À ses pieds, un concurrent masculin est allongé sur le sol, jambes en l'air pour mieux récupérer. Deux sexes, deux préoccupations. L'allégorie est redoutable. Vingt-sept heures plus tard, Sophie Power remporte, à 36 ans, la légendaire épreuve de 171 kilomètres.

Six ans ont passé, la puissance du cliché n'a pas faibli. Les femmes désireuses de se lancer dans pareille aventure ont toujours plus d'obstacles à franchir que les hommes. Les huit courses organisées cette semaine par l'Ultra-Trail du Mont-Blanc (UTMB) inspireraient presque une formule mathématique : plus les distances sont longues, moins les femmes sont nombreuses. Elles seront 45 % à participer mardi à l'ETC sur 15 kilomètres ; vendredi, elles seront 30 % à courir l'OCC (55 kilomètres) et 13 % à se lancer dans la course reine, l'UTMB sur les 2300 inscrits cette année. Le climat alpin n'y est pour rien : 13 %, c'est aussi la proportion de femmes inscrites au Grand Raid de la Réunion 2023 (170 kilomètres), autre moment phare de la saison.

Identifier les freins

Les premiers à s'inquiéter de ces chiffres semblent être les organisateurs. À commencer par ceux de l'UTMB, qui se désolent de progrès trop lents : le taux de participantes y a seulement augmenté de 3 % depuis 2016. *« On ne se satisfait pas de cette situation »*, assure Nicolas Lagrange, directeur des opérations de l'épreuve. Laquelle a lancé, en 2022, des questionnaires pour identifier les freins à la pratique des sportives. Problème : la plus haute barrière est sociétale. *« Pour participer à une course longue, il faut un entraînement intense, avec des pics à six ou sept séances par semaine, ce qui est très difficile à programmer avec une charge familiale*, résume Karine Herry, lauréate de l'édition 2006. *Pendant ma carrière, on m'a toujours demandé comment je faisais pour trouver ce temps, en étant mère de deux enfants et en exerçant un métier. »* Alors, le secret ? *« Mon mari, Bruno. Il se chargeait de tout l'aspect domestique. Les courses, les repas... Même mes plans d'entraînement. J'ai conscience que peu de femmes ont cette chance. »*

L'ultra-trail, ce poste d'observation à la vue imprenable sur les inégalités les plus incrustées : ce constat continue d'exaspérer Sophie Power. La maman championne a fondé en 2022 SheRaces (« elle court »), pour amener davantage de femmes au départ des courses les plus longues. *« Au Royaume-Uni, où les femmes sont majoritaires au départ des 10 kilomètres et moins, une enquête a révélé qu'elles disposaient en moyenne de cinq heures de temps libre par semaine de moins que les hommes*, dénonce-t-elle. *C'est beaucoup d'entraînement ! Surtout après avoir eu des enfants, on ne se fait plus passer en premier. »*

D'autres enquêtes sont également peu encourageantes. Elles ont démontré que les femmes, dès leur plus jeune âge, sont conditionnées à avoir moins confiance en leurs capacités sportives. Pourtant, Karine Herry, médecin de profession, se souvient de ses échanges avec d'autres concurrentes : *« On se disait qu'on semblait plus tolérantes à la douleur et on se demandait en rigolant si c'était lié à l'accouchement. »* Études à l'appui, Sophie Power précise : *« Quand l'effort s'allonge, la capacité des femmes à effectuer plusieurs tâches à la fois, à résoudre des problèmes et à maintenir un effort égal plutôt que d'aller trop vite peut les amener à surpasser les hommes, même si les différences physiologiques demeurent. »* Illustration avec Courtney Dauwalter, star féminine de la discipline, victorieuse devant les hommes de l'Ultra-Trail de Madère en 2019 ou d'un trail de 380 kilomètres dans le désert de l'Utah en 2017, plus de dix heures devant son premier poursuivant.

> **« *On m'a toujours demandé comment je faisais en étant mère et en exerçant un métier* »**
> Karine Herry, lauréate de l'édition 2006

Mais l'Américaine, professionnelle, ne peut servir de modèle pour attirer les amatrices. Surtout quand elles sont mères de plusieurs enfants ou projettent d'en avoir. Pour elles, l'UTMB ainsi que le circuit Ironman ou le marathon de Chicago multiplient les mesures. En cas de grossesse, un report du dossard, une priorité pour des inscriptions futures ou un remboursement, sont désormais prévus. Les garderies commencent à éclore. Sur l'UTMB, 112 personnes en ont bénéficié depuis son lancement en 2023. Dans un autre registre, des toilettes séparées, des produits hygiéniques féminins ou des salles pour se changer ont été mis à disposition.

« D'énormes changements »

La communication de l'événement a également évolué. Elle met en avant autant de coureuses que de coureurs et intègre leurs motivations divergentes. Fondateur du magazine *Esprit Trail*, Serge Moro pointe cette différence d'état d'esprit : *« En discutant avec des coureurs, je remarque souvent le même profil : des hommes, cadres ou professions libérales, de 35-55 ans, avec un besoin métaphysique de se prouver qu'ils sont capables de se dépasser. J'observe moins cette quête en parlant avec les femmes. »* Conscient qu'un lexique purement sportif est excluant, l'UTMB utilise aujourd'hui *« un langage moins porté sur la compétition et plus sur le partage, l'expérience, l'accès à la nature »*, explique Nicolas Lagrange. Pertinent, juge Karine Herry : *« J'ai toujours couru pour le plaisir de traverser des grands espaces. »*

Tout n'est donc pas perdu. *« En moins de trois ans, depuis le lancement de SheRaces, d'énormes changements se sont produits dans l'industrie »*, se félicite Sophie Power, non sans souligner qu'*« il reste encore beaucoup de chemin à parcourir »*. D'autant plus que l'ogre UTMB, qui capte 80 % des budgets annuels des équipementiers consacrés aux courses, est l'un des rares acteurs capables de se permettre de tels efforts. La quasi-totalité des 4500 autres trails organisés en France dispose de moyens beaucoup trop limités pour l'imiter. ■

Le Vélodrome au bord de l'éruption

À guichets fermés contre Reims, ce soir, le stade de l'OM compte 49 000 abonnés. Un record et un atout pour l'équipe de Roberto De Zerbi.

FOOTBALL

MICKAËL CARON

QUI VOUDRAIT RATER ÇA ? La première à domicile de Roberto De Zerbi, contre Reims (20 h 45, DAZN), se jouera à guichets fermés. Une bonne habitude. Ces deux dernières saisons, 44 matchs sur 52 ont affiché complet. *« Ce stade fantastique donne plus de cœur aux joueurs, qui se sentent toujours poussés »*, entonne Fabrizio Ravanelli, de retour à Marseille dans un rôle de conseiller après y avoir joué pendant trois saisons (1997-2000). Une atmosphère *« unique »*, d'après l'ancien attaquant italien, qui en fait un atout supplémentaire pour la reconquête sportive de l'OM, chamboulé après sa huitième place de la saison passée.

Le volcan de Pablo Longoria

À Marseille, tout passe – joueurs, entraîneurs, dirigeants – mais la ferveur demeure. En milieu de semaine, le club a communiqué un total record de 49 000 abonnés, à des tarifs *« stabilisés »*, précise-t-on. Soit 10 000 fidèles supplémentaires par rapport à 2021, pendant la pandémie de Covid, et un millier de plus que la saison dernière. La jauge aurait pu grimper jusqu'à 55 000 s'il n'avait pas été décidé de laisser 7 000 places à la vente lors de chaque match pour les supporters qui viennent au stade ponctuellement. Une façon de rappeler que le seul club français vainqueur d'une Ligue des champions a des partisans sur tout le territoire.



CHRISTOPHE SIMON/AFP

Des supporters marseillais au Vélodrome lors de la demi-finale aller de Ligue Europa entre l'OM et l'Atalanta Bergame, le 2 mai.

Entre deux voyages pour boucler un recrutement copieux (déjà dix renforts), le président Pablo Longoria a pris le temps de passer un message en interne : il faut que le Vélodrome soit un volcan et que les joueurs ressentent à chaque match « l'effet douzième homme ». Ainsi soutenus, les Marseillais n'ont perdu, toutes compétitions confondues, qu'une fois à domicile en 2023-2024, contre le PSG (0-2). Un soir où le record d'affluence avait été battu (66 046 spectateurs).

Pour cette nouvelle saison, le club provençal vise une augmentation du taux de remplissage (86 % en moyenne) même si les circonstances ne s'y prêtent pas toujours : reporté en raison d'incidents graves à l'extérieur du stade, le sommet contre Lyon avait été décalé d'un dimanche à un mercredi. Surtout la chasse aux sièges vides a été ouverte. À la façon de Roland-Garros ou du tournoi olympique de basket à l'Accor Arena, les *no shows* irritent les supporters comme les dirigeants. Pour les éviter autant que possible, des récompenses seront proposées aux abonnés qui auront répondu présent à tous les matchs. Solution alternative : revendre sa place sur la plateforme officielle créée il y a deux ans.

Le parcours jusqu'en demi-finale de la Ligue Europa a montré combien un stade incandescent était un atout précieux. Le président et le directeur général de l'Atalanta Bergame avaient adoré le boucan pendant la demi-finale aller. Sept mois plus tôt, l'entraîneur d'un autre adversaire européen s'était retourné vers ses adjoints avec des mots d'admiration pour ce public rugissant. Il s'agissait de Roberto De Zerbi, alors sur le banc de Brighton. *« Nous allons faire quelque chose de spécial cette saison »*, veut croire Fabrizio Ravanelli, qui y voit un signe du *« destin »*. ■

EN VUE

Les lauriers pour Lanier

BADMINTON Performance de choix d'Alex Lanier, 29e mondial, au tournoi 750 de Yokohama (Japon). Le Normand de 19 ans a dominé le numéro 1 mondial chinois, Shi Yu Qi, en demi-finale (17-21, 21-16, 21-18). Il avait préalablement écarté Lee Zii Jia, médaillé de bronze à Paris. Dernier obstacle : le Taïwanais Chou Tien-chen, 10e mondial. Jamais un Français n'a remporté un Super 750.



YUICHI YAMAZAKI/AFP

La réplique de Roglic

CYCLISME Après le coup de force de Ben O'Connor jeudi, Primoz Roglic a répondu en s'adjugeant la 8e étape du Tour d'Espagne. Avec ce deuxième succès sur l'édition, le Slovène grignote 56 secondes et pointe à 3'49" du leader australien.

UN ÉTÉ FRANÇAIS (8/8)

Le journaliste et romancier convoque Barbara et Ferrat pour l'aider à tourner la page des vacances. Dans son village de Tourouvre-au-Perche, la fête de la Saint-Gilles marque d'ordinaire la rentrée. Mais aura-t-elle bien lieu, cette année ?

« Quel joli temps pour se dire au revoir »

Par Philippe Ridet
Écrivain

Tous les étés sont provisoires et celui-ci n'échappera pas à son agonie programmée. Il s'épuise jour après jour. Le matin, le bleu cobalt du ciel de juillet est devenu laiteux ; le soir, on enfile volontiers une petite laine. Le vent est chaud puis devient frais, apportant avec lui une odeur de feuilles mortes et de cartable. Il y aura encore de belles journées, mais ce sera du rab. Déjà, à Tourouvre-au-Perche, mon village de l'Orne, les ados, rentrés de vacances, se retrouvent au citypark, entre le Carrefour et l'Ehpad, où ils s'essayent au tir à trois points. Sinon, on les retrouve au bord de la Moussuette, un étang privé où la baignade est interdite mais tellement agréable. De vieux refrains nous reviennent en tête. *« Jamais la fin d'été n'avait paru si belle… »* (Barbara) ou bien *« Comment peut-on s'imaginer / En voyant un vol d'hirondelles, que l'automne vient d'arriver ? »* (Jean Ferrat). Mais c'est une autre chanson du chanteur ardéchois d'adoption qui nous vient en tête : *« Les touristes, touristes partis / Le village petit à petit / Retrouve face à lui-même / Sa vérité, ses problèmes… »*

Les problèmes, Franck Poirier, maire sans étiquette mais cœur à gauche de Tourouvre-au-Perche, n'en manque pas. En choisissant d'unir leurs forces et leurs faiblesses, les 10 bourgs qui composent la commune nouvelle ont apporté en dot leurs habitants, leurs infrastructures, leur identité, leur mémoire. Aujourd'hui, le village, c'est 3 000 habitants répartis sur 94 kilomètres carrés, soit 10 de plus que la superficie de Paris intra-muros, 150 kilomètres de routes et autant de chemins à entretenir, 20 employés municipaux, 3 millions de budget de fonctionnement et 1,5 million de budget d'investissement. Cadre télétravailleur pour une entreprise de construction, le premier élu consacre, à la louche, l'équivalent de trois journées bien pleines à la gestion du village. Les priorités de cette rentrée ne manquent pas : achever le chantier de la nouvelle gendarmerie à l'entrée du village, aménager quatre logements sociaux dans le quartier du Buisson et un foyer de jeunes travailleurs de cinq studios derrière l'église Saint-Aubin, créer une boulangerie à Randonnai, une des communes déléguées. Il pourrait ajouter : trouver un dentiste, un kiné, un médecin… bref, tout ce qui manque à la campagne. Il croule sous les vins d'honneur des associations, les pince-fesses des élus en tous genres, la paperasse et les dossiers de plus en plus techniques. D'apparence placide et débonnaire, il tempête contre l'inflation administrative : *« Bientôt, il n'y aura plus que des notables ou des retraités pour faire le boulot de maire. Or la démocratie a besoin de tout le monde pour fonctionner. »*

> **Chacun arrive avec ses « lignes rouges », ses « non mais », ses « pas question » érigés comme autant de fils barbelés le long d'une ligne de front**

Mais, de retour de ses vacances dans le Vercors, le voilà confronté à un problème inattendu – et dont il se serait bien passé. La Saint-Gilles, la fête patronale qui se déroule lors du dernier week-end d'août, est menacée ! Le président du comité des fêtes a claqué la porte en plein été alors que la préparation de l'événement n'était pas encore finalisée. Franck Poirier doit s'assurer dans l'urgence que le manège forain sera là, que la course cycliste – une interrégionale de 80 bornes – aura lieu, que la buvette sera dressée sur la place de la mairie et que le feu d'artifice illuminera, comme chaque année, l'étang des Fontaines. Sans parler de la préparation du conseil municipal de rentrée, fixé au 3 septembre. Afin que chacun soit représenté, il compte 36 membres, soit davantage que celui de la préfecture, Alençon.

À cette date, Emmanuel Macron aura-t-il enfin présidé un Conseil des ministres réunissant un nouveau gouvernement ? Depuis vendredi ces consultations/négociations ont lieu en pleine lumière au cours de rendez-vous des chefs de partis et de groupes parlementaires à l'Élysée. Chacun arrive avec ses *« lignes rouges »*, ses *« non mais »*, ses *« pas question »* érigés comme autant de fils barbelés le long d'une ligne de front. Lucie Castets, proposée par le Nouveau Front populaire au poste de Première ministre, s'est présentée la première en compagnie d'Olivier Faure, Marine Tondelier, Manuel Bompard et Fabien Roussel, ses chaperons. Déployés autour d'elle façon Patrouille de France, ils secondaient leur championne comme des tuteurs légaux guidant une élève de terminale jusque dans la cour du lycée ou des entraîneurs leur boxeur dans le coin du ring. Leur pupille compte bien envoyer son adversaire au tapis ou devenir cheffe de classe. Pourtant tous étaient vêtus de sombre comme s'ils portaient le deuil de leurs espérances. Mauvais présage ?



* Auteur de *Ce crime est à moi* et des *Amis de passage* (Éditions des Équateurs). À paraître : *Bande de héros*, éditions des Équateurs (en librairies mercredi). Lire notre critique page 26.

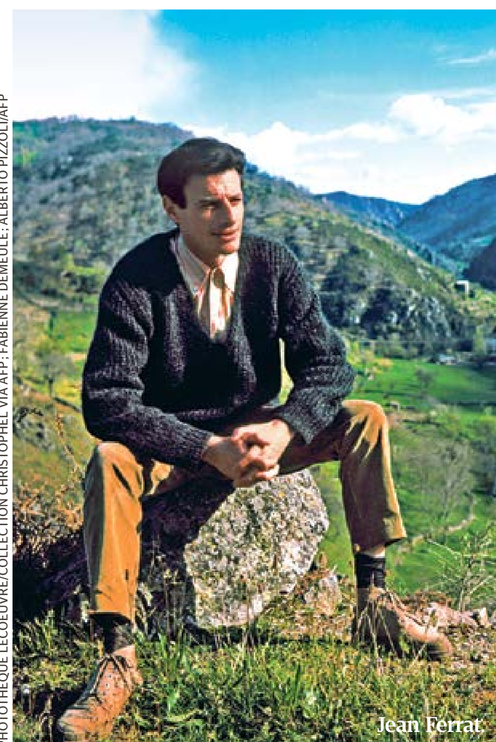
Sitôt ce premier rendez-vous terminé, d'autres, les Attal, Bayrou, Philippe, Retailleau, Wauquiez, se sont présentés en habitués au portillon de l'avenue Gabriel. Ils ont la décontraction des redoublants. Ils connaissent déjà les lieux et la réputation du prof principal. *« Attention ! Celui-là, c'est une peau de vache… »*, glissent-ils à l'oreille des nouveaux pour les impressionner. Enfin, il y a les cancres, les traîne-savates, les jamais-à-l'heure. Jordan Bardella et Marine Le Pen ont envoyé un mot d'excuse. Ils sont encore en vacances et ne se sentent pas concernés. Selon l'Élysée, Emmanuel Macron pourrait faire connaître son choix d'un Premier ou d'une Première ministre *« assez rapidement après ces rencontres »*. Une date plutôt floue quand on y réfléchit. Deux adverbes dont le premier nuance l'autre… Visiblement lui non plus n'est pas pressé de reprendre le collier. Le « maître des horloges » aimerait pouvoir arrêter le sablier. Il nous ressemble, finalement.

> **Bientôt, il n'y aura plus que des notables ou des retraités pour faire le boulot de maire**
>
> Franck Poirier, maire de Tourouvre-au-Perche

« Quel joli temps pour se dire au revoir », susurrait encore Barbara. Cette huitième et dernière chronique marque le moment de nous séparer. Que restera-t-il de cet « été français » ? Dira-t-on, bien plus tard en faisant défiler nos souvenirs, qu'il fut celui des Jeux olympiques de Paris et de la moisson de médailles françaises ? Du dernier 50 mètres de Léon Marchand dans le 200 mètres papillon et de l'ippon magistral de Teddy Riner contre le Sud-Coréen Kim Min-jong ? Qu'il fut celui où la France, pendant quelques semaines magiques, s'aima dans le regard des autres ? Qu'il fut celui où le pays, sans vraiment noter la différence, fut dirigé par un gouvernement des affaires courantes le plus long depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale ? Qu'il fut celui où la gauche s'est déchirée sitôt après s'être donné l'illusion d'être unie. Qu'il fut celui où Raphaël Glucksmann réalisa, avec un peu de retard à l'allumage, qu'il avait passé un marché de dupes ? Qu'il fut celui où l'on entendit pour la première fois parler d'Huguette Bello ?

L'été 2024 sera aussi celui de la mort d'Alain Delon, disparu au matin du dimanche 18 août à 88 ans. On l'aura vu vieillir, atrabilaire et sentimental. Ses traits qui se creusaient à mesure que le temps passait se superposaient sans la flétrir à sa beauté intimidante. Sa vie fut épiée, exposée ; sa mort, discrète, et ses dernières volontés nous épargnent un hommage national, sur le modèle Johnny Hallyday, qu'il ne désirait pas. Il a été enterré hier dans l'intimité et le parc de sa propriété de Douchy-Montcorbon aux côtés de ses chiens qu'il aima plus que les hommes. J'ai lu quelque part que la fleuriste du village travaille du matin au soir pour satisfaire la demande de ses fans éplorés qui désirent déposer une rose à la grille du domaine. À quelque chose malheur est bon. Et puisque nous parlons fleurs, je me souviens d'avoir vu *La Tulipe noire* un dimanche après-midi dans les années 1960 au balcon du cinéma Éden de Bourg-en-Bresse. Ce ne fut pas son meilleur film, loin de là, mais dans mon panthéon personnel ce canard boiteux cohabite avec les chefs-d'œuvre aux plumes lustrées que sont *Plein Soleil*, *L'Éclipse*, *Le Guépard*, *Le Samouraï*, *Monsieur Klein*. Chacun pourra compléter cette liste.

Bref, ce n'est pas le choix qui manque au moment de classer nos photos de l'été 2024 en voie de disparition. Mais parce que le celluloïd de notre mémoire enregistre tout sans faire le tri entre les événements publics et nos bonheurs privés, il se pourrait qu'à l'improviste revienne un jour à notre conscience un de ces moments forts qu'on croirait ciselés par la grâce de leur fragilité : promenade dans un sous-bois, apéritif au fond du jardin, retour de plage la peau tendue par le sel et le soleil. Vifs, fugitifs et intimes, qui sait si ces instants-là ne seront pas pour toujours les marque-pages de notre album de souvenirs ? ■



Jean Ferrat.



À Tourouvre-au-Perche, dans l'Orne, le bleu cobalt du ciel de juillet s'est obscurci. Le vent apporte avec lui une odeur de feuilles mortes et de cartable.



Alain Delon.

PHOTOTHÈQUE LECOEUVRE/COLLECTION CHRISTOPHEL VIA AFP ; FABIENNE DEMEULE ; ALBERTO PIZZOLI/AFP



CINÉMA
Kristin Scott Thomas, présidente du jury du Festival du film francophone d'Angoulême, confie son amour pour le cinéma français.
P. 21



LOVE STORY
À l'écran comme dans la vie, le couple formé par Robert Pattinson et Kristen Stewart a fasciné des millions de fans à travers le monde.
P. 27



LE GOÛT DE...
Cette semaine, cap sur Biarritz qui n'a rien perdu de son naturel malgré la forte fréquentation touristique.
P. 29

LA TRIBUNE
DIMANCHE

PIERRE RICHARD

« Je me suis toujours senti inadapté »

CINÉMA

BENNI VALSSON/MODDS; CHRISTOPHE ARCHAMBAULT/AFP ; MARIO ANZUONI/REUTERS; SEVERINE DABADIE/ONLYFRANCE.FR

À 90 ans, ce « vieil enfant » n'est pas prêt à prendre sa retraite. À l'affiche de « Fêlés », l'acteur qui se dit « en marge » explore le sujet de l'aide aux personnes fragiles.

PROPOS RECUEILLIS PAR
CHARLOTTE LANGRAND

L'ÉTERNEL « GRAND BLOND » du cinéma français vient tout juste de fêter ses 90 ans et il est toujours à l'affiche : l'antihéros maladroit et populaire de *La Chèvre*, du *Jouet* du *Grand Blond* ou des *Fugitifs* revient sur les écrans dans le premier rôle de *Fêlés*, de Christophe Duthuron *(lire page suivante)*. Dans cette comédie attachante, on découvre la maison Arc-en-ciel, un concept unique d'aide aux personnes fragiles à travers l'entraide et la responsabilisation. Ce sujet humaniste a profondément résonné chez le comédien, qui s'est toujours considéré comme étant *« en marge »*, dans sa vie personnelle comme dans son métier. Entretien avec un « vieil enfant » toujours échevelé et éternellement en vacances qui ne considère pas le mot « retraite » comme faisant partie de son vocabulaire.

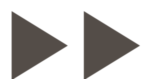
Comment s'est passé ce tournage particulier, avec les vrais adhérents de la maison Arc-en-ciel ?
Ce tournage, c'était des vacances ! Je ne m'étais pas rendu compte que j'allais me retrouver en face d'une vingtaine d'acteurs non professionnels... Ils étaient tellement attachants et drôles. Ça m'amusait beaucoup. Et on avait intérêt à être sincères parce que, eux, ils jouent au premier degré, dans l'immédiat, ils ont une vérité et des attitudes imprévues et hilarantes. Ces gens ont tous connu des moments difficiles mais ils se retrouvent là en bonne entente, sans direction ni chefs. C'est l'idée merveilleuse du professeur François Tosquelles : qu'il n'y ait pas de barrière entre les soignants et les soignés, tout le monde fait la vaisselle, joue, parle ensemble... Dans cet endroit, ils retrouvent le chemin de la joie : je l'ai moi-même vécu et, en partant, j'ai eu un pincement au cœur.

Pourquoi ?
Parce qu'ils ont une façon de voir la vie complètement différente de la nôtre. C'est le médecin qui le dit : nous sommes tous des déséquilibrés, le tout est de savoir le gérer en trouvant un équilibre

(suite page 20) ▶▶

Cinéma


BENNI VALSSON/MODDS



« J'ai vécu cinquante ans de vacances! »

UNE AUTRE THÉRAPIE



La maison Arc-en-Ciel de Marmande est une association atypique qui accueille des gens ordinaires ayant, à la suite d'accidents de vie, sombré dans des formes de dépression, à force d'inaction et d'isolement. Loin des traitements psychiatriques médicamenteux et des blouses blanches, les soignants et les soignés de cette structure pratiquent l'autogestion, selon les préceptes des professeurs Jean Oury et François Tosquelles: il s'agit d'autonomiser le patient pour le dynamiser et le responsabiliser afin de (re)donner un sens à sa vie. La fiction s'invite alors dans la réalité: lorsqu'il est question d'expulser l'association de ses locaux historiques, la solidarité s'organise autour de Pierre, le fondateur. Dans la veine des films populaires à succès comme *Hors normes* ou *Un p'tit truc en plus*, *Fêlés* s'intéresse avec tendresse aux gens « en marge », que notre société met de côté pour cause de faiblesse. C'est là sa force principale: nous faire découvrir cette maison pas comme les autres comme un différent chemin possible, une microsociété de bienveillance et d'entraide sur mesure, dépouillée des jugements, de la compétition et des faux-semblants du monde extérieur. C.L.

Fêlés, de Christophe Duthuron, avec Pierre Richard, Bernard Le Coq, Charlotte de Turckheim, François Berléand. 1h31. Sortie mercredi.

personnel. Ces gens ne sont pas des malades, ils ont des fêlures, comme nous en avons tous… Si tout se passe bien, on peut vivre toute sa vie sans qu'elles s'accentuent, mais s'il arrive quelque chose de grave – un accident de voiture, une rupture amoureuse… –, ces fêlures deviennent fractures et la vie est difficile. Ces gens ont beaucoup à nous apprendre. Pourtant, pendant longtemps on les a traités à coups de médicaments pour les faire dormir. Pendant le tournage, nous avons passé une journée dans un hôpital, j'ai été frappé de voir des « zombies » abrutis par les traitements. Rien à voir avec ceux de la Maison, dont la vie devient supportable grâce, entre autres, à leur amitié réciproque: ils guérissent davantage par l'humanité des autres que par les traitements médicamenteux. Ce sont les meilleures prescriptions: 13 gouttes d'affection et de rire par jour!

Vous-même, vous êtes-vous souvent senti « inadapté » dans votre vie?
Tout le temps! C'est une partie de mon personnage. J'ai toujours joué des rôles de personnes plus ou moins inadaptées. Et je l'étais aussi au sein de ma propre famille, qui n'avait aucun rapport avec ma philosophie de vie et le métier que je voulais faire. C'était une famille de gros industriels, vous voyez le genre, des polytechniciens! J'ai même trouvé le moyen d'être inadapté dans mon milieu, celui du cinéma, pendant très longtemps, parce que j'étais un acteur burlesque et qu'on ne me considérait pas comme un vrai comédien – du moins, je le pensais.

Et vous l'étiez vraiment?
Oui, quand même. Pendant longtemps, j'avais du mal à aller dans les soirées, on ne me voyait pas souvent aux Césars! D'où mon émotion véritable à la cérémonie de 2006, où l'on m'a remis un césar d'honneur… Je ne voulais pas m'y rendre, j'étais terrorisé de me retrouver devant 2000 comédiens et comédiennes au Théâtre du Châtelet. Mes proches ont insisté pour que j'y aille et tant mieux puisque, quand je suis arrivé sur scène et que toute la salle s'est levée, je me suis dit: « *Ah bon, alors ils m'aiment bien quand même?!* » Jusque-là, j'en avais toujours douté. Tout ça parce que je me suis toujours senti inadapté et à la marge.

Vous avez créé un personnage unique, un antihéros comme ceux de Chaplin ou de Keaton… L'avez-vous fait sciemment ou par hasard?
Je n'ai jamais fait d'analyse sur mon personnage, ce n'est même pas moi qui l'ai trouvé… Ou plutôt, je l'ai trouvé après que le réalisateur Yves Robert m'a dit: « *Tu n'es pas un acteur, tu es un personnage. Tu n'as aucune place dans le cinéma français donc fais-le toi-même, ton cinéma!* » Ce conseil m'a frappé. Bien sûr, j'aimais déjà Buster Keaton, Jacques Tati ou Groucho Marx: quand je les ai découverts, j'ai eu l'impression qu'ils étaient ma famille. Je jouais naturellement comme eux mais sans l'avoir jamais décidé, je suivais le cours de mes jours, je faisais des gags à la télévision avec Victor Lanoux pour gagner ma vie… Puis, Yves m'a montré mon chemin.

Vous faites rire mais on se souvient moins que vous avez aussi réalisé des comédies qui contenaient une dénonciation de la société plutôt féroce, contre la publicité (*Le Distrait*), la télévision (*Les Malheurs d'Alfred*), les armes (*Je sais rien mais je dirai tout*)…
Oui, mes trois premiers films disaient tous quelque chose derrière le burlesque, même si on ne peut pas dire que j'ai réussi à changer la société grâce à eux! Je regrette de ne pas avoir continué à creuser ce sillon accusateur, mais je ne peux pas non plus regretter d'avoir pris un chemin différent, en faisant *La Chèvre* ou *Le Grand Blond*, qui ne sont pas du tout des films contestataires. En fait, je suivais mon petit chemin « de travers », et puis tout à coup Francis Veber m'a écrit des films qui sont comme des Ferrari et je suis parti sur des autoroutes où je ne m'attendais pas à aller… Les metteurs en scène se sont servis de mon personnage pour faire leur cinéma et j'ai un peu oublié le mien.

***Le Jouet*, de Francis Veber (1976), est votre film préféré. Pourquoi?**
Il y avait d'abord une contestation sociale évidente dans ce film, qui montre le pouvoir de l'argent et des grandes familles, que j'ai connu personnellement. Et puis, mon personnage avait de très mauvaises relations avec son père, voire pas du tout, ce qui est exactement ce que j'ai vécu avec le mien. D'ailleurs, je n'ai pas beaucoup de souvenirs de mon père car je ne l'ai pas vu souvent dans ma vie. Le film avait la grâce de parler de problèmes graves tout en étant une comédie qui faisait beaucoup rire. C'est là toute l'élégance de Veber: écrire léger pour avoir du poids.

Contrairement à votre père, votre grand-père avait dit de vous: « *Lui, il fera quelque chose.* »
C'était d'autant plus fort qu'il était en train de mourir: sa phrase a pris une dimension profonde, percutante même. C'est resté si profondément ancré en moi que jusqu'à 35-40 ans, l'âge de mes premiers succès, j'étais serein, je me disais que ça allait venir! Grâce à lui, je ne me suis jamais découragé. Mon père, au contraire, m'a dit un jour, après que j'ai fait seulement cinq mois de théâtre: « *Tu n'es toujours rien devenu alors que tes copains sont déjà des stars?* » Il était déjà persuadé que je n'avais aucun talent.

Avez-vous toujours eu conscience d'avoir ce « comique du corps » si particulier?
C'est ma manière de m'exprimer. Elle est spontanée, je ne l'ai pas cultivée dans un quelconque cours: j'ai des films de famille où je faisais déjà rire avec ma manière de bouger. Et puis j'ai compris en pension que le rire pouvait me sortir des situations compliquées… Être pensionnaire au lycée était parfois violent, surtout pendant la guerre: soit on était fort intellectuellement, soit on était fort physiquement – je n'avais ni l'un ni l'autre! Alors il me restait l'humour: avec ça, on gagne tout le monde, les intellectuels et les costauds, qui disaient aux autres: « *Lui, tu ne le touches pas, parce qu'il me fait rire.* » J'étais protégé, comme le fou du roi!

Vous avez produit aussi beaucoup de documentaires… Suivez-vous l'actualité?
Plus ou moins. Je suis déchiré de voir s'affronter la Russie et l'Ukraine, deux pays que j'aime et où je suis souvent allé pour mes films. Mais mes engagements partent surtout d'un sens aigu de l'écologie: une de mes grandes peurs, c'est la dévastation de la forêt, partout sur la planète. Cela m'inquiète beaucoup pour mes enfants et petits-enfants.

Pierre Richard le tête en l'air est-il devenu plus terrien depuis qu'il a acheté des vignes?
C'est vrai… Moi qui avais plutôt les yeux tournés vers les étoiles et la lune, tout à coup je me suis mis à regarder la terre: j'ai vu qu'elle était sèche et que les animaux en souffraient. C'est terrifiant car c'est à cause de nous: nous sommes en train de bousiller la planète. Beaucoup contestent encore le changement climatique avec une inconscience totale… Le viticulteur et l'acteur en moi sont en totale opposition: en pensant à mes terres, j'espère qu'il va pleuvoir le lendemain alors que je dois tourner une scène en extérieur. Mais je n'ai jamais eu une âme de militant. Je me reproche souvent de ne pas en faire plus, mais j'ai toujours eu peur de me retrouver dans un groupe de plus de quatre personnes… alors imaginez, une manifestation!

Malgré votre côté « inadapté », avez-vous des amis dans le métier?
Je me suis toujours merveilleusement entendu avec les comédiens et j'ai eu la chance de tourner avec des metteurs en scène qui m'aimaient. Yves Robert, Gérard Oury, Claude Zidi: je n'ai jamais eu de conflit ni d'agacements avec eux. J'ai vécu cinquante ans de vacances! C'est peut-être pour ça que mes partenaires m'aimaient bien: ils ont senti que j'avais gardé cette part d'enfance. Je pouffais de rire avec eux. Les gens ne savent plus pouffer de rire! Jean Carmet, lui, savait.

Vous avez des projets ou des personnes avec qui vous aimeriez tourner?
Oui, j'ai toujours envie de rigoler avec mes copains dans des films! Je viens de tourner avec Xavier Beauvois une comédie dramatique et j'ai adoré. J'aime bien Jean Dujardin, ça m'amuserait de tourner avec lui… J'aurais rêvé de tourner dans un film muet, comme lui, mais c'est trop tard! Quoique… Si à 100 ans je peux encore jouer, je dirai oui! ■



VITO FILMS

Matthieu Pillard, Fred Blin, Patrick de Valette et Pierre Richard dans « Fêlés ».

KRISTIN SCOTT THOMAS

« Je voulais devenir une actrice française »

L'actrice anglo-française préside le jury du festival du film d'Angoulême 2024. Également à l'affiche de la 4e saison de la série « Slow Horses », en septembre, elle vient de réaliser son premier film.

CHARLOTTE LANGRAND

C'est la plus anglaise des actrices françaises, ou l'inverse… La très francophile Kristin Scott Thomas présidera le jury du Festival du film francophone d'Angoulême, qui débute mardi. Si le grand public la connaît pour ses rôles dans de grandes productions anglo-saxonnes comme *Quatre Mariages et un enterrement*, *Mission impossible* ou *Le Patient anglais*, elle n'a jamais délaissé le théâtre ou les « films d'auteur », traçant une carrière à la fois internationale et française. Depuis les années 1980, elle a tourné avec Mocky, Veber, Bonitzer, Corneau, Corsini, Ozon… et a vécu à Paris dès l'âge de 18 ans, où elle s'est mariée et a eu trois enfants. À 64 ans, sa rentrée 2024 est plus européenne que jamais, avec également la sortie de la quatrième saison de la série britannique *Slow Horses* (le 4 septembre sur Apple TV+). Kristin Scott Thomas est aussi devenue réalisatrice et nous dévoile quelques bribes de son futur premier film.

Ses débuts de comédienne

J'ai fait une école de théâtre à Londres qui s'est mal passée donc je suis partie en France – ma meilleure amie était parisienne. Mes premiers coups de cœur pour votre culture, c'est le ketchup Amora et Sylvie Vartan ! Je me retrouve donc jeune fille au pair, et quand la dame qui m'employait m'a demandé ce que je voulais faire, j'ai dit : « *Je veux être actrice mais c'est impossible* », car on m'a dit que je n'avais aucun talent. Elle m'a envoyée aux auditions de la rue Blanche : j'avais peur, mais elle m'a poussée dans un taxi en donnant 50 francs au chauffeur ! Au début, j'étais tellement timide que je n'osais pas parler, je faisais beaucoup de mimes. Et puis j'ai découvert Marguerite Duras : c'était parfait pour moi parce que ses mots sont simples et très espacés… et cela m'a valu une réputation d'intellectuelle !

Le cliché de l'aristocrate anglaise

On ne m'invite jamais à tourner chez Ken Loach ou chez Mike Leigh parce qu'on me trouve trop « bourgeoise »… Je n'ai pas de place dans ce cinéma-là en Angleterre : le premier grand succès qui vous arrive vous marque pour toujours et le mien était un rôle de « lady Machintruc », d'aristocrate distante. Tout le monde adorait, je faisais la couverture des magazines, j'ai été primée, etc. Ensuite, on pensait toujours à moi pour ce type de rôles. C'était les années 1980, on était obsédés par les classes sociales, et chaque fois qu'un film parlait d'aristocratie, c'était : « *Amène la Scott Thomas* » ! Quand Robert Altman m'a envoyé le scénario de *Gosford Park*, j'étais tellement contente… et là, je lis et je vois mon personnage : lady Sylvia McCordle ! Mais c'était magnifique, je suis hyper fière de ce film. Maintenant, je joue les méchantes… je m'amuse !

Nouvelle vie de réalisatrice

Mon film, *North Star*, est un peu autobiographique. J'avais envie de raconter l'histoire que tout le monde raconte pour moi, celle de mon enfance, qui a été chamboulée de façon dramatique avec deux morts impressionnantes et très similaires [l'accident d'avion de son père, pilote de la Navy, quand elle avait 5 ans, et celui de son beau-père, également pilote, quand elle avait 11 ans]. J'avais envie de dire comment cela influence la vie d'une femme et comment on peut développer une sorte d'adulation pour ce qu'on n'a pas eu : le père, l'homme… Donc c'est un film sur une mère de famille de mon âge, que je joue, qui se marie pour la troisième fois après avoir perdu ses deux premiers maris dans des accidents héroïques. Ses trois filles, dont les histoires d'amour sont compliquées, sont un peu énervées que leur mère retrouve le bonheur. J'appelle cela une « comédie à partir d'une tragédie ». J'ai voulu dire qu'il faut savoir regarder les choses en face et ne pas trop se plaindre en disant « *pauvre de moi, j'ai manqué de ça* »… Les trois sœurs sont jouées par les géniales Sienna Miller, Scarlett Johansson et Emily Beecham. Il y a aussi Thibault de Montalembert. C'est un film de femmes où l'on démystifie la figure du héros et qui raconte les relations mère-filles, la sororité entre elles malgré les drames et les crises.

Une star chez les Anglo-Saxons…

Dans le monde anglo-saxon, ce n'est pas comme en France où il y a une culture et une éducation à « aller au cinéma » : là-bas, les séries remplacent désormais les films et c'est tragique… En Angleterre, pendant longtemps, nous avions à la fois notre « petit » cinéma, des films américains et des fictions de télévision : des choses merveilleuses, des réalisateurs très doués, des mini-séries ou des téléfilms remarquables. Mais les gens ont perdu l'habitude d'aller les voir au cinéma parce qu'ils les ont à la maison. Et il y a aussi une influence américaine évidente sur le cinéma anglais, car il le finance… Le marché regarde l'Amérique comme le « sauveur », il faut « plaire au grand frère américain ». Le cinéma francophone, lui, a le luxe de ne pas avoir cette énorme ombre au-dessus de lui.

Mes premiers coups de cœur pour votre culture, c'est le ketchup Amora et Sylvie Vartan !

… et une véritable actrice française

À un moment donné de ma vie, j'ai eu un choix à faire : est-ce que je voulais faire carrière et vivre aux États-Unis ou rester en France. Énorme dilemme… Je suis restée. Je voulais devenir une actrice « française », ce que je suis techniquement, tout en pouvant toujours faire de petites incartades en Amérique ! En France, on me proposait des rôles plus variés qu'en Angleterre ou aux États-Unis, où je jouais souvent des femmes du même genre. Ici, c'est plus petit, soit, mais c'est très riche ! Par exemple, j'ai récemment adoré le film *Petit Paysan*, d'Hubert Charuel, ou celui d'Iris Kaltenbäck, *Le Ravissement*. Mon premier contact, très jeune, avec le cinéma français a été *Un homme et une femme*, vu à la télévision. Je me souviens toujours des essuie-glaces, des grandes plages, d'Anouk Aimée et sa beauté si vivante. Je me suis dit : « *C'est ça que je veux faire.* » Après, j'ai aussi vu Isabelle Huppert dans *La Dentellière*. J'ai fait 40 kilomètres pour aller voir le film.

Le public d'Angoulême

J'aime beaucoup les festivals, discuter des films avec des gens qui s'y connaissent. Angoulême est un festival où il y a un « vrai » public, très impliqué : l'idée qu'il y a encore des gens qui ont envie d'aller au cinéma me plaît énormément et m'encourage. ■

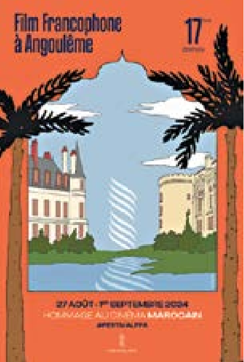


JEREMIE SOUTEYRAT/LAIF/REA

À Londres, en octobre 2020.

DES PREMIERS FILMS ET DES FEMMES

Du 27 août au 1er septembre, la 17e édition du Festival du film francophone d'Angoulême réunira à nouveau la fine fleur du 7e art français, québécois, belge, etc. La cité des Valois abrite ce festival de cinéma populaire qui plaît autant aux néophytes qu'aux cinéphiles. Cette année, un hommage au cinéma marocain est prévu avec des œuvres inédites et patrimoniales, et dix films seront en lice pour décrocher des valois : parmi eux, beaucoup de premiers films comme *Barbès, little Algérie*, de Hassan Guerrar, *Le Procès du chien*, de Laetitia Dosch, ou encore le très réussi long-métrage de Louise Courvoisier *Vingt Dieux*, qui a remporté le prix de la jeunesse à Cannes en mai. Le jury, présidé par Kristin Scott Thomas et avec entre autres le journaliste François Busnel, le réalisateur Cédric Kahn ou l'actrice Alix Poisson, rendra son verdict le 1er septembre. C.L.



Hommage


Dans « Deux Hommes dans la ville », de José Giovanni (1973).

NANA PRODUCTIONS/SIPA

Delon en 5 films

1949
Le Rapt
Première apparition au cinéma dans ce court-métrage amateur réalisé par Olivier Bourguignon, un ami de son père.

1965
Les Tueurs de San Francisco
Réalisé par Ralph Nelson, c'est le premier film américain de l'acteur, dont le personnage meurt sous les balles d'un policier trop zélé.

1967
Le Samouraï
Dans ce film de Jean-Pierre Melville, Delon interprète un tueur à gages qui sera tué par la police.

1970
Le Cercle rouge
Pour sa deuxième collaboration avec Jean-Pierre Melville, il joue un truand traqué qui finira abattu par la police.

1976
Monsieur Klein
Dans ce film réalisé par Joseph Losey, son personnage avance vers une mort qui s'inscrit dans la tragédie de la Shoah.

L'art de mourir « vrai »

Combien de fois Alain Delon est-il mort devant une caméra ? Voici la facette méconnue d'un acteur décidément surdoué : plus beau que lui tu meurs, même à l'écran.

AURÉLIEN CABROL

Mourir à 14 ans, même « pour de faux », même au cinéma, ce n'est ni facile ni banal. C'est pourtant à cet âge-là que le tout jeune Alain Delon a tourné pour la première fois dans un film, un film d'amateur, intitulé *Le Rapt* et réalisé par Olivier Bourguignon, un ami de son père. En vingt-deux secondes chrono, on le voit dans la peau d'un personnage vêtu d'un imper et qui meurt à la fin : pas de doute, c'est le futur Samouraï, il ne manque plus que le légendaire chapeau ! Jean-Pierre Melville n'a sans doute jamais vu ce tout petit film, mais l'antériorité et du personnage en imper et de la mort en direct aurait pu le faire sourire… Certes, quelques années s'écouleront encore avant que Delon ne devienne un acteur à part entière, mais cette entrée dans la carrière annonce bien des choses et bien des rôles. De 1949 à 2009, Delon a tourné dans plus de 80 films et il est mort 24 fois à l'écran. Qui dit mieux ?

Pourtant, quand en 1959 René Clément lui propose de tenir la vedette aux côtés de Maurice Ronet et Marie Laforêt dans son film *Plein Soleil*, l'acteur passe une tumultueuse soirée à convaincre réalisateur et producteurs de lui confier le rôle de l'assassin, Tom Ripley, et non celui de sa victime, Philippe Greenleaf, comme ils avaient prévu de le faire. Pour ce rôle qui l'a propulsé en pleine lumière, Delon a donc refusé de mourir sur grand écran. Mais, cinq ans plus tard, pour son premier film américain, le méconnu *Les Tueurs de San Francisco*, de Ralph Nelson, l'acteur finit par mourir sous les balles d'un policier trop zélé, préfiguration du sort qui l'attend dans *Le Samouraï* puis dans *Le Cercle rouge*, tous deux de Jean-Pierre Melville que Delon considérait, avec Clément et Visconti, comme son maître. Désormais, l'acteur mourra régulièrement sous les yeux des spectateurs, la plupart du temps de mort très violente, sous les balles en général de la police ou de ses ennemis. Il est presque la victime idéale d'une tragédie humaine : c'est incontestable, Delon sait mourir, c'est-à-dire qu'il sait dans ce moment crucial adopter les attitudes et plus encore le regard qui rendent sa mort crédible et empathique.

L'acteur sait adopter les attitudes et le regard qui rendent sa mort crédible et empathique

C'est peut-être dans le très efficace film de José Giovanni *Deux Hommes dans la ville* qu'il a atteint les sommets dans cet art difficile du « mourir vrai ». Aux côtés d'un Jean Gabin plus minéral que jamais, il incarne un homme victime d'un acharnement policier qui le conduira jusqu'à la guillotine. Or, le regard d'enfant perdu que lance Delon avant d'avoir la tête tranchée est absolument bouleversant. L'effet sur les spectateurs est d'autant plus saisissant que le film sort en 1973, alors que la peine de mort ne sera abolie que huit ans plus tard et que Delon n'est pas un abolitionniste. Le paradoxe est là : en incarnant si bien la tragédie de la peine capitale, l'acteur va contre ses convictions ; nul doute qu'il a pourtant ébranlé plus d'une conscience.

De la même manière, trois ans plus tard, en s'investissant comme jamais dans le film de Joseph Losey *Monsieur Klein*, Delon choisit son camp : son personnage, au départ antipathique, progresse vers une mort qui, si elle n'est pas montrée explicitement, s'inscrit douloureusement dans la tragédie de la Shoah.

De ses rendez-vous réguliers avec la mort sur grand écran, Alain Delon n'a guère parlé, adoptant ici comme ailleurs le mutisme du Samouraï. Il n'a jamais caché en revanche son obsession à propos de sa propre mort, préparant à tous points de vue son passage dans l'au-delà. Et le cinéma n'était jamais très loin de cette relation particulière : Alain Delon a déclaré un jour que son film préféré au monde était *La Chambre verte*, de François Truffaut, chef-d'œuvre secret et méconnu auquel ses admirateurs vouent un véritable culte. À l'image de celui que le héros du film, Julien Davenne, joué par Truffaut en personne, voue aux disparus à travers la restauration d'une chapelle qui leur est dédiée. À la fin du film, Davenne meurt et prend sa place au sein de la chapelle. Nul doute que Delon a rejoint la chambre verte. ■


GUILLAUME SOUVANT/AFP

Anthony et Alain-Fabien Delon, hier, avant le début de la cérémonie.

LE GUÉPARD S'EN EST ALLÉ À PAS DE LOUP

MARIN PAULAY

Alain Delon a fait le choix de l'ombre pour ses adieux après une vie sous la lumière des projecteurs. L'acteur a été inhumé hier après-midi dans la plus stricte intimité. Une demande expresse de l'interprète du *Samouraï*, qui a toujours refusé l'idée d'un hommage national. Pour cette journée d'adieu dans sa propriété de Douchy (Loiret), une cinquantaine de personnes étaient rassemblées pour rendre hommage à l'acteur qui s'est éteint le 18 août à l'âge de 88 ans. Parmi eux, sa famille proche, dont ses trois enfants, Anthony, Anouchka et Alain-Fabien, malgré les tensions au sein du clan Delon. Seules invitées politiques, Valérie Pécresse et Rachida Dati étaient présentes, aux côtés de quelques grands noms du cinéma français comme Vincent Lindon et Paul Belmondo, le fils de son ancien « rival », Jean-Paul.
Malgré la demande d'intimité de l'acteur, une dizaine d'admirateurs ainsi que des journalistes étaient aux portes du domaine. Au terme d'une messe d'environ une heure et demie, le personnage de *Plein Soleil* a été enterré dans son domaine privé. Il avait lui-même formulé cette demande quelques années auparavant, puisqu'il est normalement interdit d'être inhumé dans une propriété privée. Une requête acceptée qui permet à Alain Delon de reposer aux côtés de ses 35 chiens avec qui il entretenait une relation particulière. Pour assurer la cérémonie, l'acteur avait choisi à l'avance l'ancien évêque de Gap Jean-Michel Di Falco. « Aumônier des célébrités », Mgr Di Falco avait notamment célébré en 2017 les obsèques de Mireille Darc, l'ex-compagne d'Alain Delon. Une cérémonie confidentielle pour un loup solitaire qui repose désormais loin d'un monde dont il se tenait déjà à l'écart. ■

Cinéma

AUDE HESBERT

« J'ai pris la décision d'écarter Ibrahim Maalouf du jury »

Le célèbre trompettiste franco-libanais, condamné puis relaxé en 2020 pour une agression sexuelle, ne fera plus partie des jurés du festival de Deauville, annonce sa nouvelle directrice.

PROPOS RECUEILLIS PAR
CHARLOTTE LANGRAND

Le 1er septembre, Aude Hesbert prendra officiellement la tête du Festival du cinéma américain de Deauville, qui fête ses 50 ans cette année. Elle succède dans l'urgence à Bruno Barde, directeur de la manifestation depuis 1995, visé en juin dernier par des accusations de harcèlement et d'agressions sexuelles dans une enquête publiée par Mediapart. Mais deux semaines avant le début du festival, le 6 septembre, une autre polémique enfle : la présence dans le jury du trompettiste Ibrahim Maalouf. Condamné à quatre mois de prison avec sursis et 20 000 euros d'amende en 2018 à la suite d'une plainte pour agression sexuelle en 2013 sur une mineure de 14 ans, l'artiste a été relaxé par la cour d'appel de Paris en 2020. Aude Hesbert explique pourquoi elle a tout de même décidé de l'écarter du jury.


Ibrahim Maalouf le 26 janvier.
CYRIL MOREAU/GUILLAUME GAFFIOT/BESTIMAGE


OLIVIER VIGERIE/UNIVERSAL FRANCE

> **« *Nous publierons une charte contre les violences sexistes et sexuelles pour éviter tous les abus de pouvoir* »**
> Aude Hesbert

Le festival de Deauville a 50 ans cette année ; comment allez-vous célébrer cet anniversaire ?
Il s'annonce assez flamboyant, avec une rétrospective des 50 ans de films américains qui ont changé notre regard sur le monde et des invités prestigieux du cinéma indépendant, classique et hollywoodien : Frederick Wiseman, James Gray, Francis Ford Coppola, Sean Baker (Palme d'or à Cannes cette année) ou encore Michael Douglas. Par ailleurs, le cinéma américain traverse toujours une forte crise économique, industrielle et sociale, et c'est aussi notre rôle d'accompagner ces mutations : après le Covid et un an de grève des scénaristes et comédiens de Hollywood, les Américains reviennent en force à Deauville. Nous voulons les accueillir dans les meilleures conditions.

Justement, depuis le mouvement MeToo, la présence dans les festivals de personnalités accusées d'abus sexistes et sexuels est vivement critiquée. En juin dans Mediapart, des femmes ont accusé Bruno Barde, le directeur du festival de Deauville, qui a été écarté depuis. Comment avez-vous pris cette décision ?
Dans l'urgence : il fallait sauver le festival qui était en cours de construction. L'idée n'était pas de faire la révolution ni de déconstruire toute la cinéphilie que Bruno Barde a apportée aux festivals du Public Système Cinéma [Gérardmer, Reims, Marrakech…]. Mais l'équipe a été meurtrie par cet épisode ; je vais donc prolonger son travail sur la cinéphilie en y apportant mon ADN ainsi qu'une nouvelle forme de gouvernance. Au début du festival, nous publierons une charte contre les violences sexistes et sexuelles pour éviter tous les abus de pouvoir, même au-delà de MeToo. Nous serons extrêmement vigilants sur ces sujets à l'avenir.

N'avez-vous pas craint de pratiquer la *cancel culture* en écartant quelqu'un alors qu'il n'y a pas de dépôt de plainte contre lui ?
Le groupe Hopscotch [qui gère le festival], très vigilant, n'a pas écarté tout de suite Bruno Barde : il y a toujours un doute quand les affaires ne sont pas passées devant la justice. Les témoignages sont anonymes, il n'y a pas eu de plainte officielle ni de magistrat saisi. La présomption d'innocence existe, nous ne voulons pas faire de « tribunal populaire » : nous avons lancé une enquête interne faite par un organisme indépendant et il n'y a eu aucun signalement à la RH contre lui. Nous avons toutefois mis Bruno Barde en retrait de toute activité pour ne pas gêner les collaborateurs du groupe qui le vivaient mal. Cette réserve devrait se transformer en départ à la retraite.

Cette réaction est-elle liée au fait que vous travaillez avec les États-Unis, un pays où ce sujet est très sensible ?
Le festival va accueillir des personnalités comme Michelle Williams ou Natalie Portman, des comédiennes d'envergure qui sont aux avant-postes de la lutte contre les violences sexistes et sexuelles, c'est donc important d'être exemplaire à ce titre. Hollywood a été à l'avant-garde de la réflexion sur ces violences et sur l'inclusion. Mais en France, nous l'avons un peu méprisé, alors que le cinéma français est aussi secoué par une vraie prise de conscience sur les agressions, les abus de pouvoir et l'emprise qui s'exercent aux racines mêmes du cinéma. Nous devons nous prémunir au mieux de ces excès, que ce soit sur les tournages ou dans l'organisation du festival.

Une autre polémique vient d'éclore : la présence dans le jury d'Ibrahim Maalouf, trompettiste de renom d'abord condamné, puis relaxé, à la suite d'une plainte pour agression sexuelle sur mineur. Dans une tribune publiée dans *L'Humanité* jeudi, l'Association des acteur.ices [ADA] s'insurge de sa présence… Que se passe-t-il ?
Quand j'ai accepté de prendre la direction à la suite du départ de Bruno Barde, cette édition du festival était déjà amorcée et certains films étaient sélectionnés. Ibrahim Maalouf était le seul membre du jury choisi par Bruno Barde. Ayant pris connaissance de l'arrêt de la cour d'appel qui le mettait hors de cause dans l'agression sexuelle de cette jeune fille de 14 ans, il n'était pas de mon ressort de remettre en question une décision de justice. Cependant, à l'annonce de la composition du jury le 8 août dernier, il y a eu beaucoup de réactions sur les réseaux sociaux et dans les médias, un malaise s'est installé dans l'équipe, déjà meurtrie par l'affaire précédente. Au vu de mes engagements, je ne pouvais pas ignorer ce contexte, avec l'arrivée d'Américains très vigilants sur ces sujets. Ce n'est pas à moi de juger, punir ou condamner, mais la présence d'Ibrahim Maalouf devenait de plus en plus problématique pour la bonne tenue, sereine, d'un festival qui fête son 50e anniversaire, qui est aussi ma première édition et que je souhaite porter avec clarté et transparence. Je ne me sentais pas à l'aise avec cette invitation, j'ai donc pris la décision difficile, que j'assumerai jusqu'au bout, d'écarter Ibrahim Maalouf du jury.

En avez-vous discuté avec lui, est-il au courant de votre décision et comment a-t-il réagi ?
Nous lui avons proposé à plusieurs reprises, d'abord par oral, puis par un courrier écrit, de se retirer. Courrier auquel il n'a pas répondu. Nous n'allons pas le remplacer car le jury est déjà constitué. Ce qui est important pour moi, c'est qu'on parle des films, qu'on mette en lumière les talents invités, et que le cinéma soit à l'honneur. ■


LISBETH SALAS/LOS ILUSOS FILMS

LE COUPLE EST MORT, VIVE LE COUPLE !

★★★☆

Ale et Alex sont ensemble depuis quatorze ans et décident de se séparer en grande pompe : ils annoncent leur rupture à leurs amis, perplexes, en les conviant à une grande fête de séparation… Incarné par une Itsaso Arana très « Audrey Hepburn » et un Vito Sanz plutôt bonne pâte, le film de Jonás Trueba – sorte de cousin lointain et espagnol d'Éric Rohmer – est une délicieuse variation sur la comédie de remariage, qui cache une interrogation plus profonde sur le temps qui file, l'usure du couple et ce qui peut encore être sauvé dans l'amour. Après *Eva en août* (sur leur rencontre) et *Venez voir* (sur leur vie commune), ce troisième volet, bourré de références (Stanley Cavell, Soren Kierkegaard, Blake Edwards…), explore donc leur séparation… mais adviendra-t-elle vraiment ? Jonás Trueba rend ainsi hommage au cinéma à travers le personnage d'Itsaso Arana, une réalisatrice accaparée par le montage de son film, et celui du père de celle-ci (joué à l'écran par le propre père de Trueba, Fernando) : on passe du rire à la mélancolie exactement comme dans la vie, comme pour mieux montrer la capacité du cinéma à surpasser la réalité et à sauvegarder l'essentiel. **C.L.**

Septembre sans attendre, de Jonás Trueba, avec Itsaso Arana, Vito Sanz. 1h54. Sortie mercredi.

RENTRÉE LITTÉRAIRE


ROMAN LUSSER

COUP DE CŒUR

L'épure de la douleur

Dans un troisième roman qui coupe le souffle, Gabriella Zalapi saisit les sensations – rien que les sensations, toutes les sensations – de l'enfance déchirée entre deux parents.

ANNA CABANA

C'est si rare, de finir un livre en se disant qu'il ne contient pas un mot de trop. Depuis que Gabriella Zalapi a fait son entrée sur la scène du roman vrai avec *Antonia*, en 2019, on a pris goût à cette extrême épure qui, en allant droit au but, au cœur, à la moelle, parvient à faire jaillir chez le lecteur les geysers d'émotions que son écriture retient.

Avec *Ilaria ou la Conquête de la désobéissance*, l'écrivaine anglo-italo-suisse de langue française pousse encore plus loin la chasse au sentimentalisme. Il faut dire qu'elle a mis la barre haut en choisissant un sujet douloureux entre tous: l'enfance déchirée entre deux parents. La narratrice, Ilaria, a 8 ans au début du livre. Lequel commence quand son père lui fait la surprise de venir la récupérer à la sortie de l'école, à Genève, où elle vit avec sa mère et sa sœur Ana depuis que ses parents sont séparés. Le terme « enlèvement » n'apparaîtra qu'une fois, dans l'un des nombreux télégrammes que le père envoie à la mère et dont il garde des copies sur lesquelles Ilaria attrape des mots à la volée: « *Je refuse toute accusation d'enlèvement.* » L'enfant, elle, ne nomme pas la situation, ces deux années de tribulations au hasard des villes sur les routes italiennes, de stations-service en petits hôtels, en passant par les prêteurs sur gage auprès desquels le père tente de revendre les montres, bracelets et colliers qu'ils sont allés indûment réclamer aux guichets des objets trouvés. Une cavale père-fille dont Gabriella Zalapi restitue les sensations et elles seules. Elle ne s'attache qu'à elles, au point qu'on entend la voix intérieure de cette petite fille forcée de marcher sur un fil tendu à se rompre entre ce papa fou de malheur qui est prêt à tout pour que sa femme renonce au divorce et cette maman qui est partie car elle ne supporte plus son mari.

Le nœud, celui qui oppresse Ilaria, est le motif récurrent

Gabriella Zalapi ne s'autorise ni l'analytique ni le conceptuel. La sensation, rien que la sensation, toute la sensation. Elle la croque dans sa crudité, en deux coups de plume sèche. Cette manière qu'a le père de pincer la joue de sa fille « *entre son index et son majeur avec un regard tout mou. Ce geste est sur ma joue comme sa signature. Il le répétera deux ans durant et je finirai par le détester* ». La moiteur des mains du père; la lourdeur de son haleine de buveur de whisky (« *Il m'a dit un jour que c'est un médicament pour lui, et m'a pincé la joue* »); les heures passées à l'attendre lorsqu'il s'enferme dans des cabines téléphoniques (« *Les cabines téléphoniques sont des cages à la frontière entre trois mondes. Quand il se met à parler, je vois danser dans cette petite boîte le monde de Maman, de Papa et celui de l'autoroute* »); la façon dont il prend sa fille à témoin de sa souffrance (« *Tu trouves ça juste, toi? [...] Papa respire fort. Il retient des mots qui éclatent dans sa bouche. Impossible de les mâcher. Il se tait un long moment. Comment ose-t-elle penser que notre amour est fini? Ta mère a toujours été une sale menteuse! Ta mère est instable. Qu'est-ce qu'elle croit? Que je vais lui obéir comme ça?* »); la « *bouche-carabine* » du père, « *ses mots méchants* »; ses joues « *pleines de larmes* » quand il écoute une chanson d'amour et qu'Ilaria aimerait le consoler; l'envie qui saisit la petite fille de dire à son père qu'elle veut « *rentrer* », aller à l'école, aux anniversaires, aux cours de gym, voir ses copines, immédiatement suivie de l'idée, glaçante, qu'elle ne peut pas « *laisser [son père] seul* »; la façon dont « *il devient un cri* » quand « *Grand-Mère* », chez qui ils finissent par débarquer, lui reproche de ne pas chercher un travail et lui demande ce qu'il compte faire de la petite: « *Je n'ai pas envie de voir les muscles des mâchoires de Papa se serrer. Je n'ai plus envie d'entendre ses dents grincer. Je ne veux plus retenir mon souffle, sentir ses cris battre mes tempes. Dans ma gorge, un nœud.* »

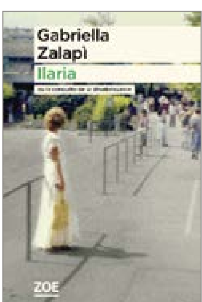
Le nœud, celui qui étouffe Ilaria, est le motif récurrent du texte. « *Quand quelqu'un demande à Papa où nous allons, il indique une ville à l'autre bout de l'Italie. Quand on lui demande quelle est sa profession il dit entrepreneur, ingénieur, avocat... Un vrai homme-orchestre qui parle tous les métiers, toutes les langues, tous les jargons. Papa ment avec naturel, très poliment, avec les yeux. Il donne un tas de détails comme s'il décrivait une image. Il fait ça si bien, il est si précis, que tout le monde le croit. Mais tous ses mensonges ne changent rien à ce silence qui grandit entre nous. Un vrai sac de nœuds.* »

Jamais la plume ne s'apitoie, fût-ce quand l'enfant aimerait s'absenter d'elle-même et « *s'annuler* », selon son expression. Le vide domine. Pas seulement au figuré. Entre des marges particulièrement larges et d'incessants retours à la ligne, le texte flotte; les mots semblent perdus au milieu de pages qui ont le bon goût d'être jaunies. Tel est l'écrin de ce récit initiatique d'une petite fille qui se construit en assistant à la déchéance de son père. Heureusement que les sensations – encore elles... – de l'enfance tiennent parfois lieu de corde de rappel. Ainsi des montagnes russes au Luna Park où Suor Siliana a emmené Ilaria le jour de ses 9 ans dans l'espoir de lui faire oublier que son père n'était pas venu la voir à l'internat dans laquelle il l'avait déposée trois mois auparavant. « *Ouhhh. Ohhh. Ahhh. Nous rions, nous crions très fort. Encore, encore, encore. Ça me fait un bien du tonnerre. Encore une descente. Oh mon Dieu! [...] Une fraîcheur s'est installée sur ma poitrine, je respire à pleins poumons. Le nœud qui m'oppressait s'est évanoui.* »

D'un nœud à l'autre, on fait comme Ilaria: on retient son souffle. Y a-t-il désarroi et chagrin plus insoutenables que ceux qui se donnent à lire et à sentir sans se désigner comme tels, sans sous-titre? On a du reste éprouvé une sorte d'étrangeté, en refermant ce roman époustouflant de justesse, à tomber sur l'unique sous-titre, celui figurant sur la couverture: *la Conquête de la désobéissance*. Jamais on n'avait ressenti aussi clairement à quel point les sous-titres enferment. On n'avait pas envie d'enfermer Ilaria. Pas plus dans la « désobéissance » que dans la « trahison » – ce dont l'accusera son père le jour où, à Rome, elle profitera de son absence pour essayer, sans succès, d'appeler sa mère. La scène des représailles, horrifiante, se lit en apnée.

« D'un air de défi, il me fixe.
Tu veux parler à ta mère hein? C'est ça?
Il saisit le combiné.
Centralino, passez-moi le zéro zéro quarante et un. Et un tas d'autres chiffres.
Papa me tend le combiné.
Silence Allo?
J'entends le timbre de la voix de Maman.
Tout se brouille dans ma tête. Je n'ose pas prononcer un mot.
Tu ne lui dis rien?
Je m'efforce, j'articule "Maman".
Ilaria! Comment vas-tu? Où es-tu?
As-tu reçu le paquet que je t'ai envoyé?
Oui. Merci.
Tu pourras me faire des peintures...
Oui.
Où es-tu?
Papa est penché au-dessus de moi,
il veut tout entendre.
Ne lui réponds pas!
Je tente de m'écarter, mais il me tient fermement par les épaules.
Alors, tu le lui dis?
Quoi?
Ce que tu m'as dit.
Quoi?
Que tu la détestes.
Qui?
Ta mère. Dis-lui que tu la détestes.
Papa est menaçant. Je ne respire plus. »

Moins de vingt pages plus loin, la petite se démène pour aider son père à sortir de la voiture qui perd de l'essence après l'accident qui lui a valu, à elle, de passer à travers le pare-brise: « *Je m'acharne, encombrée par tout ce que je veux lui dire, ma colère, mon envie d'être toujours avec lui, même dans une voiture, même enfermée dans une chambre d'hôtel, même avec sa foutue bouteille de whisky.* » Si rien ne saurait être plus destructeur que la faiblesse d'un père ou d'une mère, c'est parce que l'enfant, alors, n'a même pas la possibilité de haïr. ■



ILARIA OU LA CONQUÊTE DE LA DÉSOBÉISSANCE
Gabriella Zalapi, Zoé, 176 pages, 17 euros.

Une vie et une ville

Par Édouard Philippe

L'ancien Premier ministre a aimé le nouveau roman de Maylis de Kerangal. Et pas seulement parce que Le Havre, la ville dont il est le maire, en est un personnage à part entière.

Lorsqu'elles frappent une plage, ou plus encore une digue, les vagues reviennent sur elles-mêmes, dans un bouillon d'écume et de courants contradictoires. Dans son dernier roman, Maylis de Kerangal nous plonge dans le double ressac d'une vie et d'une ville. Celui d'une narratrice, parisienne, « *artiste interprète de la voix enregistrée* », c'est-à-dire doubleuse, confrontée aux méandres et aux doutes du présent, qui apprend par l'appel d'un officier de police judiciaire qu'un corps sans vie, sans identité, a été retrouvé sur la plage de galets du Havre. Seul élément tangible de l'enquête, le numéro de téléphone portable de l'héroïne, griffonné sur un papier retrouvé dans la poche du pantalon du cadavre. Invitée à se présenter au commissariat de la cité portuaire, où elle a vécu trente ans auparavant, la narratrice va revenir en arrière, retrouver les traces de sa vie de jeune fille, des amitiés, des déceptions, des fiertés et des amours. Et elle va dans son propre ressac retrouver sa ville, Le Havre.


BASSO CANNARSA/OPALE.PHOTO

Maylis de Kerangal.

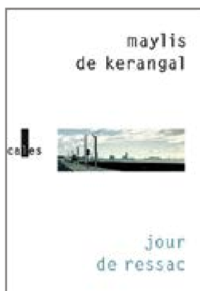
Cette ville de béton, que nous autres Havrais nous aimions, enfants, sans le dire de peur d'être moqués, cette ville qui n'était aimée qu'ici et qui est aujourd'hui, avec son classement au patrimoine mondial et son dynamisme retrouvé, reconnue par (presque) tous, Maylis de Kerangal la raconte brillamment, travaillée par l'éternel retour de sa destruction puis de sa renaissance, rythmée par son port, ses trafics et ses usages, lessivée par ses averses, asséchée par ses coups de vent et enfin réchauffée par ses couleurs. « *Ça se transforme ici, ça se métamorphose, c'est comme ça que vivent les villes, ai-je pensé, transformée moi-même, forcément changée après toutes ces années [...]. Seules m'intéressaient les données logées dans ma carte mémoire, les lignes enfouies et les vieux aperçus, les très anciens repères – le ciel vaguement plus clair à l'ouest, les couloirs du vent, la forme des fumées. Aussi ce qui a traversé mon cœur [...] avait-il peu à voir avec le sentiment de perte, la poisse mélancolique, le chagrin éprouvé devant ce qui s'efface, s'altère, devient méconnaissable, mais relevait d'une autre émotion, tout aussi poignante, celle qu'on éprouve au contraire devant ce qui, dans le temps, persévère et se ressemble, devant ce qui avait survécu et que je pouvais reconnaître.* »

Bousculements

En revenant au Havre, l'héroïne de *Jour de ressac* retrouve des visages du passé, un professeur, la sœur d'une amie chère que la distance et le temps ont fait presque disparaître, l'orthogonalité pensée d'un urbanisme architecturé, un employé municipal dont je jurerais volontiers qu'il existe vraiment, des Ukrainiennes en transit vers l'Angleterre fuyant la destruction des villes d'aujourd'hui et le souvenir d'une rencontre avec Jacqueline, une vieille dame ayant vécu les bombardements de 1944, dont la voix fit découvrir la tessiture de l'Histoire à celle qui, devenue doubleuse, fera profession de lire des histoires et de remplacer la voix des autres.

Double ressac et triple enquête, sur l'héroïne, sur l'identité du mort et sur l'identité du port. Qui rappellent que ce qui s'oublie est aussi important que ce dont on se souvient, et que rester dans l'ignorance peut préserver l'équilibre fragile que chacun construit pour lier le passé au présent.

Dans *Réparer les vivants*, Maylis de Kerangal avait impressionné par la description clinique et sensible de ce qui se joue lorsque les organes vivants d'un mort remplacent les organes morts d'un vivant. Dans *Jour de Ressac*, elle dit avec retenue les hésitations des sentiments et avec maîtrise les bousculements de la pensée. Elle esquisse la tranquillité instable d'un couple et dessine une ville, sa ville, qu'il n'est besoin ni de connaître ni même d'aimer pour apprécier le livre mais qui en est un personnage à part entière. Un personnage que l'auteur de ces lignes recommande de venir découvrir car, comme l'écrit l'héroïne : « *Rien ne saurait se terminer dans cette ville, tu penses que ça s'arrête, qu'on y est à bout de continent, mais tu descends du train et tout de suite c'est la mer, alors ça continue.* » ■



JOUR DE RESSAC
Maylis de Kerangal, Verticales, 256 pages, 21 euros.

Les Juifs oubliés du Maroc

Ruben Barrouk, 27 ans, signe un premier roman aussi gracieux que poignant.

ARNAUD CATHRINE

En mars 2022, Ruben Barrouk, jeune Français, et sa mère atterrissent au Maroc. Il fait gris, inhabituellement froid, c'est désarçonnant. De même que la raison de leur venue : la grand-mère de Barrouk affirme qu'un bruit entêtant s'est installé dans l'appartement du Guéliz, son quartier de Marrakech. Un bruit qui la met au supplice. Fille et petit-fils se doivent d'enquêter. Et l'auteur de constater d'entrée de jeu : « *Il n'y avait aucun bruit. Nous l'aurions juré. Jamais le silence n'avait régné sur pareil empire de solitude.* »

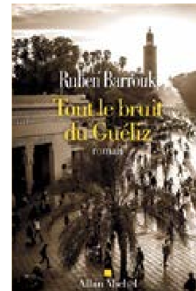
Tout le bruit du Guéliz, c'est d'abord le portrait de cette grand-mère amaigrie qui flotte dans sa gandoura mais arbore son indéfectible chevelure blonde et une autorité de tous les instants. Qu'on ne craigne pas les effusions mièvres d'un petit-fils énamouré : Barrouk est aussi silencieux qu'un peintre sur le motif ; il s'attache à la scruter et surtout à l'écouter. Car l'écrivain en lui pressent qu'il ne débusquera l'origine du bruit mystérieux qu'en glissant son oreille à l'endroit précisément de ce qui ne parvient pas à se dire. De son côté, la grand-mère récuse l'hypothèse des acouphènes et s'entête : le « bruit » vient de l'extérieur. Alors soit, l'extérieur, allons voir ailleurs si le bruit y est. Pour le narrateur, c'est l'occasion de découvrir le Mellah, l'ancien quartier juif déserté depuis longtemps par la communauté. Rappelons que les Juifs du Maroc étaient plus de 200 000 jusqu'à ce que les tensions suscitées par les conflits israélo-arabes ne les incitent à fuir massivement vers Israël, la France, le Canada et les États-Unis.

Ses spectres, ses disparus, ses exilés

Et l'on comprend brusquement pourquoi Barrouk a parlé d'un « *empire de solitude* » : cette grand-mère a choisi de rester quand tous les siens s'en allaient. Ce qui s'est passé ensuite ? L'absence, bien sûr, et l'oubli, le terrible oubli. La scène au Mellah est poignante : voyant déambuler ces trois Juifs, des enfants se précipitent et proposent de leur montrer le chemin de la synagogue. C'est alors que la mère de Barrouk (qui a grandi ici) leur répond en arabe : « *Aussitôt tous se figèrent. La stupeur remplaça la joie criante, sur leurs visages à tous.* » Ces jeunes-là ne savent pas qu'à Marrakech, les Juifs et les musulmans ont vécu ensemble. On ne leur a jamais parlé de cette longue fraternité, de cet amour mis à mal : « *Au grand départ, les quartiers, les rues, les maisons, les joies, le jour, la nuit, tout a été séparé. Pour ceux qui sont restés, pour ceux qui sont partis. Mais l'amour, personne n'a vraiment su quoi en faire.* » Voilà le drame de cette grand-mère esseulée ; il est là, le bruit : l'écho de l'exode et une page de l'histoire qui s'est effacée, comme si toutes ces vies partagées n'avaient jamais existé. Pour le coup, le petit-fils les exhume et les salue tout au long de son livre. Ce faisant, il tente de répondre à cette question troublante : pourquoi sa grand-mère est-elle restée ? Ses hypothèses vous serreront le cœur.

Au soir du shabbat, elle dresse plus de couverts que nécessaire. Ces assiettes et ces chaises resteront vides mais c'est la place qu'elle ose enfin rendre à ses spectres, ses disparus, ses exilés.

13 mars 2022, veille du départ de la mère et de son fils : comme un superbe signe, les informations diffusent les images d'un avion qui décolle de Casablanca à destination de Tel-Aviv ; c'est le premier vol direct entre le Maroc et Israël. « *Ce pont de réconciliation qui signait, d'un bruit assourdissant, la possibilité du retour, après le grand départ.* » On l'aura compris : un écrivain est né et son roman résonne incroyablement. ■



TOUT LE BRUIT DU GUÉLIZ
Ruben Barrouk, Albin Michel, 224 pages, 19,90 euros.

Dans le mixeur romanesque

Marie Vingtras brise la couche de glace sous laquelle ses personnages, comme le fleuve de leur ville, dissimulent leurs eaux noires.

JULIETTE EINHORN

Dans *Blizzard*, le premier roman de Marie Vingtras, la vérité des êtres bruinait, crachotant à travers l'obscurité, la neige et le brouillard. Son deuxième, *Les Âmes féroces*, ruisselle comme dans *Twin Peaks* : le cadavre d'une jeune fille, Leo, est retrouvé au bord du fleuve de Mercy, une ville américaine qui couve ses secrets, « *à peine plus grande qu'une maison de poupées* ». À travers les points de vue adverses de personnages vitrifiés, la narration se tresse pour reconstituer le tableau synoptique des événements. Et retourne comme un gant cette petite société à l'agonie.

Marchant dans les pas de la journaliste Séverine, qui écrivait sous le pseudonyme de Vingtras, double fictionnel de Jules Vallès, l'écrivaine dresse une fresque désespérée. Nul espoir de rédemption ici – refusant de donner la main à ses personnages, elle exhibe leurs fissures comme autant de crevasses dans l'édifice social. Leur donne la parole jusqu'à la nausée. Dans cet univers cauchemardesque, moite et poisseux à souhait, ils se tortillent comme des vers. Défilé de quatre monologues intérieurs, le roman liquéfie chacun dans sa solitude – toute confidence ou communion à deux y semble impossible. À sa manière, chacun se repaît de la vie des autres : à des fins d'enquête pour Lauren, la shérif de la ville ; sexuelles chez Benjamin, écrivain déchu accusé de détournement de mineures ; par jalousie pour Emmy, la meilleure amie de Leo, qui aime « *observer la ville se déployer au ralenti* », y contempler son « *propre reflet cabossé, multiplié à l'infini* » ; par désespoir pour Seth, le père de Leo, qui épie Benjamin depuis qu'Emmy lui a appris qu'ils voulaient fuir ensemble. *Les Âmes féroces* est le roman voyeuriste des trios désaccordés, des regards interposés.

Impitoyable

Parce qu'il lui fait peur et la dégoûte, Lauren scrute le regard que Sean, qui travaille pour elle, porte sur tous (concupiscent puis dégoûté sur Janis, la compagne de Lauren, magnifique femme brisée, brûlée par son ex-mari ; méprisant sur l'adjoint Donegan, qui s'émeut d'un rien). Elle surveille aussi les complicités du maire de la ville, prêt à tout pour lui confisquer le poste de shérif, à son bénéfice si possible, du moins à celui de n'importe quel homme ; Emmy, elle, guette le regard de son père sur Leo, tentant de lire dans leurs gestes le lien souterrain, inavouable, qui les unit. Quant à Leo et Emmy, elles n'avaient d'yeux que pour Benjamin, leur professeur. Mais la dissolution du premier duo (l'amitié entre les deux filles) n'offrira aucune promesse de reconfiguration.

Trio ou tête-à-tête, tout espoir de relation – amoureuse, sexuelle, intellectuelle – avortera, comme si la vie dévorait ses conditions de possibilité. Les désirs, les psychés ne s'enlacent que subliminalement, extorqués ou fantasmés, repris sitôt que prêtés. Les rêves de liberté, d'indépendance, d'amour ou de puissance restent ici un mirage, comprimés dans le corset d'existences au rabais. De sa plume acérée, l'écrivaine rabote, taille dans la chair de personnages enfermés à l'extérieur d'eux-mêmes, qui ressemblent au fleuve – il « *intéresse les gens seulement quand il leur est utile* ».

De leur brume intérieure, l'écriture sèche, impitoyable de Marie Vingtras dresse un compte rendu procédural. Elle met à nu les fictions qu'une société normative projette sur eux, nous murmurant à l'oreille que nous sommes tous le personnage du scénario dans lequel les autres nous enferment pour ne pas avoir à faire notre connaissance. Entonnoir ou shaker ? Dans son mixeur romanesque, l'écrivaine malaxe ces âmes noyées. Il en ressort une mixture parfaitement concassée, celle de nos vies passées au hachoir. Seule Lauren, enceinte, reconstruisant un monde nouveau avec sa compagne, émerge de cette boîte à secrets pour écrire à sa façon, décalée, douce et forte, une fiction salvatrice d'elle-même. ■



LES ÂMES FÉROCES
Marie Vingtras, l'Olivier, 272 pages, 21,50 euros.

RENTRÉE LITTÉRAIRE

Déni de justice

« Les stripteaseuses ont toujours besoin de conseils juridiques » est une charge féroce contre le système judiciaire américain.

ALEXIS BROCAS

Comme Hergé, l'inventeur de Tintin, l'Américain Iain Levison est un adepte de la ligne claire : dans ses romans, des personnages bien dessinés se retrouvent dans des situations souvent rocambolesques, mais toujours précisément circonscrites. Ajoutez une propension à exposer lesdits personnages aux injustices de ce monde tempérée par une réelle bienveillance à leur endroit et par un bel humour désabusé et vous obtenez un auteur que l'on suit les yeux fermés depuis plus de quinze ans, qu'il nous conte la carrière d'un étudiant en lettres dans la pêche industrielle (*Tribulations d'un précaire*) ou l'infortune d'un chauffeur de taxi victime d'une erreur judiciaire (*Arrêtez-moi là*). On le retrouve ici dans la peau de Justin, avocat commis d'office – un brillant sujet sorti de Princeton qui a sabordé sa carrière en lançant une alerte éthique et qui attend maintenant la retraite en défendant des vagabonds.

Un jour, un procureur sous-doué propose à notre avocat des pauvres un moyen d'arrondir ses fins de mois : il s'agit de se rendre, une fois par semaine, dans un club de strip-tease pour dispenser des conseils juridiques à d'affriolantes professionnelles prénommées Misty ou Cristal… Seulement le job est un peu trop bien payé (1 000 dollars de l'heure). Et il s'assortit d'étranges conditions – passer la nuit dans le motel voisin en garant préalablement sa voiture à la place indiquée. Bien entendu, tout cela cache de sales combines, mais notre avocat n'est pas né de la dernière pluie.

Peccadilles

Iain Levison non plus, qui en profite pour livrer un panorama atterrant de la justice américaine où s'affrontent non seulement accusation et défense, mais aussi loi étatique et loi fédérale ; où le népotisme prime le mérite, où des procureurs réclament des peines délirantes pour des peccadilles quand cela sert leurs ambitions politiques et où les ex-cancres de fac de droit peuvent faire de jolies carrières en privilégiant les peines négociées sur les procès qui révéleraient leur nullité. Et tout cela est exposé dans un style accrocheur et sans fioritures, au fil d'une action qui ne faiblit jamais, où l'on rit jaune des mésaventures d'humbles innocents pris dans les rouages du système – un SDF habitué aux injustices, un travailleur manuel avec un beau potentiel de coupable. Pessimiste, Levison ? Oui, mais avec le sourire aux lèvres. ■



LES STRIP-TEASEUSES ONT TOUJOURS BESOIN DE CONSEILS JURIDIQUES
Iain Levison, traduit de l'anglais (É.-U.) par E. et Ph. Aronson, Liana Lévi, 240 p., 22 euros (en librairies jeudi).

Les mal partis

Une bande de jeunes des années 1980 jouent à croire que l'avenir dure longtemps. C'est « Bande de héros », le nouveau roman de Philippe Ridet.

OLIVIER MONY

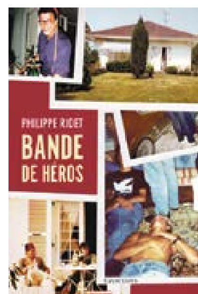
Jean-Denis aimait sa bande de héros, les chérissant chacun plus que sa propre famille. Lorsque au petit matin ils étaient trop saouls pour rentrer chez eux, quelques-uns restaient parfois dormir à la villa […]. Avec eux, la maison était un phalanstère, une thébaïde, un kibboutz. C'est ainsi qu'il aurait voulu vivre à jamais, dans cette demeure dont un enfant aurait pu dessiner le plan, provinciale, accueillante, ensoleillée. »

Quelque part dans une ville de province, début des années 1980. Une bande, donc. De héros ? Ça reste à voir. De mal partis plutôt, de restés reclus dans une adolescence dont ils ne sont pas pressés d'acter la fin. En ce temps et ces lieux-là, cela portait un nom : la jeunesse. Dans cette autoproclamée villa, il y a le maître des lieux qui lui sont chaque été prêtés par ses parents partis en villégiature caravanière, Jean-Denis dit « Jidé », et puis, Walter dit « Rhodes », Alain alias « Abdul », Harold *aka* « le Major » et Ponthus qui n'était que Ponthus. Une fille aussi puisqu'il en faut bien une, Livia, la sœur de Walter. Quelques autres godelureaux ou grisettes venus là pour un soir ou quelques nuits, attirés par la promesse de l'interdit, de déjà vieux airs pop, du vin rosé et des gins ananas… Et le temps passe comme ça, comme un soupir, comme l'été, à cheval entre ce qui fut et ce qui pourrait être, entre un hédonisme morose et la disparition progressive du champ des possibles. Certains partiront, d'autres non, un, faute d'avoir su le faire, pour un voyage sans retour.

Ellipse douce-amère

Bande de héros, dernier inventaire avant fermeture, est le troisième roman de Philippe Ridet (collaborateur de notre journal). Tous ceux, nombreux et avisés, qui ont aimé les deux précédents, *Ce crime est à moi* et *Les Amis de passage*, y retrouveront, en peut-être plus poignant encore, son art de l'ellipse douce-amère. Qui en France sait encore écrire la province comme ça (cette province « *de clochers, de maison sages* » qui n'est ici jamais nommée, mais qui ne doit pas être bien loin de Bourg-en-Bresse, ville de jeunesse de l'auteur…) ? Sylvain Prudhomme peut-être, le James Salter élégiaque d'*Un sport et un passe-temps*, mais il est américain… Et puis, comme l'écrit Ridet, « *pourquoi, se disait-il, ne pas "céder" à la nostalgie. Certains cédaient bien à l'ambition ou à la maladie. La nostalgie l'envahissait pour un rien, une lumière, une odeur, une impression fugitive.* » Il sera beaucoup pardonné aux « *regretteurs d'hier* ». ■

Retrouvez la chronique de Philippe Ridet page 18.



BANDE DE HÉROS
de Philippe Ridet, Équateurs, 208 pages, 20 euros (en librairies mercredi).

Le « je » lui va si bien

L'AVC de sa mère a fait voler en éclats le cadre d'écriture de la romancière Julia Deck. Pour la première fois, elle plonge dans l'autofiction.

ANNE-LAURE WALTER

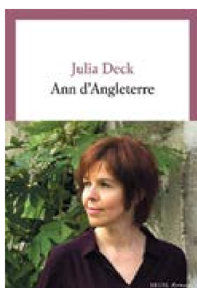
Que fait une écrivaine ayant la fiction chevillée à la plume, et à son actif de talentueux romans à intrigue façon Minuit, son prestigieux éditeur, lorsqu'un soir d'avril 2022 le réel la rattrape : une mère inanimée sur le carrelage de la salle de bains à la suite d'un AVC ; les heures aux urgences et en gériatrie, les transferts d'établissements hospitaliers en centres de soins, la rééducation qu'on attend désespérément, les rendez-vous chez les médecins et assistantes sociales, les bras de fer administratifs, la recherche d'un Ehpad… ?

Pour la première fois, Julia Deck délaisse la fiction – et change d'éditeur. Pour le meilleur. Le « je » lui va si bien. Elle retrace la vie de sa mère, cette Ann d'Angleterre qui donne le titre au roman, une Anglaise, passionnée de littérature, née en 1937 dans la ville ouvrière de Billingham, qui va s'élever socialement et s'installer en France.

Avec l'AVC, c'est aussi « *une vaste collection d'archives mentales [qui] s'est envolée* », constate la romancière. À elle de reconstruire la jeunesse outre-Manche, puis la France, la rencontre avec François, la vie à trois qui sera très vite une vie à deux, la grand-mère, la tante, les cousines… Et en fil rouge : la littérature, passion qui les unit – « *la fiction est une langue que nous parlons couramment toutes les deux* » – avec Maggie Nelson, Edith Wharton, et surtout Ruth Rendell, sa compagne dans l'adversité.

Thriller piraté

Le drôle de décalage british, propre au style de Julia Deck, désamorce le pathos. Avec elle, même entrer dans un immeuble devient une aventure un peu étrange avec ce « *frisson secret à actionner le Vigik* » : « *Je me sens puissante sur les portes* », déclare-t-elle. Car Julia Deck est une hackeuse. Elle prend un genre littéraire, principalement le thriller, et le pirate pour en faire ses propres fictions, curieuses, ambiguës et pince-sans-rire. Du thriller il reste l'intrigue et la tension mais, bien vite, on se fiche d'avoir le fin mot de l'histoire, qui d'ailleurs ne viendra pas. « *Je ne cherche pas la réponse*, écrit notre hackeuse. *Je cherche la résolution, le point où la vague retombe pour donner naissance à une autre. Les réponses ne servent à rien, c'est l'artifice et la mort.* » Qui trouve en effet un point aveugle dans le récit de sa filiation. S'immisce alors un doute sur la vérité qui lui offre cette porte vers son territoire, celui de la fiction décalée, du réel équivoque et interprétable. Elle mène l'enquête, bascule dans ces faux thrillers où elle excelle. Elle cherche des indices dans les photos, les papiers et surtout… dans la bibliothèque maternelle. Comme elle lui fait la lecture, elle saute sur la moindre nouvelle à la filiation contrariée et guette sa réaction. La littérature est décidément bien utile pour déclarer son amour à une mère. ■



ANN D'ANGLETERRE
Julia Deck, Seuil, 256 pages, 20 euros.



CAMILLE MILLERAND/DIVERGENCE

3 QUESTIONS À FAÏZA GUÈNE

« Optimiste malgré tout ! »

La stand-upeuse des lettres françaises retrouve vingt ans après l'avoir créé le personnage de Doria. L'ex-adolescente pleine de rêves est devenue une mère célibataire sans emploi…
Pour son septième roman, Faïza Guène ressuscite Doria, l'héroïne du premier, *Kiffe kiffe demain*, qui avait signé en 2004 son entrée fracassante en littérature à l'âge de 19 ans. L'ex-adolescente de Livry-Gargan reprend son monologue et regarde le passé avec les yeux du présent.
Dans *Kiffe kiffe hier ?*, on trouve des beaux-parents racistes planquant des sex-toys dans le garage, un gang de mamans en djellaba, un épicier sri-lankais anglophone, une voisine catholique… Derrière la légèreté formelle, Faïza Guène, qui *« croit vraiment à la possibilité de raconter les choses de manière apaisée, sans crispation »*, pointe les maux de l'époque : le racisme, la radicalisation, le trafic de drogue, la pauvreté et la gentrification, le patriarcat…

Comment fait-on pour, selon vos termes, *« résister à l'amertume »* ?
Il y a quelque chose chez Doria d'optimiste malgré tout. Un équilibre entre déni et idéalisme. Sans naïveté. Elle a une vraie lucidité avec une pointe de sarcasme. Surtout, c'est un personnage qui est habité par l'espoir, même quand tout semble perdu d'avance. C'est aussi pour ça que j'avais envie de la retrouver. Elle un fils de 7 ans. Comment, en tant que parent, lutter pour ne pas se faire les relais du patriarcat ? La question de l'éducation et de la famille constitue un puits intarissable en littérature. Surtout quand on mène une vie légèrement en dehors des clous.

Chaque fois que Doria évoque Allah, elle craint d'être sanctionnée, condamnée, fichée S… Qu'y a-t-il derrière ce running gag ?
Aujourd'hui, notre pays fait une grosse crispation sur l'islam. Doria décrit ces situations en grossissant le trait pour les rendre encore plus aberrantes qu'elles ne le sont. J'aime l'idée que Doria soit une experte de la vanne. On retrouve ce mécanisme de protection dans les populations qui sont attaquées et stigmatisées. C'est le propre de l'humour juif. Moi, je suis d'origine algérienne et mes parents ont tenu à retourner en Algérie même durant la décennie noire. Je me souviens qu'on avait peur parfois sur la route à cause des faux barrages. Pourtant je me rappelle, encore maintenant, les blagues de mes oncles sur le terrorisme. Ils plaisantaient pendant que ça se passait ! Je n'avais qu'une dizaine d'années mais déjà je trouvais ça dingue de rigoler de ce sujet.

En juin, Lise Boëll, éditrice d'Éric Zemmour notamment, a été nommée à la tête de votre maison d'édition, alors que vous aviez déjà rendu votre roman. Comment composez-vous avec cela ?
Je trouve injuste d'avoir la charge de cette question. On me la pose parce que je suis une femme arabe. J'ai convoqué Doria pour des raisons de légèreté et je n'ai pas envie que ça alourdisse ce moment. PROPOS RECUEILLIS PAR A.-L.W.

Kiffe kiffe hier ?, Faïza Guène, Fayard, 270 pages, 20,90 euros.

Love Story


Le couple d'acteurs dans « Twilight, chapitre I – Fascination », en 2008.

SUMMIT ENTERTAINMENT N.V.

Kristen Stewart et Robert Pattinson : sang pour sang glamour

Sur grand écran comme dans la vraie vie, le duo amoureux de la saga « Twilight » a enflammé les fans et les paparazzis.

AURÉLIEN CABROL

Quand Robert et moi étions en couple, nous n'avions aucun exemple à suivre. Beaucoup de choses nous ont été enlevées au fil de ces années. Nous voulions absolument tout contrôler dans nos vies pour qu'elles nous appartiennent, et ne parler de rien à personne. » À travers cette déclaration rétrospective de Kristen Stewart au magazine *Harper's Bazaar*, on mesure aisément combien les intentions du couple star sont entrées en contradiction totale avec la réalité d'une histoire d'amour placée en permanence sous les feux des paparazzis et des médias. Le tout durant les quatre années qu'a duré cette idylle aussi glamour qu'électrique. On le sait, entre ces deux-là, tout a commencé sur le plateau de tournage d'une série de films qui deviendra culte : *Twilight*, adaptation d'une suite de romans de Stephenie Meyer. Soit, en point de départ, la rencontre explosive de Bella Swan (Kristen Stewart) et d'Edward Cullen (Robert Pattinson), une histoire d'amour au pays des vampires, et à l'arrivée un succès mondial pour les cinq chapitres de cette saga destinée aux adolescents. En précisant bien que le personnage d'Edward, avant sa rencontre avec Bella, a passé les 117 ans de son existence en restant vierge. La love story de Stewart et Pattinson démarre paradoxalement dans un contexte de fiction où l'abstinence et la chasteté sont présentées comme des vertus.

Auparavant, il y avait eu un casting que les deux acteurs se rappellent avoir vécu comme un vrai coup de chance. « *Je vivais à Londres*, a raconté Pattinson. *Pour être honnête, je ne pensais pas vraiment à ma carrière d'acteur. J'avais décidé de la mettre totalement en veilleuse, car j'avais été beaucoup trop déçu par ce métier. J'étais en fait seulement concentré sur ma carrière de musicien. Mon agent américain m'a demandé de venir à Hollywood afin de passer des auditions, dont celle pour* Twilight. *Je ne m'attendais pas du tout à décrocher ce rôle et encore moins à connaître un tel succès.* » L'actrice, de son côté, en a fait un récit très proche : « *On m'a parlé de ce projet, mais au départ je ne savais absolument rien. Avant de jouer dans le film, je n'avais jamais entendu parler du livre. J'ai donc décidé de le lire lorsqu'on m'a proposé de tourner dans le long-métrage. [...] Je me considère comme une personne extrêmement chanceuse. [...] C'est la première fois que je joue dans un film qui rencontre un tel succès.* »

Devenus stars du jour au lendemain, les deux acteurs prolongent hors des plateaux l'histoire d'amour compliquée qu'ils vivent sur grand écran, après avoir dans un premier temps tenté de protéger leur intimité au moment de la sortie du film. Elle : « *Je suis célibataire. Depuis que j'ai 5 ans, je tombe follement amoureuse des garçons que je rencontre. Dès que l'amour est en question, je suis obsessionnelle. Comme Bella, je suis naïve, mais je n'ai pas peur de l'amour.* » Lui : « *Je suis célibataire et ouvert à toutes propositions ! [...] Jusqu'à présent, je n'ai pas été chanceux en amour. J'ai commencé à prendre des cours de comédie seulement parce que j'étais tombé amoureux d'une fille qui voulait devenir actrice. Il m'a fallu dix ans pour lui adresser la parole et elle n'a jamais été intéressée par moi. En amour, j'espère avoir plus de chance à l'avenir.* » Derrière les propos convenus et convenables tenus durant la campagne de promotion du premier film de la saga *Twilight*, il faut lire presque l'inverse. Disons que l'avenir est déjà là, pour reprendre les termes de Pattinson.


LIONEL HAHN/ABACA VIA REUTERS

> **« *Nous voulions tout contrôler dans nos vies pour qu'elles nous appartiennent* »**
> Kristen Stewart

Plus tard, quand les bouches se délient, Kristen Stewart parle sans fard de sa *love story* avec le beau ténébreux, dans le *Howard Stern Show* : « *Il a été ma première vraie histoire d'amour. J'étais amoureuse de mon petit ami de lycée, très amoureuse, mais Robert et moi étions un peu plus âgés et ça nous est tombé dessus.* » De fait, quatre ans seulement les séparent : elle est née le 9 avril 1990 et lui le 13 mai 1986. Leur histoire d'amour fait le miel des paparazzis et autres chasseurs de scoops à la recherche incessante du cliché volé inédit. La folie autour de la saga *Twilight* bat littéralement son plein à travers le monde entier ou presque. Rétrospectivement, Kristen Stewart en garde quelques très mauvais souvenirs, du fait de cette pression médiatique intrusive. « *Je me suis privée de beaucoup d'expériences à cause de tout ça* », a-t-elle raconté. Bien des années plus tard, l'actrice, à la question de savoir si elle aurait pu se marier avec Pattinson, a fait cette réponse révélatrice : « *Je ne sais pas... Je voulais... mais je ne suis jamais allée jusqu'au bout... Je ne suis pas une traditionaliste hardcore, en même temps... À chaque relation dans laquelle j'étais, je pensais que c'était le bon. Je n'ai jamais vraiment été la personne la plus décontractée en amour.* »

Mais quatre ans après leur rencontre, le couple explose quand des photos de Kristen Stewart enlaçant le réalisateur de *Blanche-Neige et le chasseur*, Rupert Sanders, sont publiées par la presse à scandale. Malgré les excuses publiques de l'actrice à son amoureux, le couple ne tient plus. Jusqu'au bout, les paparazzis auront joué un rôle étouffant. L'acteur accuse le coup mais semble n'en garder aucune amertume quand il déclare avec philosophie à 7sur7.be en 2014 : « *Les coups foireux arrivent. C'est juste l'histoire de jeunes gens. C'est normal. Et honnêtement, qui s'en soucie ? Le plus difficile en fait était d'en parler ensuite. Parce que vous en parlez à d'autres gens, ça vous affecte d'une manière quasi imprévisible.* » Quant à Kristen Stewart, sa rancune à l'égard de la presse reste intacte au fil du temps : « *Les gens voulaient tellement que Robert et moi nous soyons ensemble, notre relation est devenue un produit marketing. Ce n'était plus la vraie vie et ça me paraissait dégueulasse. Je ne veux pas être une partie d'une histoire juste pour du divertissement.* »

Depuis, chacun a refait sa vie. Kristen Stewart a fait son coming out en 2016 et s'est fiancée en 2021 avec la scénariste Dylan Meyer. Quant à Robert Pattinson, il est en couple depuis 2018 avec l'actrice, mannequin et chanteuse Suki Waterhouse. La romance adolescente qui a fait chavirer le cœur des fans de *Twilight* est bel et bien terminée. ■

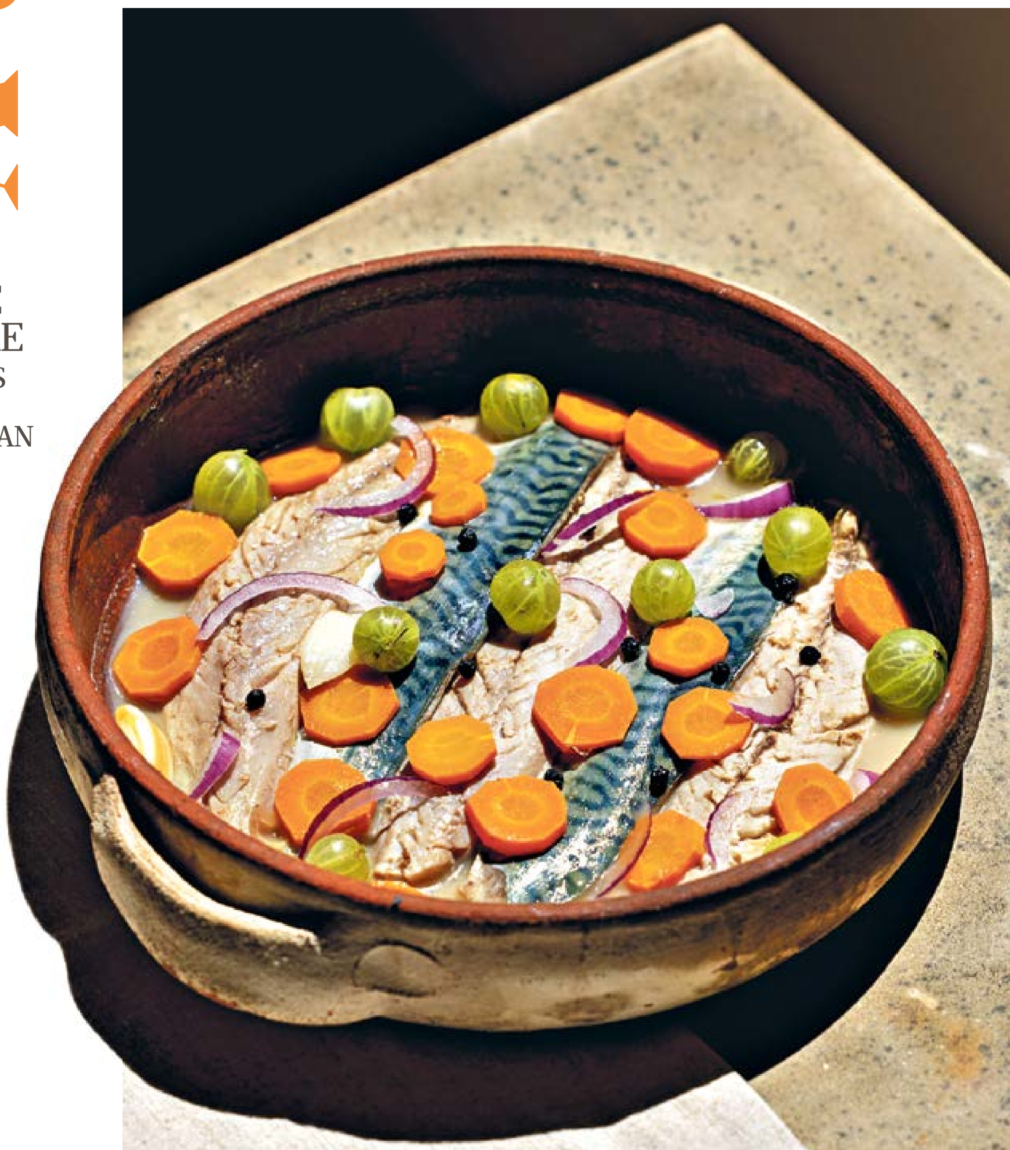
À table

PAR ANNE ETORRE
PHOTOS MAKI MANOUKIAN

EN NORMANDIE

Cherbourg, le Cotentin et le cidre

C'est l'été et les papilles s'émoustillent à la découverte de produits du terroir.



Les cidres que l'on produit en Cotentin sont les meilleurs cidres de Normandie », affirme Julien Le Paulmier dans son *Traité du vin et du cidre* paru en 1589. Et ce ne sont pas les 11 producteurs de l'appellation qui vont le contredire, encore moins les nombreux amateurs des 150 000 bouteilles produites chaque année en AOP. La fabrication du cidre, brut ou extra-brut, répond à un cahier des charges strict : pas de gazéification (alors que 95 % des cidres industriels sont gazéifiés !), pas de chaptalisation, pas de pasteurisation, pas d'ajout d'eau, pas de concentré de pomme : du naturel, rien que du naturel. Pas de pommes à couteau non plus dans les cidres du Cotentin, mais un savant mélange de pommes amères et douces-amères avec des pommes douces et acidulées, toutes ramassées à maturité. Selon le journaliste Dominique Hutin, *« ce qu'incarne le cidre aujourd'hui, c'est la liberté et la créativité de la bière artisanale alliées à l'authenticité du vin naturel »*. L'homme au gyrophare cidre sur la tête (c'est lui qui le dit !) est d'ailleurs le créateur de l'événement AoûtCider, qui se tiendra samedi dans les Vergers de la Passion à Rauville-la-Bigot. L'occasion de visiter un verger, de découvrir comment est fabriqué le cidre et de pique-niquer à l'ombre des pommiers avant les premières récoltes de septembre. ■

Recette des maquereaux marinés au cidre

(pour 6 personnes)

Préparation
20 minutes
Repos
12 heures
Cuisson
10 minutes

Ingrédients
**50 cl de cidre brut,
6 maquereaux,
1 oignon rouge,
3 carottes,
1 petite noix de gingembre,
1 branche de thym,
2 feuilles de laurier,
sel, poivre,
100 grammes de groseilles à maquereau.**

- **Peler et émincer l'oignon rouge. Éplucher les carottes et les couper en fines rondelles. Éplucher et râper le gingembre. Réserver.**
- **Lever les filets des maquereaux. Les rincer, les essuyer et veiller à ce qu'ils soient bien désarêtés. Réserver dans un plat creux.**
- **Faire bouillir le cidre pendant 15 minutes avec les oignons, les carottes, le thym, le gingembre et le laurier, deux pincées de gros sel et quelques grains de poivre. Verser le cidre chaud sur les filets de maquereaux et laisser mariner 1 minute. Retirer les filets de poissons, les égoutter et faire réduire le bouillon à un quart. Verser le bouillon réduit sur les poissons et laisser refroidir. Disperser les groseilles à maquereau sur le plat au dernier moment et servir bien frais.**

Qu'est-ce qu'on rapporte dans sa valise ?

Du cidre et de la gelée de pommes

Marie-Agnès Hérout, après vingt-deux ans d'activité, vient de transmettre les clés de la Maison Hérout à trois amis d'enfance originaires du Cotentin (Manche) mus par la même volonté d'assurer la pérennité de cette entreprise familiale. Pionnière de l'AOP Cotentin, la cidrerie produit, en bio, plusieurs cuvées de cidre millésimé ainsi que des calvados, de l'eau-de-vie de cidre et du jus de pomme haut de gamme. Chez Théo Capelle, il est aussi question de transmission, puisque Théo, le père, a laissé en 2007 la cidrerie à son fils Ludovic, qui continue à valoriser le cidre du Cotentin. Sa devise : *« Faire du cotentin comme on fait du champagne ou du bordeaux dans le monde du vin. »* En plus du cidre, sa boutique offre toute une gamme de produits à base des pommes du verger. L'exploitation est aussi ouverte au public, avec visites guidées, dégustation et la possibilité de pique-niquer sur place.

Maison Hérout
36, route de Cantepie, Auvers.
Tél. : 02 33 71 07 89. Du lundi au samedi de 10 heures à 12 heures et de 14 heures à 18 heures. *maisonherout.com*

Théo Capelle
1, Le Haut de la Lande, Sotteville.
Tél. : 02 33 04 41 17. Du lundi au samedi de 9 heures à 12 h 30 et de 14 heures à 19 heures.
theo-capelle.com

Des biscuits

Quinze générations de la famille Burnouf se sont succédé pour fabriquer les spécialités de la Maison du biscuit, installée depuis 1990 à Sortosville-en-Beaumont. C'est une véritable institution locale, dont les produits sont élaborés avec des ingrédients de grande qualité et le plus souvent locaux : les 20 000 œufs utilisés chaque semaine pour la confection des



gâteaux viennent de deux fermes manchoises situées à quelques kilomètres seulement de la biscuiterie.

La Maison du biscuit
1197, route de Carteret,
Sortosville-en-Beaumont.
Tél. : 02 33 04 09 04. Ouvert tous les jours de 8 h 30 à 19 heures.
maisondubiscuit.com

Des produits au lait entier bio

Ici, on ne cultive pas de la fourche à la fourchette mais de la fourche à la petite cuillère, celle utilisée pour déguster les délicieux yaourts au lait entier confectionnés par Sylvie et sa fille Sarah. La Ferme des Douces Prairies, c'est une histoire de famille : Laurent, le père, s'occupe des vaches laitières et des cultures, sa femme et sa fille transforment le lait en merveilles vendues dans l'épicerie de la ferme. Une exploitation à taille humaine, en agriculture biologique depuis 1998, transmise de génération en génération.

La Ferme des Douces Prairies
7, route de Barnavast, Gonneville-le-Theil.
Tél. : 06 13 40 76 64. Le vendredi après-midi de 16 heures à 19 heures.
lafermedesdoucesprairies.fr

De la bière artisanale

Depuis une dizaine d'années, Guillaume de Lestrange et Simon La Salle sont à la tête de cette brasserie artisanale bio et ultra-locale. L'orge est cultivée sur la côte est du Cotentin puis maltée à Saint-Martin-des-Entrées, et les houblons viennent d'une houblonnière voisine. Six à huit bières sont brassées aux Pieux en fonction de la saison. La light ale, une blonde légère, fait l'objet d'une collaboration avec le Mont-Saint-Michel. Chaque bouteille achetée contribue à l'entretien et à la préservation du monument. Le visage d'Emmanuelle Marie, pêcheuse dans la baie du Mont-Saint-Michel, orne l'étiquette ; une façon de rendre hommage aux femmes et hommes de la mer, comme le fait Victor Hugo dans le roman qui a inspiré son nom à la brasserie. Depuis peu, une gamme de rillettes de poissons 100 % locaux complète l'offre.

Brasserie Les Travailleurs de l'Amer
23, route de Cherbourg, Les Pieux.
Tél. : 07 66 36 42 12. Du mardi au samedi de 9 h 30 à 12 h 30 et de 15 heures à 19 heures.
lestravailleursdelamer.com

Des conserves de crustacés

David pêche depuis quatorze ans sur les côtes du Cotentin. Il y a quelques mois, il a eu envie de diversifier son activité et de la partager avec son épouse, Estelle : ensemble, ils ont créé la conserverie Grain de Sel. Depuis le mois d'avril, la pêche de David est transformée en produits d'exception. Sur les marchés du Cotentin et le mardi dans leur hangar, ils proposent, entre autres produits, 18 variétés de rillettes : aux bulots, aux huîtres, à l'araignée, au crabe mais aussi – et ils sont les seuls à le faire – aux étrilles. Tous les produits sont fabriqués de façon artisanale, sans ajout de chair de poisson pour compléter les pots.

Conserverie Grain de Sel
19, rue de Thabert, Gonneville-le-Theil.
Tél. : 06 98 24 05 42. Le mardi de 17 heures à 19 heures. Et sur les marchés de Valognes, Saint-Vaast, Cosqueville et Fermanville.


OLIMPIO FANTUZ-SIME/ONLYFRANCE.FR


SÉVERINE DABADIE/ONLYFRANCE.FR

Ça c'est l'été

LE GOÛT DE... *Biarritz*

Derrière l'afflux touristique, la station balnéaire basque révèle son naturel.

PAR FRANÇOIS SIMON

En touchant ses propres bords, Biarritz est au bord de sa caricature : vélos cargos, mamans réinventées en décoratrices d'intérieur, touristes habillés en Basques. « *Je ne suis pas jolie,* disait la princesse Pauline de Metternich, *je suis pire.* » Biarritz est dans une soyeuse parodie d'elle-même, « chillant » les cheveux mouillés en espadrilles artisanales, à se demander si une grande marque du luxe ne va pas bientôt racheter la ville. Heureusement, il y a encore quelques Basques à la regarder en face, quelques anciens à scruter ce tourbillon estival, encore magique aux premières heures du jour...


INSTAGRAM LAMINAK ; INSTAGRAM HÔTEL DU PALAIS ; INSTAGRAM MAISON DÉZAMY





Les meilleures glaces

Maison Dézamy, face aux halles. La noisette en tête. *maison-dezamy.fr*

Coquillages et crustacés

Direction les halles, avec la poissonnerie Laminak et sa vision écoresponsable du monde des poissons, agrémentée d'un petit « Korner » (plats du jour percutants). 5, place Sobradiel. Tél. : 06 22 12 20 28.

Un moment, un lieu

La plage devant le casino, juste après le coucher de soleil, lorsque tout le monde part...

Nouvelles tables

Un nouveau chef à l'Hôtel du Palais (Christophe Scheller), Pluviôse à Saint-Jean-de-Luz (avec Luke Dolphin). Et surtout, toujours à Saint-Jean-de-Luz, l'installation du chef Iñaki Aizpitarte (Le Chateaubriand, à Paris) au Petit Grill Basque, 4, rue Saint-Jacques (tél. : 05 59 22 87 95), tout à côté de sa compagne, Delphine Zampetti, Chez Maya, 2, rue Saint-Jacques, service traiteur et de superbes sandwichs jambon-beurre.

Le dernier verre

À l'Hôtel du Palais, au bar Napoléon III, pour ses atmosphères de palace hors du temps qui sait aussi se réveiller pour le petit déjeuner servi à La Rotonde à partir de 7 heures. Magique. *hyatt.com*

L'événement de la saison

Du 9 au 11 septembre, la Rat's Cup (surf, skate et musique) et, surtout, du 4 au 16 septembre, Le Temps d'aimer la danse pour sa 34e édition !

> **« *Bientôt Biarritz mettra des rampes à ses dunes, des escaliers à ses précipices, des kiosques à ses rochers, des bancs à ses grottes. Alors Biarritz ne sera plus Biarritz ; ce sera quelque chose de décoloré et de bâtard...* »**
>
> *Victor Hugo*


ANDER GILLENEA/AFP

3 QUESTIONS À
THIERRY MALANDAIN, CHORÉGRAPHE

« On danse ici tous les dimanches ! »

En 1998, alors que l'artiste était de passage à Biarritz avec sa troupe, installée à Saint-Étienne, le sénateur et maire Didier Borotra, après avoir assisté à un atelier d'initiation avec les scolaires, leur demanda de ne plus en repartir. Cette même année, Thierry Malandain est nommé à la tête du Centre chorégraphique national de la ville. Une façon d'accomplir un rêve – avoir une compagnie à demeure – et de consolider cette tradition de danse déjà instillée au siècle dernier par les ballets du marquis de Cuevas.

Votre histoire avec Biarritz ?
Nous sommes presque au fin fond du monde et pourtant il y a dans le Pays basque une tradition fermement attachée à la danse et au chant. On danse ici tous les dimanches ! C'est sans doute pour cela que j'ai été tellement ému par cette dimension de partage, solidement ancrée dans tout le pays...

Où vous trouve-t-on ?
Parfois en face de la gare du Midi, là où la troupe est hébergée, au Café des Artistes (26, avenue du Maréchal-Joffre), ou alors au Bistrot Zingué (5, avenue de la Gare). Mais comme notre coupure à lieu entre 14 et 15 heures, on se replie souvent sur notre foyer.

Le délicieux défaut de la ville ?
Qu'on ne puisse plus s'en passer. Je voulais être charmant et j'y arrive sans peine. Je suis là depuis vingt-six ans ; ce qui m'a impressionné ici, c'est la fascination que j'ai eue et que j'ai toujours...

Le toc local

Saluer le coucher de soleil au rocher de la Vierge.

Top snob

Mettre ses enfants à l'école Montessori d'Anglet.

Mode vestimentaire

La ligne de vêtement Parlementia. Les filles ont cravaté les casquettes aux garçons qui, pour certains, en sont réduits à marcher torse nu, une planche sous le bras.

Ah non, pas ça !

Les touristes en béret basque et foulard rouge. Le riz au lait servi glacé au Bar Jean.

Slow aventure

Jouer à Indiana Jones autour de Marseille

Pas besoin de visa : découvrez aux quatre coins de la France des activités surprenantes dans des paysages époustouflants. Pour ce septième et dernier épisode de notre série, une session d'urbex, l'exploration urbaine, dans des lieux oubliés, avec un GPS et une lampe frontale.

MATHILDE GIARD

Quand ils partent visiter un château, ce père et ce fils escaladent en douce le mur d'enceinte du domaine… Ils extirpent un canot gonflable de leur sac à dos, traversent les douves emplies d'eau puis rampent dans un conduit menant à la cave de la bâtisse à l'abandon. Établis près de Marseille, dans les Bouches-du-Rhône, Nicolas et Ludovic, 61 et 21 ans, postent chaque semaine une nouvelle expédition sur leur chaîne YouTube aux 15 000 abonnés, @nicoetludoexplo. Le duo fait partie de la communauté grandissante de l'urbex, forme abrégée de l'anglais *urban exploration* (« exploration urbaine »), dans des sites fermés au public. Développée dans les années 1970-1990 avec la désindustrialisation, cette pratique a pris ce nom dans les années 2000, lors des débuts d'Internet qui permettait de partager ses découvertes. *« Enfant, en Moselle, je ne pouvais pas m'empêcher de fureter dans les mines désaffectées »*, se souvient Nicolas, barman à La Samaritaine, sur le Vieux-Port de Marseille. Il a transmis sa passion à son fils durant le confinement, cherchant une activité à partager alors que leur piste de karting était fermée. Et depuis 2021, ils ont pénétré dans près de 300 lieux enfouis sous la végétation ou planqués derrière des palissades, pour un tiers des châteaux et des manoirs – *« ce qui cumule le plus de vues sur Internet »*, glisse Ludovic, devenu expert en montage.

Ne toucher à rien

À chaque fois, c'est le même émerveillement. *« Nous sommes fascinés par les histoires de ces endroits où la vaisselle est restée intacte et un piano attend que nous y jouions quelques notes*, témoignent ces Indiana Jones du XXIe siècle. *Il y a parfois un lit à baldaquin, des voitures de collection, une calèche… Nous feuilletons des albums photo, découvrons les talents d'anciens propriétaires pour le dessin. Autant de vies que nous sortons fugacement de l'oubli. »* Contrairement au héros de Steven Spielberg, ils brisent l'interdit pour rapporter comme seul trésor des photos et des vidéos, sans toucher à rien. *« Nous avons pour code moral de garder la localisation secrète afin de ne pas favoriser les pillages, dans le respect du lieu »*, précisent-ils. Parfois, des alarmes se déclenchent, un gardien surgit, quand ce ne sont pas des ouvriers, des squatteurs ou des dealers. L'adrénaline faisant partie du jeu, il leur arrive de faire demi-tour face à un risque d'éboulement ou à la présence du propriétaire.

S'ils partent désormais jusqu'en Belgique ou en Italie, ils continuent à découvrir des lieux inédits à Marseille, telle l'église Saint-Martin d'Arenc, en travaux en ce moment. Sachant qu'avec tous ces indices essaimés c'est à vous de trouver la voie par vous-même, à la faveur d'accès le plus souvent interdits.

> **« *Nous avons pour code moral de garder la localisation secrète afin de ne pas favoriser les pillages***
>
> Nicolas et Ludovic, explorateurs urbex

Souterrains et ancienne rizerie

Parmi les grands classiques pour ces échappées non balisées, a contrario des sites touristiques : les vestiges d'un réseau d'eau sous le parc de Longchamp, les égouts via la trappe de la rue de Rome, les cellules de prisonniers du pavillon Daviel… Même le symbole de la cité phocéenne, Notre-Dame-de-la-Garde, recèle sous ses entrailles des souterrains occupés par les nazis durant la Seconde Guerre mondiale. Dans le nord de la ville, dans les collines, les grottes Loubière, murées depuis 1989, livrent leur passé aux plus téméraires, habitées à la fin de la préhistoire et ternies par l'ombre d'un assassinat commis à la fin du XIXe siècle. Plus proche du niveau de la mer, la cascade des Aygalades reste elle aussi nimbée d'une ambiance mystérieuse, sur la propriété d'un château détruit lors de la construction de l'autoroute A7.

Le long du littoral, les Allemands avaient érigé des blockhaus au belvédère de l'Escalette, partie intégrante d'une batterie de canons qui rendit les armes le 26 août 1944, il y a quatre-vingts ans. Depuis ces rochers, la vue est imprenable sur l'île Maïre et la rade de Marseille. Côté Côte Bleue, à Martigues, l'ancienne Rizerie de la mer reste très connue des urbexeurs, au bord d'un canal qui se jette dans la Méditerranée. Construite vers 1900, cette usine avait servi de base à la marine allemande durant la Seconde Guerre mondiale. Elle a fermé à la fin des années 1970, mais ses silos et ses bâtiments vides sont toujours debout. L'exploration dure près de trois heures en prenant garde aux trous, au milieu d'une friche faisant partie du patrimoine, à sa façon. ■

BRIEF DE SÉCU

Ne pas partir seul, emporter du matériel adapté (cordes, lampes frontales, eau, bonnes chaussures, tenue sombre…) et prévenir des proches en leur indiquant le point GPS avant le départ, qu'ils puissent réagir s'ils n'ont pas de nouvelles au bout de quarante-huit heures.
Avancer avec prudence en mesurant les risques à chaque passage : prendre garde aux chutes, effondrements, inondations, gaz, explosions, exposition à l'amiante…
Il faut savoir renoncer devant des planchers, des escaliers ou des plafonds trop incertains.
Ne pas être claustrophobe.
L'explorateur qui pénètre dans des lieux privés s'expose à un risque légal. Dans le Code pénal, les articles 226-4 et 226-4-3 peuvent être invoqués sur l'introduction dans le domicile, la propriété privée rurale ou forestière d'autrui.
Mais dans les faits, les condamnations sont rares lorsque aucune dégradation ne peut être prouvée, ce qui implique d'éviter toute effraction.
Ne pas oublier son téléphone, sur lequel télécharger le service de navigation virtuelle Google Street View.



GUIDE-URBEX.COM



GUIDE-URBEX.COM

Ci-contre, l'ancienne Rizerie de la mer à Martigues. À droite, les bunkers du belvédère de l'Escalette, à Marseille.

Poursuivre la slow-aventure
Tous les épisodes de notre série d'été, et bien d'autres encore, sont à retrouver dans *Slow Aventure*, paru aux éditions Arthaud.

Carnet d'adresses

Map Urbex
Le Guide Urbex, site collaboratif né d'une volonté de rassembler une communauté, pourra vous donner des détails très utiles pour constituer vos itinéraires.
guide-urbex.com
Carte Urbex Bouches-du-Rhône (Marseille – Aix-en-Provence), 14,99 euros.
carte-urbex.com

Carry Nation
Les trois adresses de ce bar à cocktails ne sont transmises qu'une fois la réservation faite : ambiance prohibition des années 1920 dans un lieu clandestin à Marseille, perché dans les arbres ou au milieu d'une prairie à Aubagne. Cocktails à partir de 14 euros.
carrynation.fr

Hôtel 96
Dans une propriété du XIXe siècle, ce boutique-hôtel familial abrite des chambres atypiques pour le repos du slow-aventurier, pas loin des calanques, dans une déco inspirée en partie par le voyage, avec un brin de nostalgie.
À partir de 440 euros les trois nuits.
96, avenue de la Soude, Marseille.
Tél. : 04 91 71 90 22.
hotel96.com

Ô Ragoustiero
À deux pas de la Côte Bleue et de l'ancienne Rizerie de la mer, Julien, chef de ce restaurant en extérieur, privilégie les circuits courts pour une cuisine pleine de surprises, au sein de la ferme Aïoli Caganis, dans la plaine agricole. Assiette de la ferme le samedi midi (13,50 euros), dîner gastronomique les jeudi, vendredi et samedi soir (à partir de 35 euros).
Jusqu'au 5 octobre 2024.
100, chemin des Gides, Saint-Pierre-les-Martigues.
Tél. : 07 61 96 38 70.

Musée subaquatique
En mini-expédition sous-marine depuis la plage des Catalans, il suffit de nager une centaine de mètres, équipé de masque et tuba, pour découvrir onze sculptures posées à cinq mètres de profondeur. Accès libre et gratuit à ce Musée subaquatique qui fête ses deux ans.
Plage des Catalans, Marseille
43°17.415' N / 5°21.219 E.
Tél. : 06 24 82 27 01.

Tendance

La nouvelle vague électrique

À l'instar de l'automobile, les chantiers navals se convertissent aux motorisations moins polluantes. Mais cette révolution a un prix : ces bateaux « responsables » restent réservés à une élite fortunée

ALEXANDER SCHEUBER/SCAL-PICTURES

NAUTISME

Frauscher × Porsche eFantom, 561700 euros.

ALEXANDRE LAZERGES

Le motonautisme souffre ces dernières années de schizophrénie aiguë : les ventes de moteurs hors-bord de forte puissance (à partir de 200 ch) progressent de 3 % alors que l'ensemble du marché des moteurs chute de 25 % en Europe, au moment même où la prise de conscience environnementale incite l'industrie nautique à se convertir à l'électricité. C'est ainsi que le leader mondial de moteur hors-bord Yamaha a racheté en avril le champion des propulseurs marins électriques, Torqeedo. C'est d'ailleurs un de ces moteurs allemands de 50 kW (68 ch) qui se cache sous la plage arrière du De Antonio E23 de 7,20 mètres choisi comme bateau officiel du comité d'organisation de la 37e édition de la Coupe de l'America, légendaire compétition de voile qui débute à Barcelone le 22 août. *« En tant que jeune entreprise barcelonaise créée en 2012, c'est un honneur d'être associée à une course si prestigieuse qui s'annonce comme la plus écologique de l'Histoire,* souligne Marc De Antonio, le fondateur du chantier naval. *Le lancement de notre E23 électrique va contribuer à rendre le yachting plus responsable tout en restant performant et confortable. »*

À raison, car ce salon flottant bien stable sur ses deux coques offre tout le nécessaire pour le farniente estival : larges banquettes, taud de soleil, douchette d'eau douce et même un WC sous la console de pilotage. Cela n'empêche pas un certain dynamisme grâce au foil immergé entre les deux coques (comme un aileron de voiture inversé) qui sustente le catamaran et réduit la consommation. Avec une batterie de 40 kWh, l'autonomie avérée de 24 milles nautiques (44 kilomètres) à 20 nœuds (37 km/h) permet d'aller déguster des huîtres à Belle-Île-en-Mer en partant de Quiberon et revenir sans aucune émission polluante. Mais attention, ce plaisir *« responsable »* à un prix : 135 000 euros, soit près deux fois le tarif d'un équivalent thermique comme le Beneteau Flyer de 7,20 mètres avec un 200 ch Suzuki. Ainsi, à l'instar des yaourts bio au supermarché, les bateaux écolos se révèlent plus chers à l'achat, même si le De Antonio passe pour un modèle bas de gamme comparé au ravissant eFantom de Frauscher motorisé par Porsche au tarif affiché de 561700 euros TTC. *« Notre chantier naval est basé sur le lac Traunsee, en Autriche, depuis 1927,* explique Stefan Frauscher le PDG, *pas loin de là où la famille Porsche possède une maison de vacances. Ils étaient déjà nos clients lorsque les ingénieurs de la marque nous ont sollicités pour construire la déclinaison nautique du nouveau Macan électrique. »* Résultat : ce canot automobile élancé de 8,60 mètres de long emprunte au SUV son groupe propulseur électrique de 400 kW (544 ch) ainsi que sa batterie de 100 kWh pour voguer jusqu'à 46 nœuds en pointe (85 km/h) avec une autonomie de 28 milles nautiques (40 kilomètres) à 22 nœuds (40 km/h).



> ***Naviguer sans émission mais toujours avec style, c'est vraiment l'avenir de notre industrie***
>
> Jacopo Gessa, le directeur de la communication de Riva

Un rayon d'action suffisant pour servir de caution écolo aux propriétaires de yacht qui souhaitent aller dîner à terre sans faire de bruit et profiter des nouvelles bornes électriques qui fleurissent dans les marinas. Seul problème, il commence à y avoir du monde le long des pontons de recharge, car le chantier naval italien Riva, spécialiste des runabouts – ces bateaux en acajou très appréciés naguère de Brigitte Bardot ou du prince Rainier –, vient de lancer son El Iseo 100 % électrique. Il s'agit d'un beau canot de 8,40 mètres, bleu pailleté avec ses coussins de siège blanc nacré, ses inserts de bois vernis et ses touches de chrome clinquantes. La puissance de 300 kW (408 ch) alimenté par une batterie de 150 kWh, promet une autonomie similaire au Frauscher de 10 milles à 24 nœuds. *« Naviguer sans émission mais toujours avec style, c'est vraiment l'avenir de notre industrie »*, déclare Jacopo Gessa, le directeur de la communication de Riva. Un avenir que l'on s'offre contre la coquette somme de 1,1 million d'euros ! Attendez, ne refermez pas le journal, il existe un modèle encore plus cher : le Vita Maserati Tridente, à 2,6 millions d'euros. À ce prix-là, cette grosse vedette de 10,50 mètres de long offre deux moteurs électriques Vita Power qui cumulent 600 kW (816 ch) et un énorme compartiment batterie de 252 kWh (l'équivalent de cinq Peugeot e-208). La coque en fibre de carbone couleur rose pêche et l'ensemble des aménagements intérieurs proviennent du fabricant des plus grandes et belles annexes de superyacht Hodgdon, dans l'État du Maine, aux États-Unis. Il fallait bien un tel niveau d'exigence pour arborer le blason au trident de Maserati, la marque qui s'appuie sur cette élégante vedette pour promouvoir la conversion au tout-électrique de ses voitures de sport. *« Le bateau Tridente est le point de départ d'un nouveau voyage pour notre marque et pour une clientèle portée sur l'ultra-luxe »*, revendique la direction de Maserati. Justement, s'il se passe dans le nautisme la même chose que dans l'automobile – en proposant des voitures électriques très haut de gamme, Tesla, par exemple, a contribué à faire évoluer les mentalités et les gouvernements –, c'est l'océan qui va être content. ■

NOTRE SÉLECTION

De Antonio E23
Longueur 7,20 mètres
Moteur 50 kW (68 ch)
Batterie 40 kWh
Vitesse max. 30 nœuds
prix 135 000 euros
deantonioyachts.com

Frauscher × Porsche eFantom
Longueur 8,50 mètres
Moteur 400 kW (544 ch)
Batterie 100 kWh
Vitesse max. 46 nœuds
Prix 561700 euros
frauscherxporsche.com

Riva El Iseo
Longueur 8,40 mètres
Moteur 300 kW (408 ch)
batterie 150 kWh
Vitesse max. 40 nœuds
Prix 1,1 million d'euros
riva-yacht.com/fr-fr

Vita Maserati Tridente
Longueur 10,50 mètres
Moteur 2×300 kW (2×408 ch)
Batterie 252 kWh
Vitesse max. 40 nœuds
Prix 2,6 millions d'euros
vita-power.com/boats/maserati-tridente

Temo, l'ingénieux moteur breton

Après le succès du Temo 450 W, dont hélice bleue tourne au bout d'une perche, le fabricant vannetais lance un modèle de 1000 W.

C'EST LA SUCCESS STORY bretonne du moment, Alexandre Seux, le cofondateur de l'entreprise avec Justine Perussel, a eu l'idée d'un petit moteur marin électrique simplissime doté d'une hélice au bout d'une tige. *« Après plusieurs années en bateau autour du monde, j'ai constaté que les moteurs d'annexe étaient toujours capricieux alors qu'ils sont indispensables au mouillage pour aller chercher de l'eau et des vivres,* explique Alexandre Seux. *En rentrant de voyage, j'ai découvert le succès des trottinettes électriques ; j'ai décidé d'appliquer cette technologie simple aux moteurs d'annexes. »* Après plusieurs années de R&D et un démarrage freiné par le Covid, la start-up a commencé la commercialisation de son Temo 450 en 2021, un moteur de 450 W original qui ne pèse que 5 kilos, soit trois fois moins qu'un petit moteur thermique de 2 ch. Succès immédiat avec 60 % de la production exportée et plus de 4500 exemplaires vendus à 1500 euros pièce. Fort de ce résultat, Temo s'est recapitalisé en janvier 2024 (6 millions d'euros) et a lancé une version plus puissante de 1000 W au design plus classique mais tout aussi innovant. D'abord la batterie de 7 kilos se sépare de l'embase de 8 kilos pour faciliter le transport, mais surtout, si on possède une deuxième batterie (en option), l'autonomie est doublée, soit deux heures en continu à plein régime. Mieux, la puissance à l'hélice de 1000 W offre la même poussée qu'un moteur thermique de 4 à 6 ch, suffisant donc pour les manœuvres de port d'un bateau à voile jusqu'à 7 mètres de long. Le Temo 1000 peut alors passer d'un bateau à un autre plutôt que d'avoir deux moteurs. Avec moins d'entretien et une recharge facile sur secteur ou sur les panneaux solaires écolos du voilier, le Temo 1000 justifie largement son prix de 2900 euros. **A.L.**



Le moteur hors-bord électrique Temo·1000.

BENJAMIN SELLIER/WIND4PRODUCTION

Jeux d'été

MOTS FLÉCHÉS

ADRESSE À UN DESTINATAIRE
MANŒUVRE
VILLE AU NORD
MATHÉMATICIEN SUISSE
QUI N'EST PAS SANS SITUATION
SÉPARATION
TOILE À MATELAS
COMME L'AIR DES CIMES
CHAISE LONGUE
LAME DE LA TERRE
RONGEUR D'AFRIQUE
L'EUROPE EN BREF
RAMENÉ DE FORCE
VERGER EXOTIQUE
C'EST MOURIR UN PEU
C'EST LE MOMENT DE LA RESTAURATION
MORNES, TERNES
COUP FOURRÉ
RAYONS
ELLE VIT AU VERT
ARBRE AUX BONNES VERTUS
HABILLA
BLANC EN TÊTE
CACHÉ
TROUVA L'EMPLOI
RELATIF À UNE SORTE DE PONT
DES ÉTOILES
CHARGE D'AÉROSTIER
IL SERT À TRAITER LES PEAUX
UNE AIDE POUR LES COURSES
FACE DE DÉ
VIEILLE ÉCOLE DE PHILOSOPHIE
BÛCHE DOULOUREUSE
L'OR EN FUT À L'ORIGINE
GÉNIE
AUROCHS
PHASE VISIBLE RÉGULIÈREMENT
NEPTUNIUM
AVANT LA SPÉCIALITÉ
IMPERSONNEL
LOCUTION CONJONCTIVE
HOMÈRE Y SERAIT MORT
IMPORTUNE
IMBRIQUÉE DANS LE BÂTIMENT
CAP SUR VERDUN

MOTS CROISÉS

	A	B	C	D	E	F	G	H	I
1									
2									
3					■				
4						■			
5			■						
6				■					
7					■				
8		■							■
9							■		
10	■							■	
11			■			■			
12				■					
13									

HORIZONTALEMENT : 1. Donner de la liquidité. **2.** Donneuse d'ordres. **3.** Pas ensaché (en). Le métro, c'est son boulot. **4.** Fortifié par l'été. Bigarra. **5.** Bien incapable de retourner sa veste. Secouas. **6.** Acronyme énergétique. Obtempères. **7.** Spiritueux. Évreux et autour. **8.** Décor rupestre. **9.** Cloué sur place. Ce qu'il reste quand on a vidé son sac ! **10.** Applique un soufflet. **11.** Collecteurs d'informations. Axe sur carte. Débute chômé. **12.** Bon à mettre au rancart. Othello est celui de Venise. **13.** Modifier le courant.

VERTICALEMENT : A. Plus. Difficile à contester. **B.** Coffrer, boucler. Il est en cheville. **C.** De l'eau dans l'Hérault. Bonnet militaire. Devant la matière. **D.** Ponctuellement. Sommet en Corse (monte). **E.** Ça fait la jonction. Ancien moi. De rang imprécis. **F.** Cache des loups sous des moutons. Vieux hidalgos. Billet double. **G.** Infection. Sensibilisés. **H.** Fins de cours. Division de territoire. **I.** S'occupe du linge ou du couteau. Vociférer.

SUDOKU

Facile

			1		9	4		
6		5	4			7		
		8				5		1
		7		9		6	2	3
	3	4		1				9
		9		2		1	4	5
		6				3		8
5		3	7			2		
			5		2	9		

Moyen

			3		4			
		4				8		
		6		7		5		
	8	3				7	6	
			2		5			
	9						5	
4				1				9
			9	3	2			
9								8

Expert

			3		6			
8	5						2	1
	4						8	
		4				1		
	3	8				9	4	
				2				
			7		1			
9								5
5			8		9			6

TAKUZU®

Remplissez la grille avec les chiffres 0 et 1. Chaque ligne et chaque colonne doit contenir autant de 0 que de 1. Les lignes ou colonnes identiques sont interdites. Il ne doit pas y avoir plus de deux 0 ou 1 placés l'un à côté de l'autre, ou en dessous de l'autre.

Moyen

						0			
0									
							0		
								1	
0				1					0
			0		0				
0			0					1	1
				0					
						0		1	1
		0		1		0		1	1

Difficile

	0								0
			0			1			
			0					0	
				1		0		0	
1	1						1		
	0		0		0			0	0
	0		0				0		0

LA TRIBUNE DIMANCHE

est éditée par LA TRIBUNE NOUVELLE
S.A.S. au capital de 535 950 euros

Siège social
54, rue de Clichy,
75 009 Paris
Siren : 749 814 604
Actionnaire CMA Media
Président et directeur de la publication Jean-Christophe Tortora
Directrice générale Tatiana de Francqueville
Directrice générale déléguée revenus et monétisation CMA Media Virginie Lubot

DIRECTION ARTISTIQUE
Marie-Anne Demange

Conception par ETX, Cécilia Gabizon et Jean-François Labour

RÉDACTION
Directrice des rédactions Lucie Robequain
Directeur délégué de La Tribune Dimanche Bruno Jeudy
Rédactrice en chef Soazig Quéméner
Rédactrice en chef technique Emmanuelle Aubry (adjoint : Arnaud Vergnol)
Rédacteur en chef photo Stéphane Correa
Rédacteur en chef Culture et Tendances Emmanuel Poncet

PUBLICITÉ
Directrice exécutive de la régie Laurence Delaval
Directeur du pôle print Nicolas Gaumont pub@latribune.fr
Publicité Culture MEDIAOBS
44, rue Notre-Dame-des- Victoires
75 002 Paris
Direction Corinne Rougé (01 44 88 93 70)

COMMUNICATION
Directrice exécutive marque, communication et partenariats stratégiques Natalia Abella
Directrice exécutive marketing et numérique Ghita Chami

ABONNEMENTS
Directrice des abonnements Arjwan Boesch
Abonnements entreprises abonnement@latribune.fr
Relation abonnés abo@latribune.fr
Tél. : 01 76 21 73 17
Abonnement La Tribune Dimanche papier 99 euros par an (publication hebdomadaire)

DIFFUSION
Directrice de la diffusion et des éditions spéciales Laura Kiraly
diffusion@latribunedimanche.fr
Contact réglages diffuseurs agence Boconseil – oborscha@boconseil.net

IMPRIMERIES
Riccobono Tremblay-en-France 93 290
La Provence Marseille 13 015
Tarif France La Tribune Dimanche papier 2,40 euros
Dépôt légal À parution
N° de commission paritaire 1228 C 95229
ISSN 3001-1892



KEMARU® *Moyen*

Remplissez chaque grille en respectant les deux règles suivantes :

- Chaque zone entourée de gras doit contenir tous les chiffres entre 1 et sa taille (par exemple 1, 2 et 3 pour une zone de trois cases),

- Deux chiffres identiques ne peuvent pas être dans des cases voisines horizontalement, verticalement ou en diagonale.

2			1	
	4			
			5	
			3	

→

2	1	2	1	3
3	4	3	4	2
1	5	2	5	1
2	3	1	3	4

	4				
		5			
5			2		
		4			
	3				3
				5	

			4		2
		1			
			5		
4					
2					
5				5	

RONDE DES MOTS®

La grille ci-dessous comporte dix-huit cases de définitions. Trouvez les mots correspondants et inscrivez chacun d'eux autour de la cas de définition qui lui revient. La première lettre de chaque mot est indiquée par le triangle bleu. Chaque mot se lit dans le sens des aiguille d'une montre.

Exemple : M E N A G E (COUP DE BALAI)

COUP DE BALAI	CESSE DE CIRCULER	AMBIANCE ATMOS-PHÉRIQUE	AGRÉABLE À VIVRE	BON À ENFERMER	BOUT DE PIED
PARFUMÉS À LA BADIANE	CANAILLE, FRIPOUILLE	TRAITER UN TISSU	APRÈS SECUNDO	HORS DE SES FRONTIÈRES	COLONIE AILÉE
CHIC ALORS !	SACRÉ LURON	FORMER UN GROUPE	MISE SOUS TENSION	BRUNE À FUMER	RONGEUR D'AMÉRIQUE

Lettres du haut : M S C G A O
Lettres du bas : E L N D A U

ZIG-ZAG

Rayez tous les mots. Ils sont lisibles en zigzag, à l'endroit, à l'envers, sans jamais se croiser. À la fin, composez le mot mystère avec les lettres restantes.
LE MOT À TROUVER EST : ______________________

ABSENT, ANECDOTE, ANETH, ~~BALAI~~, BANQUETTE, BOYCOTTER, BRUME, CAJOU, CARRÉ, CISAILLER, COGNATION, COUDE, CROQUER, CURETTE, DESCELLER, DUCALE, ÉDULCORER, ESSOR, FISCALITÉ, FLÉTAN, FLOCON, FORGE, FROIDURE, GÉRER, HYÈNE, INCINÉRER, MARIN, MATUTINAL, MENER, MEUTE, MUSÉE, NAVALE, NITRÉ, PATRONNE, POLLEN, REPAS, RÉUSSI, REVENTE, RICHARD, ROSÉE, SABRE, SILURE, SLALOMER

T	L	A	H	N	A	R	D	O	C	N	I	T	R	E	U	R	E	A	L	T	E
R	E	N	T	E	S	O	U	N	O	E	E	S	U	M	D	R	O	L	S	U	E
L	L	I	T	U	S	E	C	A	L	F	I	L	A	O	I	E	M	M	E	A	M
E	C	S	C	T	A	M	E	L	N	E	T	S	C	R	F	B	R	U	L	E	N
F	D	E	R	A	N	R	A	V	A	M	S	I	F	S	S	I	C	O	L	O	P
O	R	Q	O	T	E	I	L	E	E	P	A	R	E	U	N	A	M	U	E	T	T
E	G	U	E	R	L	C	R	D	R	R	E	R	C	I	I	R	E	D	U	R	E
E	Y	I	A	L	F	H	A	L	C	O	C	D	O	S	A	I	E	R	C	B	S
N	H	E	T	A	B	E	D	U	A	N	E	E	T	C	B	L	L	O	B	A	E
E	U	E	T	E	R	O	N	N	S	I	L	N	G	O	U	O	C	Y	R	R	N
N	Q	N	E	R	U	O	O	E	G	R	U	A	T	I	R	T	E	N	E	S	T
A	B	I	E	C	A	J	R	P	E	E	E	E	S	O	E	T	M	R	E	A	E
I	N	C	R	R	A	C	T	A	R	E	R	R	O	N	E	T	N	E	V	B	R

SOLUTIONS DES JEUX DU NUMÉRO 46

MOTS FLÉCHÉS

				V		D		N		M
			P	I	L	O	S	I	T	E
				R	I	C	A	N	A	I
			C	O	C	K	T	A	I	L
	M			L	E	S	E		A	L
L	A	R	S	E	N		L	O	U	E
	N	E	O		C	A	L		T	U
R	A	I	L	L	E	R	I	E		R
	G	N	O	U		A	S	T	R	E
C	E	S		I	G	N	A	R	E	S
	M	E	T	R	E		T	E	T	
F	E	R		A	L	A	I	S	E	S
	N	E	S		E	S	O		N	A
S	T	R	A	S	S		N	I	D	S

SUDOKU

9	4	6	5	8	2	7	1	3
2	7	3	1	9	4	5	6	8
8	5	1	7	6	3	4	2	9
7	9	2	6	4	5	3	8	1
1	6	8	3	7	9	2	4	5
5	3	4	2	1	8	9	7	6
4	1	7	9	5	6	8	3	2
3	8	9	4	2	1	6	5	7
6	2	5	8	3	7	1	9	4

2	7	4	5	3	9	1	8	6
6	5	1	4	8	2	9	7	3
9	3	8	1	7	6	4	2	5
7	8	3	6	5	4	2	1	9
1	6	9	8	2	3	7	5	4
4	2	5	9	1	7	6	3	8
5	4	2	7	6	8	3	9	1
8	9	7	3	4	1	5	6	2
3	1	6	2	9	5	8	4	7

6	5	1	7	3	2	4	9	8
9	7	4	8	6	1	2	5	3
8	3	2	4	9	5	1	7	6
2	9	5	3	1	6	8	4	7
7	6	3	9	4	8	5	1	2
4	1	8	5	2	7	6	3	9
5	2	7	1	8	9	3	6	4
1	4	6	2	7	3	9	8	5
3	8	9	6	5	4	7	2	1

MOTS CROISÉS

D	E	D	I	C	A	C	E	R
A	P	E	R	I	T	I	V	E
N	U	M	E	R	O	T	E	E
S	C	I	■	C	L	E	R	C
A	A	■	V	A	L	S	E	R
N	■	H	I	E	S	■	S	I
T	E	I	N	T	■	R	T	T
E	M	S	■	E	C	O	■	E
S	I	S	E	■	P	U	B	S
■	N	E	T	T	E	T	E	■
O	C	R	E	E	■	I	N	O
R	E	■	T	R	O	N	E	R
E	R	I	E	■	M	E	T	S

TAKUZU

0	1	1	0	0	1	0	0	1	1
0	0	1	0	1	0	1	1	0	1
1	0	0	1	0	1	1	0	1	0
1	1	0	1	1	0	0	1	0	0
0	0	1	0	1	1	0	1	0	1
0	1	0	1	0	1	1	0	1	0
1	1	0	0	1	0	0	1	0	1
0	0	1	0	1	0	1	0	1	1
1	0	1	1	0	1	0	0	1	0
1	1	0	1	0	0	1	1	0	0

0	1	0	1	1	0	1	0	0	1
1	0	1	0	1	0	1	0	0	1
1	0	0	1	0	1	0	1	1	0
0	1	0	1	1	0	0	1	0	1
0	1	1	0	0	1	1	0	1	0
1	0	1	1	0	0	1	1	0	0
0	1	0	0	1	1	0	0	1	1
1	0	1	0	0	1	1	0	0	1
1	0	0	1	1	0	0	1	1	0
0	1	1	0	0	1	0	1	1	0

RONDE DES MOTS

LIGNE 1 : ZESTES, DÉESSE, BLASÉE, ASTRAL, ÉCARTS, RESSAC.
LIGNE 2 : TRÉPAN, SLICER, SÉRAIL, RÉPARÉ, RETAPÉ, SPARTE.
LIGNE 3 : PÉTALE, CEINTE, ÂNERIE, AÉRIEN, ÂNIÈRE, REQUIN.

KEMARU

5	2	3	1	3	5
4	1	5	2	4	1
3	2	4	1	3	2
5	1	3	2	4	1
3	2	4	5	3	2
4	5	1	2	1	5
1	2	3	4	3	4
5	4	1	5	1	2
3	2	3	4	3	5
5	4	1	2	1	2
2	3	5	4	5	4
5	1	2	1	3	1
3	4	3	4	2	5

1	4	3	2	3	2
3	2	1	4	1	5
1	4	5	2	3	4
2	3	1	4	1	2
1	4	2	5	3	4
2	5	3	1	2	1
3	1	2	4	5	3

ZIG-ZAG

Le mot est : GRIOTTE.

Célébr'été

PAR JOSÉPHINE SIMON-MICHEL

LES IMAGES DE LA SEMAINE



BACKGRID UK / BESTIMAGE

DAVID GUETTA

Il lâche les platines pour sa Latine

APRÈS LA NAISSANCE de son troisième enfant (les deux premiers nés de sa relation de vingt ans avec son ex-épouse, Cathy) David Guetta profite de sa compagne Jessica Ledon, *una sensual cubana* de 32 ans. Certes, près d'un quart de siècle les sépare, mais, pour le DJ de 56 ans, l'amour, c'est un peu comme un remix en discothèque de Frank Sinatra avec du Aya Nakamura. Du *old school* mêlé à du cool, le combo parfait pour un couple qui s'éclate et qui tient le choc. Ça fait huit ans que ça dure !



BAUER-GRIFFIN / ABACA PRESS ; BACKGRID UK / BESTIMAGE

JENNIFER LOPEZ ET BEN AFFLECK

Clap de fin

AVEC LES « BENNIFER », y a vraiment plus rien à faire. Le couple, qui s'était donné une nouvelle chance il y a deux ans, soit dix-huit ans après la fin de leur première relation, a décidé de divorcer, à la demande de la *bomba latina* (déjà trois divorces à son actif). Selon les proches de J.Lo, Ben *(ici aux côtés de Jennifer Garner, son ex-épouse)* serait *« maussade, égoïste, impossible à satisfaire »*. Une séparation qui nous émeut autant que celles de Brad Pitt et Jennifer Aniston ou Stone et Charden.



BACKGRID UK / BESTIMAGE

WILL SMITH

Men in red à la Villa d'Este

WILL A ENFILÉ LA COMBI pour participer aux E1 Series, le premier championnat mondial de bateaux de course à moteur électrique, inauguré en 2022. Sur le lac de Côme, l'acteur oscarisé et propriétaire de l'équipe Westbrook Racing a retrouvé son meilleur concurrent, Rafael Nadal, lui aussi propriétaire de bateaux électriques, la Team Rafa.



BRUNO BEBERT / BESTIMAGE

KAREEN GUIOCK-THURAM ET LILIAN THURAM

Au Nice Jazz Fest

KAREEN GUIOCK-THURAM A ENCHANTÉ le public lors du Nice Jazz Fest en y offrant un concert dans le cadre de son album *Nina*, en hommage à la grande diva du jazz Nina Simone. Au premier rang de tous ses concerts depuis un an, son premier supporter : son mari, Lilian Thuram, champion du monde 1998. Un été bien chargé pour le couple star, que l'on a vu dans les stades en Allemagne soutenir Marcus, le fils de Lilian, attaquant des Bleus, puis très présent dans les enceintes olympiques à Paris.

PATRICK BRUEL répond au questionnaire DE BERNARD PIVOT

Tout l'été, des personnalités rendent hommage à l'amoureux des mots, décédé le 6 mai au lendemain de son 89e anniversaire. Popularisant le questionnaire de Proust dans *Bouillon de culture*, diffusé chaque vendredi soir pendant dix ans, Bernard Pivot soumettait à chacun de ses invités une série de dix questions, passées à la postérité. C'est au tour de Patrick Bruel d'y répondre. L'auteur-compositeur-interprète amoureux des mots est actuellement en tournée dans toute la France avec Tour 2024, une création exceptionnelle autour de son nouvel album, *Encore une fois*, et de ses chansons emblématiques.



FRANCK CASTEL/ABACAPRESS

Votre mot préféré ?
Papa.

Le mot que vous détestez ?
Impossible.

Votre drogue favorite ?
La scène.

Le son, le bruit que vous aimez ?
Le silence.

Le son, le bruit que vous détestez ?
Le larsen.

Votre juron, gros mot ou blasphème favori ?
Enfoiré.

Homme ou femme pour illustrer un nouveau billet de banque ?
Guy Carcassonne.

Le métier que vous n'auriez pas aimé faire ?
Gardien de cimetière.

La plante, l'arbre ou l'animal dans lequel vous aimeriez être réincarné ?
Un chêne, auprès duquel mes enfants pourraient se rendre pour me donner de leurs nouvelles.

Si Dieu existe, qu'aimeriez-vous, après votre mort, l'entendre vous dire ?
Tu as fait de ton mieux… Entre ! Je vais te présenter quelques amis…

Jour de gloire



MICHAEL STEELE/GETTY VIA AFP ; PATRICE NORMAND POUR LA TRIBUNE DIMANCHE

Le 2 septembre 2012, Marie-Amélie Le Fur remporte la finale du 100 mètres aux Jeux de Londres. Ci-dessous, début juin, avec la médaille d'argent remportée au saut en longueur à Tokyo en 2021.



MARIE-AMÉLIE LE FUR

« Je peux enfin inscrire "championne paralympique" dans mon CV »

JO de Londres – 2 septembre 2012

La médaillée d'athlétisme handisport raconte ses victoires et les difficultés qu'elle a dû surmonter.

PROPOS RECUEILLIS PAR
JOSÉPHINE SIMON-MICHEL

C'est à 16 ans que sa vie bascule. En mars 2004, Marie-Amélie Le Fur est amputée de la jambe gauche à la suite d'un accident de scooter. Du jour au lendemain, elle se retrouve dans ce monde de personnes en situation de handicap. Tous ses rêves, dont celui de devenir pompière professionnelle, explosent en plein vol. Mais l'adolescente ne cesse pas de se battre pour autant. L'athlétisme, qu'elle pratique en amateur depuis l'âge de 6 ans, deviendra son moteur, au-delà de tous préjugés ou obstacles, pour reconstruire une nouvelle vie. Quatre mois jour pour jour après le drame, elle effectue ses premières courses. En 2012, elle bat le record du monde féminin handisport du saut en longueur, devient championne paralympique sur 100 mètres aux Jeux de Londres, puis décroche deux médailles d'or à Rio de Janeiro en 2016. En 2018, à l'âge de 30 ans, la battante est élue présidente du comité paralympique et sportif français.

COMME LES JEUX PARALYMPIQUES étaient jusqu'à présent très confidentiels, je ne ressens aucune pression. Je ne suscite pas non plus la curiosité des médias, alors que je fais partie des profils identifiés en tant que potentielle médaillée d'or. Je le vois plutôt comme un côté positif. En revanche, c'est difficile d'embarquer le public. D'autant plus que mon programme est très compliqué. Les épreuves du 100 mètres et du saut en longueur sont programmées le même jour ; toutes ces années de préparation vont se jouer en quelques heures. Et si je me plante le matin, comment réussir à rebondir, à gérer la fatigue physique et mentale ?

J'arrive néanmoins à entrer dans la compétition. La veille, je remporte ma série avec un chrono qui n'est pas extraordinaire, mais l'objectif était de me qualifier. En revanche, le saut en longueur est une épreuve dans laquelle je gère très mal la pression. Je remporte la médaille de bronze, mais ma joie n'est pas aussi intense que j'espérais.

Une fois redescendue du podium, je me repose, me recentre pour la finale du 100 mètres. La pression monte, car c'est ma dernière chance de décrocher l'or. Je la veux, cette médaille. Toutes les chances sont de mon côté. Je n'entre pas dans le jeu de cette Américaine qui recommence sa technique de déstabilisation en posant des questions futiles à ses adversaires. Peu importe si je passe pour la sportive pas sympa, je me focalise sur ma compétition. Alors que les autres filles continuent de discuter, moi, je trouve le bon équilibre pour rester concentrée, pour m'échauffer sans trop puiser d'énergie. Avant d'entrer dans le stade, nous devons attendre la montée du podium d'une autre catégorie de handicap qu'on appelle les T37, les hémiplégiques, celui de Mandy François-Élie, qui remporte le titre. J'entends *La Marseillaise*. Il se passe quelque chose. Je ne saurais pas dire quoi, mais la boule de stress se transforme en un flux d'énergie dans le corps, un courant électrique dans les jambes.

> ***C'est moi qui vais gagner. Je le sais, je le sens***

C'est moi qui vais gagner. Je le sais, je le sens. Soudain le coup de feu. J'explose. Puis black-out. Je suis en pilotage automatique toute la course et je reprends conscience 10 mètres avant l'arrivée. Je la vois, cette ligne, il n'y a plus le choix, il faut plonger parce que ce sont les épaules qui comptent et c'est la seule solution pour gagner. Je tombe derrière la ligne d'arrivée, roule au sol. J'entends le clan France qui hurle de joie à ma droite. Je suis encore assise au sol et je me dis *« encore quatre ans pour gagner l'or »*. Mon nom s'affiche en tête. Libération de joie. Je peux enfin inscrire « championne paralympique » dans mon CV.

L'année suivante sera bien plus compliquée parce que je n'arrive plus à trouver un sens. Oui, j'ai atteint quelque chose d'extraordinaire. Oui, j'ai ce titre paralympique et ça sert mon ego de sportive. Mais il m'a aussi changé intérieurement. J'ai envie de transmettre, de prendre plus de plaisir au moment des grands championnats. Je commence à avoir des engagements auprès des écoles pour vraiment commencer ce combat, cette lutte pour les autres personnes en situation de handicap, celles qui n'ont pas accès au sport, celles à qui on ne donne jamais la parole, celles qui sont totalement invisibilisées.

Je ne suis plus obnubilée par la victoire. Je veux dorénavant prendre du plaisir, profiter de ces moments de liesse dans un stade.

Cela ne m'a pas empêchée de décrocher deux médailles d'or à Rio en 2016, et pourtant je revenais de loin... très loin.

Huit semaines avant les Jeux, je sens une douleur dans la jambe, mais je n'en parle pas à mon entraîneur. Je fais des super chronos, je n'ai pas du tout envie d'arrêter, et l'adrénaline est plus forte que la douleur. Sur la dernière course, je ne peux plus accélérer. L'échographie montre une déchirure sur la jambe droite, la jambe valide. Tout s'écroule. Je pars à Kerpape, un centre de rééducation fonctionnelle en Bretagne. Un retour en arrière à un des moments les plus terribles de ma vie, celui de mon accident. Pendant ces huit semaines, je suis prise en main par des médecins, kinés, coachs extraordinaires. Tous croient en moi. Sauf moi. Grâce à leur soutien physique et mental indéfectible, ainsi qu'à celui de toute mon équipe, je suis apte pour participer aux Jeux paralympiques. J'arrive à Rio. Je n'ai pas sauté depuis huit semaines, mais mon objectif est de ne montrer aucune faiblesse face à mes adversaires qui cherchent seulement la deuxième place. Je dois leur faire croire que l'or est déjà pour moi, car je suis indétrônable.

J'entre dans le stade avec un grand sourire. Mon préparateur mental m'avait coaché pour contrôler mes angoisses au moment des « claps » du public, qui m'ont toujours angoissée. Cette fois-ci, c'est moi qui vais chercher l'énergie du public en clapant la première. Grâce à leur attention particulière dans le stade, je réussis à garder le rythme, une confiance pour décrocher deux nouvelles médailles d'or : le saut en longueur et le 400 mètres. Encore aujourd'hui, je me pose cette question. *« Et si je ne m'étais pas blessée huit semaines avant, aurais-je eu cette même force mentale ? »* ■



La championne en bref

Naissance
26 septembre 1988 à Vendôme (Loir-et-Cher)

Son palmarès
Jeux paralympiques
deux médailles d'argent (100 mètres et saut en longueur) à Pékin en 2008 ;
une médaille d'or (100 mètres), une médaille d'argent (200 mètres), une médaille de bronze (saut en longueur) à Londres en 2012 ;
deux médailles d'or (saut en longueur et 400 mètres), une médaille de bronze (200 mètres) à Rio de Janeiro en 2016 ;
une médaille d'argent (saut en longueur) à Tokyo en 2021
Championnats du monde
quatre médailles d'or et huit médailles d'argent
Championnats d'Europe
trois médailles d'or, une médaille d'argent et une médaille de bronze

Ses distinctions
Officier de l'ordre national du Mérite en 2008, officier de la Légion d'honneur en 2016

EUROMÉDITERRANÉE
Établissement Public d'Aménagement - Marseille

CAZEMAJOU
LA VILLE EN DEVENIR



Espaces publics (place de quartier, venelles piétonnes, rues requalifiées, végétalisation), logements, collège jésuite Loyola, La Plateforme - campus du numérique, bureaux...









Création : arcencielcreation.fr

WWW.EUROMEDITERRANEE.FR

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Liberté
Égalité
Fraternité

RÉGION SUD
PROVENCE ALPES CÔTE D'AZUR

DÉPARTEMENT BOUCHES-DU-RHÔNE

LA METROPOLE AIX-MARSEILLE-PROVENCE

VILLE DE MARSEILLE